



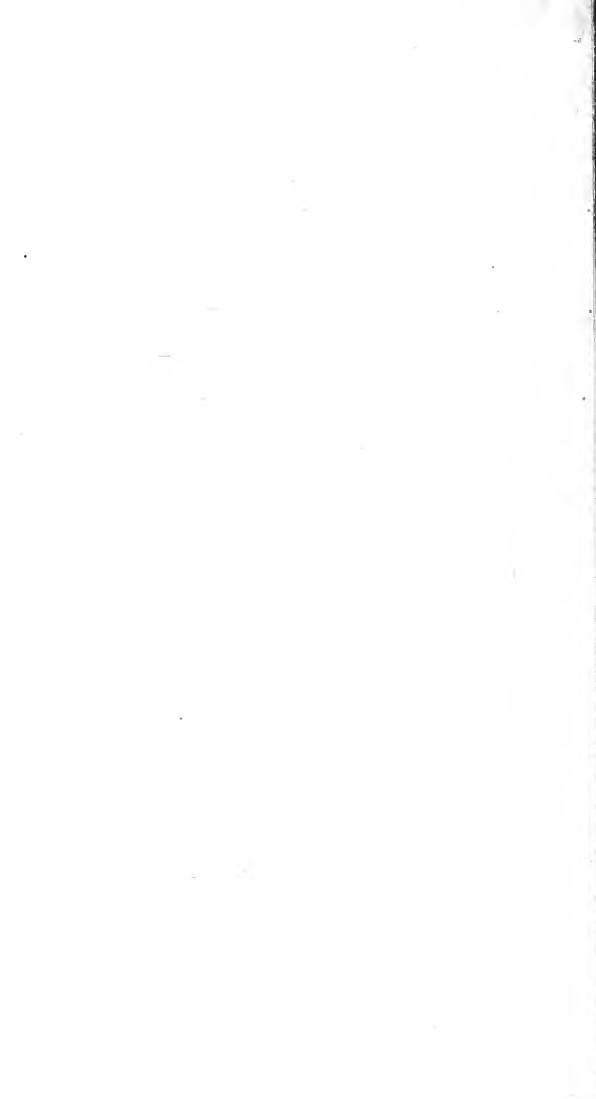




100. 1. 0

BIBLIOTHECA

1 Coll. spec.



LES
ŒUVRES
DE

M^R POISSON.
DIVISÉES EN DEUX TOMES,
SECONDE ÉDITION,

Corrigée & augmentée.
TOME PREMIER.

NOMS DES LIBRAIRES.

La Veuve de PIERRE GANDOUIN,
Quai des Augustins.

JEAN-LUC NYON, Pere, Quai de
Conti.

PIERRE-MICHEL HUART, rue
Saint Jacques.

GABRIEL-FRANÇOIS QUILLAU,
rue Galande, près la Place Maubert.

JEAN-LUC NYON, Fils, Quai des
Augustins.

JACQUES CLOUSIER, rue Saint
Jacques.

MARC BORDELET, rue Saint Jacques.

LAURENT-FRANÇOIS PRAULT,
Fils, Quai de Conti.

LOUIS-ESTIENNE GANEAU,
rue Saint Jacques.

MICHEL DAMONNEVILLE,
Quai des Augustins.

LAURENT DURAND, rue S. Jacques.

L E S.
ŒUVRES
D E
M^R POISSON.

DIVISÉES EN DEUX TOMES,
SECONDE EDITION,

Corrigée & augmentée.

TOME PREMIER.

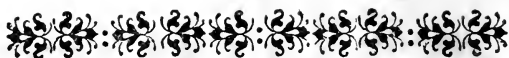


A P A R I S.

Par la Compagnie des Libraires Associés.

M. DCC. XLIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



T A B L E

*Des Pieces contenues dans le premier
Volume.*

LUBIN , OU LE SOT
VANGE'.

LE FOU DE QUALITE'.

LE BARON DE LA CRAS-
SE, ET LE ZIG-ZAG.

L'APRES-SOUPÉ' DES
AUBERGES.

LES FAUX MOSCOVI-
TES.

LE POETE BASQUE.

LA HOLLANDE MALA-
DE.

PQ

1879

P48

1743

n.1



A U R O I.



Ceux qui se mêlent d'écrire ,
On dit que vous donnez de quoi ;
Cependant je m'en mêle , S I R E ,
Et vous ne songez pas à moi.

Me ferez-vous passer pour buse ?

Souvent les Enfans de ma Muse ,

Par d'heureux cas fortuits , vous ont desennuyé.

Ha ! S I R E , que votre suffrage ,

De ma veine tremblante eût enflé le courage ;
Si vous ne m'eussiez oublié.



Vous divertir, est une chose

Qui me doit rendre assez content :

Plût à Dieu que la Belle-Rose

Prît cela pour argent comptant ;

Mais mille francs , ce mot m'assomme ;

S I R E , c'est la fâcheuse somme ,

Que d'année en année elle tire de moi :

J'en ai le cœur gros , l'ame triste.

Tome I.

A

Voyez si j'ai besoin d'être mis sur la liste ,
Je vous en fais Juge , GRAND ROI.



Oui , SIRE , donner tous les ans
Mille francs à la Belle-Rose ,
C'est trop pour moi : j'ai six Enfans :
GRAND ROI , donnez-en quelque chose.
Je ne sçai pas comme ma main
Mit mon nom sur ce parchemin ;
Je ne pourrai jamais plus cherement écrire :
Mille livres par an ! j'avois perdu l'esprit :
Ha ! n'étoit que mes Vers vous ont diverti , SIRE ,
Je souhaiterois bien n'avoir jamais écrit.



Quand je mis la main à la plume
Pour grifonner ces maudits traits ,
La Belle-Rose avoit un rhume
Qu'elle avoit fait venir exprès.
Qui l'auroit crû , SIRE ? je signe
Sur la bonnefoi de sa mine ,
Qui dans sept ou huit jours promettoit son trépas.
C'étoit ma flatteuse espérance :
Mais , SIRE , elle & le rhume étoient d'intelligence ,
La traîtresse n'en mourut pas.



Oui, SIRE, j'en fus affronté
 Ses douleurs n'étoient pas mortelles;
 Elle est en parfaite santé,
 J'en ai de trop sûres nouvelles :
 De trois mois en trois mois, je vois un Payfan,
 Qui me croit quelque Partisan,
 M'apporter un reçu de l'argent que je donne ;
 Et notre Hôtel étant de si peu de rapport,
 C'est bien, SIRE, Dieu me pardonne,
 De trois mois en trois mois, lui souhaiter la
 mort.



Le moyen de ne pas pécher
 Dans une si fâcheuse affaire ;
 Vous seul pouvez m'en empêcher.
 Dieu vous oblige de le faire :
 Pourtant, SIRE, je ne vais pas
 Jusqu'à souhaiter son trépas,
 Ce seroit trop, à Dieu ne plaise :
 Mais lorsque la mort la prendra,
 Qu'on en dise ce qu'on voudra,
 Je crois que j'en serai fort aise.



Pourtant si vous vouliez, GRAND ROI.
 Comme elle n'est point ma parente,
 Que sa vie ou sa mort me fût indifférente,
 Vous n'auriez qu'à payer pour moi ;

Je n'attendrois plus d'heure en heure
Celle cù j'aspire qu'elle meure ;
Vous changeriez mon triste sort :
Oui triste , je le puis bien dire ;
Car si je n'espere en vous , SIRE ,
Je n'espérerai qu'en la mort.

POISSON,

LESOT
VANGE'
COMEDIE.

PERSONNAGES.

LUBIN, ou le Sot vengé.

LUBINE, femme de Lubin :

LE COMPERE, amoureux de Lubine.

M. RAGOT, amoureux de Lubine.

CROQUILLON, valet du Compere :

La Scène est à Paris.



LESOT
VANGÉ.
COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

M. RAGOT, LUBINE.

LUBINE.



Uoi ! vous osez , Maître Ragot ,
Maître importun , & maître sot ,
Me venir rendre encor visite ,
Moi qui vous hais , & vous évite ,
Comme l'on évite la mort !

M. RAGOT.

Ne vous emportez pas si fort ,
Lubine , voici la dernière :

A iiij

Vous êtes pour moi chaste & fiere.
 Mais le Compere a tant d'appas
 Que pour lui vous ne l'êtes pas.

L U B I N E.

Vous l'avez dit : qu'en peut-il être ?

M. R A G O T.

Rien , car vous n'avez point de Maître :

A dire vrai que craindriez-vous ?

Votre mari roué de coups ,

De vous & de l'heureux Compere ,

Qui mange chez vous d'ordinaire ,

Et qui , je pense , y couche aussi ?

J'en aurois fort peu de souci ,

Mais vous me traitez d'une sorte.....?

L U B I N E.

Faites vos plaintes à la porte ,

Je suis lassé de l'entretien

D'un homme plus sot que le mien. *Elle rentre.*

M. R A G O T.

Ah ! c'est trop mépriser ma flamme ,

Je m'en sçaurai venger , infâme :

J'encouragerai ton mari ,

Je chasserai ton favori ;

Enfin je m'en vais dans ma rage

Te faire un diable de ravage.

Dès aujourd'hui ton sot époux

Te donnera deux mille coups :

Mais pour commencer cette affaire ;

Allons empaumer le Compere.

S C E N E I I.

LE COMPERE , CROQUILLON.

CROQUILLON.

D Où vient ce grand empressement ?

LE COMPERE.

Il regarde sa montre avec empressement.

Il est huit heures justement ,

C'est l'heure qu'elle m'a donnée.

CROQUILLON.

Je ne sçai point de haquenée ,

Dont l'amble.....

LE COMPERE.

Veux-tu m'obliger ?

C'est ici l'heure du Berger :

La manquer....

CROQUILLON.

Mon maître *extravague.*

LE COMPERE.

A propos donne-moi ma bague.

CROQUILLON.

Mais Lubin , ce pauvre Jobet ,

Qui va quérir comme un Barber ,

Et qui vous rapporte de même ,

Dont la patience est extrême ,

Ce mari plus battu qu'un chien ,
 Qui voit beaucoup , & ne dit rien ,
 Enfin ce plus sot que tout autre ,
 Dont la femme est , je crois , la vôtre ,
 N'est-il pas sur votre journal
 Marqué pour un original ?

L E C O M P E R E .

Donne donc : il est fort commode.

C R O Q U I L L O N .

Il n'en amene pas la mode :
 On le pratique en toutes parts.
 Diable ! la mode des Cornards
 Est une mode d'importance ;
 On ne la change point en France :
 Les autres durent quinze jours ,
 Mais celle-là dure toujours.

L E C O M P E R E .

C'est l'objet de ta raillerie.

C R O Q U I L L O N .

Il revient de la boucherie
 Quérir une tête de veau ;
 Il vient de rentrer.

L E C O M P E R E .

Mon anneau ;

Que ta longueur me désespere !

C R O Q U I L L O N .

Vous allez donc voir la Commere ?

L E C O M P E R E

Oui , maudit traître , en cet instant

Que tu jases , elle m'attend ,
Et c'est pour finir mon martyre.....

CROQUILLON. *Il donne la bague.*

Courez , je n'ai plus rien à dire ,
Mais je crains pour le diamant.

LE COMPERE.

Il se donne en hâte un coup de peigne.

C'est peu pour cet heureux moment.

CROQUILLON.

Monsieur , Ragot est à la porte ,

LE COMPERE *bas en colere.*

Que veut-il ? le diable l'emporte :

Cours lui dire que d'aujourd'hui

Je ne puis pas parler à lui ,

Et qu'une affaire d'importance....

CROQUILLON.

Il n'est plus temps , car il avance.

LE COMPERE. *bas en colere.*

Le diable le puisse emporter !

Coquin , veux-tu pas l'arrêter ?

CROQUILLON.

Il vient , songez à lui répondre.

LE COMPERE. *bas en colere.*

Que l'enfer le puisse confondre !

Un Vautour lui mange le cœur !



S C E N E I I I .

L E C O M P E R E M. R A G O T ;
C R O Q U I L L O N .

L E C O M P E R E *haut.*

A H ! Monsieur , votre serviteur.

M. R A G O T .

Je vous ai détourné peut-être.

L E C O M P E R E .

Vous vous moquez.

C R O Q U I L L O N .

Ah qu'il est traître !

M. R A G O T .

Sans vous , ami , je suis perdu.

L E C O M P E R E *bas.*

Fusses-tu mille fois pendu !

Monsieur , allât-il de ma vie , *haut ;*

Je ne perdrai jamais l'envie

De vous prouver ma passion.

M. R A G O T .

Je suis dans la confusion.

L E C O M P E R E *bas.*

Et moi je suis dedans la rage.

C R O Q U I L L O N .

Cela ne va pas mal , courage.

V A N G E'.

13

M. R A G O T.

Portez-vous à deux pas d'ici,
Vous m'allez ôter de souci.

LE COMPERE,

J'irois pour vous jusques à Rome
Les pieds nuds.

C R O Q U I L L O N.

Ah ! le méchant homme !

LE COMPERE.

Et je vous donnerois mon cœur.

M. R A G O T.

Votre franchise & votre ardeur ,
Se trouve pour moi sans seconde.

LE COMPERE *bas.*

Derechef l'enfer te confonde.

Je crains qu'on ne m'aille ravir *haut.*

L'avantage de vous servir ,

M. R A G O T.

Partons.

Le Compere à son Valet.

Tu le payeras , traître ;



SCENE IV.

CROQUILLON. *seul.*

HE'-bien , vit-on jamais paroître
Une plus grande trahison ?
Si je rentre dans ta maison ,
Puissent routes les chambrières
Me donner cent coups d'étrivieres.
Je ne puis pas trouver , je croi ,
Un plus méchant maître que toi.

SCENE V.

LUBIN, LUBINE.

LUBIN.

Diable soit ta chienne de vie !
Dis , Carogne , as-tu point envie
De me traiter plus doucement ?

LUBINE.

Va : reporte-la seulement
Au boucher , & sans plus attendre.

LUBIN.

Il ne la voudra pas reprendre ,

L U B I N E.

Mais me veux-tu faire enrager ?
Crois-tu que je puisse manger
De cette tête ? Va la rendre.

L U B I N.

Il ne la voudra pas reprendre.

L U B I N E.

Elle put , ne la sens-tu pas ?
Dis-lui qu'on la sent de dix pas ,
Et qu'il joue à se faire pendre.

L U B I N.

Il ne la voudra pas reprendre !

L U B I N E.

Si tu me fais prendre un bâton....
Mais voyez son diable de ton !
Il ne la voudra pas reprendre !
Ma foi ! si tu me fais te prendre ,
Je te donnerai du gros bout ,
Et dessus le ventre & par-tout ,
Chien de cornard.

L U B I N.

Je le confesse ;

Quand tu n'étois que ma maîtresse ,
Voyant tout ce que tu faisois
Je vis bien que je le ferois ;
Et le diable ayant l'avantage
D'avoir fait notre mariage ,
Il n'a pas trop mal réussi ;
Car il le vouloit bien aussi.

Ah ! que de t'avoir je suis lassé !
L'on me montre au doigt quand je passe ;
Voilà la femme de ce gueux ,
Dit-on.

L U B I N.

Moi, l'on me montre à deux.

L U B I N E.

Moi, t'avoir pris ! moi qui suis fille
D'un bon Tapissier de la ville.

L U B I N.

C'est pourquoi , l'on me l'a bien dit ,
Tu fais de si bons tours de lit.

L U B I N E.

Quoi, tu veux jaser , chien d'yvrogne ?
Reporte donc cette charogne ,
Ou je te vais rompre les bras.

L U B I N.

J'y vais , ne me frappe donc pas :
Mais , comme il ne la pourra vendre ,
Il ne la voudra pas reprendre.

L U B I N E.

Encore : tu le payeras
Aussi tôt que tu reviendras.
Ne suis-je pas bien misérable
D'avoir pris un homme semblable ?
Ce gueux étoit distributeur
De ces billets d'Opérateur ;
Il gagnoit deux sous la journée.

Regardez

Regardez combien c'est l'année :
Sans aller compter par les doigts ,
C'est tout juste un écu par mois.
N'est-ce pas pour faire grand chere ?
C'étoit un objet de misere ;
Il étoit tout déguenillé ,
Voyez comme il est habillé :
Cependant , depuis peu , le traître
Voudroit , je crois , faire le maître !
Il ne veut que ce qu'il lui plaît.
Le sot ! je l'ai fait ce qu'il est.

S C E N E VI.

L U B I N , *l'ayant écoutée.*

E St-ce une si belle besogne
Pour t'en oser vanter , carogne ?
Fais-moi , du moins , m'ayant fait sot ;
La grace de n'en dire mot.
Dans l'heureux âge d'innocence
L'on étoit toujours dans l'enfance ;
L'homme & la femme étoient heureux ;
Ils jouoient à des petits jeux ,
Comme à Pont-neuf , à Climusette ,
Ou bien à ry ry Bouliette ,
Au pied de bœuf , aux osselets ,

A d'autres plus beaux , ou plus laïds ,
Au corbillon , à la pantoufle ,
En veux-tu plaider , siffle souffle ,
A Colin-maillard , aux combats ,
A cache cache Mitoulas ,
Au combien , à la sage-femme ,
A l'accouchée , au Trou-Madame.
L'un deux disoit : changeons de jeu :
Jouons à la queue leu leu ;
Il est bien plus beau , ce me semble ,
Car on se tient toujours ensemble ,
La femme après avoir bien ri
Prenoit la queue à son mari ,
Et le tout avec innocence.
Mais nous sommes en récompense ,
Depuis ce temps-là qui n'est plus ,
Un nombre infini de Cocus :
Ma femme a franchi la parole :
Je le suis , & je me console ;
Et quantité qui sont ici
S'en doivent consoler aussi.
Je suis bien le plus misérable ,
Car je suis battu comme un diable
D'un drôle qui fait les yeux doux ,
Qui mange & qui couche chez nous :
N'est-ce pas pour être en colere ?
Elle l'appelle son Compere :
Il est près d'elle jour & nuit.
Il couche dans notre grand lit ;

Moi deffous dans une roulette ,
Ma femme dans une couchette
Sous un pavillon chaudement.
Le soir on me dit rudement :
Coupe du pain bis & du beurre ,
Et te va coucher de bonne heure.
Quand j'ai soupé de mon pain bis ,
Que j'ai décroûté leurs habits ,
Que toute ma besogne est faite ,
Je me jette dans ma roulette ;
Mais elle & son passionné
Sont jusques à minuit sonné.

S C E N E VII.

L E C O M P E R E , L U B I N.

L E C O M P E R E.

E St-elle au logis , ma Commere ?

L U B I N.

Oui , Monsieur : voilà le Compere.
Voyez s'il heurte ? point du tout :
Son diable de passe-par-tout ,
Sçait ouvrir toutes nos serrures.
Que je m'en vais avoir d'injures
D'être à mettre le pot au feu !

Nous allons , je crois , voir beau jeu :
Voici ma besogne ordinaire.

S C E N E V I I I .

L U B I N E , L U B I N .

L U B I N E .

Frotte les souliers du Compere :
Hé-bien , chien ? ta tête de veau !

L U B I N .

Il m'a donné d'un morceau
Qui sera fort bon & fort tendre :

L U B I N E .

Il ne la voudra pas reprendre !
L'a-t-il pas reprise , faquin ?

L U B I N .

Vraiment oui.

L U B I N E .

Va quérir du vin ,

Et que le rôtiſſeur nous barde
Une bonne & grasse poularde
Pour dîner mon Compere & moi ,
Tu prendras , ſi tu veux , pour toi ,
Ou des noix , on bien du fromage :
Redonne ces ſouliers.

S C E N E IX.

L U B I N *seul.***J**'Enrage ;

Et si Job en ma place étoit
Je pense qu'il enrageroit ,
Et qu'il diroit en sa colere :
La peste étouffe le Compere ,
Le diable lui casse les os.

S C E N E X.

M. R A G O T, L U B I N.

M. R A G O T.

L'Occasion s'offre à propos ;
Allons donc jeter par avance
Les fondemens de ma vengeance :
Je ne travaillerai point mal
Si je puis chasser mon rival
D'auprès cette impudente femme.
Va , n'as-tu point de honte , infâme ,
Que les voisins entendent tous

Ta femme te rouer de coups ?

L U B I N.

Il est vrai , voisin , mais qu'y faire ?

Faut-il que je m'en désespere ?

Le maudit Compere qu'elle a

Me hait , & l'oblige à cela.

M. R A G O T.

Que fait-il chez toi ce Compere ?

L U B I N.

Il fait ce que j'y devrois faire.

M. R A G O T.

J'ai feint d'avoir adroitement

Besoin de lui pour un moment ;

Pour l'avertir que l'on le blâme

De voir trop librement ta femme :

Mais , loin d'en être inquiété ,

En se mocquant il m'a quitté.

Il alloit troussant sa moustache

Te montrer un vilain panache.

L U B I N.

Vous m'eussiez obligé beaucoup ,

Voisin , de détourner ce coup.

M. R A G O T.

Encor passe pour ce Compere ,

Car nos femmes ont d'ordinaire ,

Pour notre plus grand ennemi ,

Quelque Compere ou quelque ami :

Mais on te croit sans raillerie

Chef de la grande Confrairie.

L U B I N.

Voisin , je suis ce que je suis ,
 Et d'être autrement je ne puis ;
 Ma femme est & coquette , & belle :
 Je m'en ris : tout tombe sur elle ;
 C'est son affaire : brisons-là.
 Mais le plus grand défaut qu'elle a ,
 Au moins le plus insupportable ,
 C'est qu'elle me bat comme un diable ;
 Car ses coups me rendent la peau
 Plus noire que votre chapeau.

M. R A G O T.

Vois-tu Voisin ? je suis un homme.....

L U B I N.

Je le sçais , qui revient de Rome.

M. R A G O T.

J'ai bien été dans d'autres lieux ,
 Et si je ne suis pas trop vieux.

L U B I N.

Peut-on aller plus loin que Rome ?

M. R A G O T.

Tu n'en as guere vû , pauvre homme !

L U B I N.

Guere ? J'ai pourtant vû Paris ,
 Et le trésor de saint Denys.

M. R A G O T.

C'est voir , sans voir toute la France
 Ce qui s'y voit de conséquence.

L E S O T

L U B I N.

Mais peste ! je m'amuse bien :
 J'aurai tantôt du rôl de chien :
 Je vais revenir.

M. R A G O T.

Non, demeure

Je m'en vais te ravir sur l'heure.
 T'entretenir, étant pressé,
 De tous les lieux où j'ai passé,
 Ces récits seroient incommodes.
 Sçache qu'étant aux Antipodes
 L'on me fit présent d'un trésor
 Qui vaut plus d'un million d'or;
 Et si ce n'est qu'une racine,
 Laquelle mise sur l'échine
 D'une femme, fût-ce un Démon;
 La rend plus douce qu'un mouton.

L U B I N.

Peste ! l'admirable racine !
 D'où peut venir son origine ?

M. R A G O T.

Du pied d'un arbre que j'ai vû
 Qu'avoit planté Lusse-tu-cru,
 A ce qu'on dit, & puis fit Gilles.

L U B I N.

Peste ! il étoit des plus habiles :
 Ce bois a cette faculté ?

M. R A G O T.

Si ta femme en avoit tâté...

M. LUBIN.

L U B I N.

Vraiment je veux bien qu'elle en tâte;
Mais une autre fois, car j'ai hâte.

M. R A G O T.

Attends, dans un quart-d'heure, ou deux
Elle en tâtera si tu veux;

Ce ne seroit plus elle-même,
Sa douceur deviendrait extrême
Par la faculté de ce bois.

L U B I N.

La baiserois-je quelquefois?
Pourrois-je coucher avec elle?

M. R A G O T.

Hé quoi donc? la grande nouvelle?
N'y couches-tu pas quand tu veux?

L U B I N.

Morbleu! que je serois heureux!
Ce seroit une bonne affaire?
Mais où coucheroit le Compere?

M. R A G O T.

Qu'il couche au diable désormais.

L U B I N.

Elle ne le voudra jamais,
C'est un homme qu'elle idolâtre.

M. R A G O T.

Mais tu la battras comme plâtre
Si tu veux, & tu lui feras
Faire tout ce que tu voudras.

Elle viendra dans sa colere
 Te traiter comme à l'ordinaire :
 Comme elle prendra son haut ton ;
 Tu tiendras ferme ce bâton ;
 Qui vaut mieux que deux vertes gaules :
 Tu lui sangleras les épaules
 Seulement de quinze ou vingt coups ;
 Tu la verras à tes genoux
 Plus souple & plus obéissante
 Qu'une jeune & neuve servante ,
 Te dire en larmes , je promets
 De n'aimer que toi désormais ,
 De ne plus souffrir le Compère.

L U B I N.

Ce seroit bien là mon affaire :
 Mais l'homme qui l'avoit trouvé
 Ce bâton...

M. R A G O T.

L'avoit éprouvé ;
 Mais connoissois-tu pas ma femme ?

L U B I N.

Oui , c'étoit une bonne lamme.

M. R A G O T.

Trois coups la rendirent d'abord
 Plus douce qu'un enfant qui dort :
 Mais il faut dedans ta mémoire
 Mettre quatre mots de Grimoire ,
 Et les dire : autrement , ma foi ,
 Les coups retourneroient sur toi.

L U B I N.

Ah ! je veux donc bien les apprendre ;
Avant que de rien entreprendre.

M. R A G O T.

Oui , car il les faut prononcer
Auparavant que commencer.

L U B I N.

Elle va revenir , je meure :
Apprenez-les-moi tout à l'heure ,
Et nous allons dans un moment
Voir un diable de changement
Pour elle & pour moi fort risible ;
Si le secret est infailible

Je ne vous épargnerai rien :
Prenez mon honneur & mon bien :
J'ai fort peu de l'un & de l'autre ,
Mais disposez comme du vôtre.

M. R A G O T.

Va je ne te demande rien :
Voici les mots , retiens les bien.

L U B I N.

Vraiment pour cesser d'être esclave...

M. R A G O T.

Tasse rouzi friou titave.

L U B I N.

La peste ! quels diables de mots !
Je ne trouve plus à propos
De les apprendre tout à l'heure ;

Il me faut deux mois , ou je meure ,
 Avant que de les bien sçavoir.
 Adieu , voisin , jusqu'au revoir.

M. R A G O T :

Demeure , il n'est rien plus facile ;
 Quand tu serois plus imbécile
 Que la même imbécilité ,
 Je donne la facilité
 D'apprendre en un jour une histoire :

L U B I N.

Mais donnez-vous de la mémoire ?
 Il faudroit vite m'en fournir ,
 Car ma femme va revenir.

M. R A G O T.

Dis donc , tu n'as que de la bave :
Tasse rouzi frion titave.

L U B I N.

Tasse , rosty...

M. R A G O T.

Quoi , quatre mots...

L U B I N.

Patience , un peu de repos.

M. R A G O T.

Tasse...

L U B I N.

Je sçai bien , une tasse
 Dans laquelle on boit.

M. R A G O T.

Je me lasse.

L U B I N.

Dites-les moi plus posément.

M. R A G O T.

Je parle assez distinctement

Tasse rouzi....

L U B I N.

Difons ensemble.

M. R A G O T.

Pourquoi m'interrompre?

L U B I N.

Il me semble

Que quand nous parlerons tous deux

Je les dirai peut-être mieux.

M. R A G O T.

Tasse.

L U B I N.

Tasse, Dis-je pas bien?

M. R A G O T.

Acheve,

L U B I N.

Je ne sçai plus rien.

M. R A G O T.

Et comment donc prétends-tu faire?

L U B I N.

Il faut achever notre affaire.

M. R A G O T.

Mais quoi ! si tu ne retiens pas....

L U B I N.

Mais, que l'on parle mal là-bas!

Le langage est bien incommode

Dedans la ville d'Antipode !

Cela me feroit détester.

M. R A G O T à part.

Je ne me veux point rebuter :

Il faut s'armer de patience

Pour bien assurer la vengeance ;

Elle est tantôt en mon pouvoir.

L U B I N.

Ecoutez , je crois les sçavoir :

Tasse rouzi friou ritave.

M. R A G O T.

Les voilà ; tu n'es plus esclave :

Ils te rendront Maître chez toi.

Adieu.

S C E N E X I.

L U B I N, L U B I N E.

L U B I N E.

TE moques-tu de moi ?

L U B I N.

Ne voila-t-il pas la carogne ?

L U B I N E.

Que fais-tu donc là , chien d'yvrogne ?

L U B I N.

Tasse rouzi friou....

J'y fais,...

Il ne m'en souviendra jamais ,

Voisin :

L U B I N E.

Dis sot , est-ce pour rire.

L U B I N.

Il s'en est allé sans rien dire :

Elle a raison , faute d'un mot

Je ne suis encore qu'un sot.

Il rimoit ce me semble à cave :

Tasse rouzi friou titave :

Bon , je l'ai retrouvé sans vous.

L U B I N E.

Il faut le mettre au rang des fous.

L U B I N.

Des fous ! pas tant fous que l'on pense :

Allons , fais-moi la révérence.

Et quelque joli compliment.

L U B I N E.

Il a perdu le jugement.

Comme ce coquin fait le grave !

L U B I N. *Il la frappe.*

Tasse rouzi friou titave.

L U B I N E.

J'y vais , ne me frappe donc pas.

L U B I N.

La révérence , bas , plus bas.

Ma foi , cette racine est drôle !

Allons , qu'on joue un autre rôle.

D'où peut venir cet enragé ?

Dis donc, que diable as-tu mangé ?

L U B I N. *Il la frappe.*

Ah ! coquine, tu m'injures.

L U B I N E.

Mon mignon, quitte ces furies.

L U B I N.

Mon mignon ! hé mon chien de cœur,

D'où diable me vient cet honneur ?

Crois-tu parler à ton Compere ?

Tasse rouzi friou, j'espere *Il la*

Te reconnoître quelque jour.... *frappe.*

L U B I N E.

Hélas ! pardon mon cher amour,

Que veux-tu ? d'où vient ta colere ?

L U B I N.

Va mettre dehors ce Compere,

Et ne le regarde jamais :

Va vite, & reviens : désormais

Je suis le mari de ma femme,

Tasse rouzi friou, mon ame.



S C E N E X I I.

LE COMPERE, LUBINE, LUBIN.

L E C O M P E R E.

S Ortir si brusquement ! pourquoi ?
Dites donc.

L U B I N E.

Pour l'amour de moi.

L E C O M P E R E.

Ah ! c'est en peu de mots tout dire ;
J'obéis, & je me retire.

L U B I N.

Voilà le Compere sorti ,
Bon.

L U B I N E.

Mon amour , il est parti.

L U B I N.

Il est parti ! ton cœur soupire !
Allons tout à l'heure il faut rire.

L U B I N E.

Rire & pleurer , je ne puis pas.

L U B I N.

Ris , ou je te romprai les bras.
Ma racine est mal employée.

L E S O T
L U B I N E.

Rirai-je à gorge déployée. ?

L U B I N.

Oui-dà , bien fort ; bon , ne ris plus.

Je trouve tes ris superflus ;

Pleure à présent à chaudes larmes.

On dit que ta voix a des charmes :

Chante : éternue auparavant.

L U B I N E.

Moi , que j'éternue ! & comment ?

L U B I N.

Comme tu voudras : éternue ,

Eternue , ou bien je te tue.

L U B I N E.

Mais je ne le puis pas , ma foi.

L U B I N.

Tasse friou titave , à moi ?

L U B I N E.

Mais cela n'est pas volontaire.

L U B I N.

Ah ! j'ai tort s'il ne se peut faire.

Fais donc un feint éternument.

Dieu t'assiste , je suis content.

L U B I N E.

Je le crois , tu le dois bien être :

Tu voulois tant faire le maître ,

Tu l'es de la bonne façon.

L U B I N.

A propos , chante la chanson....

Et là , cette chanson qu'on chante.

L U B I N E.

Qui moi ? j'ai la voix trop méchante.

L U B I N.

Et la voix , l'esprit , & le corps :

Tu n'es bonne que quand tu dors.

Mais vois-tu , je veux être maître ,

Et c'est enfin mon tour de l'être :

Chante pour charmer mes ennuis.

L U B I N E.

Je suis malade & je ne puis.

L U B I N.

Il faut donc prendre médecine.

Quatre prises de ma racine

Purgent les mauvaises humeurs.

L U B I N E.

Ah ! je n'en puis plus , je me meurs.

L U B I N.

Que tu fais mal la décédée !

Tu ferois mieux la possédée.

L U B I N E.

Cesse tes coups , je n'en puis plus.

L U B I N.

Chante , tes pleurs sont superflus ;

Je suis fort content que tu meures ,

Pends toi , si tu veux , dans deux heures :

Je veux avant que voir ta fin

T'entendre dire , Ah , le bon vin !

Tu as endormi ma mere ,

Mais jamais , jamais ,
 Toure , loure , loure , loure ,
 Mais jamais , jamais ,
 Tu ne m'endormiras.

LUBINE & LUBIN *chantans*.

Ah , le bon vin !
 Tu as endormi ma mere ,
 Mais jamais , jamais ,
 Toure , loure , loure , loure ,
 Mais jamais , jamais ,
 Tu ne m'endormiras.

LUBINE.

Mon mignon , mon friou titave ,
 Commande , je suis ton esclave.

SCENE DERNIERE.

M. RAGOT , LE COMPERE.

Sortans chacun d'un côté.

LUBIN , LUBINE.

LUBIN.

AH ! voisin ,

M. RAGOT.

As-tu réussi ?

V A N G E'.
L U B I N au Compere.

37

Que venez-vous chercher ici ?

LE COMPERE.

Hen.

L U B I N.

Ne faites point tant le brave ;

Tasse rouzi friou titave

Vous pourroit maltraiter , ma foi ;

Votre gîte n'est plus chez moi ,

Le temps est passé.

LE COMPERE.

Hé compere !

L U B I N.

Il n'est compere ni commere ;

Vous devez être satisfait

De tout ce que vous avez fait ;

Contez-le pour votre partage ,

Vous n'en ferez pas d'avantage ;

Car j'usurai de mon pouvoir.

LE COMPERE.

Et moi je vous ferai sçavoir

L U B I N.

Ah ! vous voulez faire le brave ,

Tasse rouzi friou titave.

Mon fils , voici le coup d'honneur ;

Sers ton très-humble serviteur ,

Et fais au moins sur le Compere

Ce que tu fais sur la Commere.

Comme diable il gagne le haut !

M. R A G O T.

Mais suis-je vangé comme il faut ?
Si vous merez Jean , Jacque ou Blaise ,
Enfin quelque ami qui vous plaise ,
Faire chez vous quelque repas ;
Que votre femme n'aime pas ,
Et qu'elle vous fasse la mine ,
Venez emprunter ma racine.

L U B I N :

Par elle mon sort a changé.

M. R A G O T.

Voilà , Messieurs , le Sot vangé.

F I N.



LE FOU

DE QUALITE,

COMEDIE.

ACTEURS.

RODOLPHE, Pere d'Isabelle.

ISABELLE, fille de Rodolphe.

LEOPOLDE, Neveu de Rodolphe
& promis à Isabelle.

D. ALPHONCE, Ami de Rodolphe.

D. PEDRE, amant & aimé d'Isabelle.

FÉLICIAN, valet de D. Pedre.

GLOSFEN, valet de Leopolde.

CRISPIN, Hôtellier d'Ilescas.

LAZARILLE, Garçon d'Hôtellerie.

PASQUETTE, servante d'Hôtellerie.

La Scene est dans l'Hôtellerie d'Ilescas.



LE FOU

DE QUALITE',

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

D. PEDRE , CRISPIN.



ON , Seigneur Dom Pedro , je ne
me puis méprendre :

Nous avons commandé trois cam-
pagnes en Flandre ,

Vous & moi ; c'est vous-même en
propre original ,

Vous étiez Capitaine , & j'étois Caporal ;

Il vous souvient peut-être encore de ma faute ;

Tome I.

D

Depuis huit ou dix jours que vous êtes mon
hôte,

Tous les soirs en soupant je vous envisageois,
Et voulois vous parler, Monsieur, mais je n'osois;
Je me sentoís encore un peu l'ame allarmée
De ce que sans congé j'avois quitté l'armée:
Mais je vous vis hier faire d'assez beaux coups,
Vous seul en battre six, les blesser presque tous:
La bravoure, Monsieur, m'en semble assez nouvelle;
C'est bien heureusement secourir cette Belle;
Si vous ne les eussiez repoussés à l'assaut,
Je crois que son honneur alloit faire un beau saut.
Monsieur son pere étoit en d'étranges allarmes
Quand il vit son carrosse entouré de gens d'armes,
Qui méprisant ses cris & ses foibles efforts,
Prirent d'abord sa fille au beau milieu du corps;
Mais il fut bien surpris, quand vous l'eûtes sauvée
Des mains de ces brigands qui l'avoient enlevée,
De voir qu'après l'avoir remise entre ses bras,
Vous arrêtrâtes ceux qui couroient sur vos pas:
Ce fut-là que passant entr'eux comme un tonnerre,
Vous leur montrâtes bien que vous sçaviez la
guerre,

En les laissant d'abord tirer leurs premiers coups.

Je n'avois jamais vû tant tirer dessus vous:

Je ne pouvois encor que vous voir & vous plain-
dre,

Car un large fossé m'empêchoit de vous joindre;

Mais j'entendois leurs coups ta ta ta ta ta,

Vous les aviez charmés , car pas un ne porta ,
Hors sur ces deux Laquais où d'abord ils donne-
rent ,

Mais je suis assuré que les vôtres portèrent ,
Et que j'en entendis deux ou trois fort pressés ,
Qui disoient en fuyant : ha nous sommes blessés !
Quand je vis qu'ils fuyoient , je suis un pauvre
here ,

Mais je ne pus , ma foi , retenir ma colere ;
Je sentoïis mon honneur par trop intéressé ,
Je prends ma course , zeste , & franchis le fossé :
Mais en courant à vous , & vous criant , courage ;
Je vis que ces fuyards revenoient dans leur rage :
Je revins au fossé , car ils tiroient bien fort :
Si je ne le franchis , disois-je , je suis mort.
Y tombant je l'étois sans aucune ressource ;
Mais j'avois par bonheur de si loin pris ma course ,
Que quoiqu'il fût fort large il me parut étroit ;
Je sautai quatre pieds plus loin qu'il ne falloit :
Un coup venoit à moi , ze . . . nargue de la honte ,
Sans que je fis cela , j'en avois pour mon compte :
Fort vite & fort courbé je revins sur mes pas ,
Disant , je ferai mieux de ne paroître pas :
Il a commencé seul le combat , qu'il l'acheve ,
Qu'il triomphe tout seul , ou que tout seul il creve :
Je ne puis sans rougir lui ravir cet honneur :
Il en enrageroit , disois-je , il a du cœur.
Je vous laissai donc seul remporter la victoire ,
Et vous en avez seul aussi toute la gloire.

Mais je vins au carrosse , où je vis des chevaux
Qui par malheur étoient guéris de tous leurs
maux ,
Des larmes , des chapeaux , des pistolets par terre ,
Ce qu'on peut voir après une pareille guerre ,
La Suivante fort mal , deux Laquais fort blessés
Qui sont , je crois , fort mal , s'ils ne sont trépassés ,
Et qui de tout cela portent la folle enchere :
Enfin je vis après & la fille & le pere (bérés ;
Dans le milieu d'un champ tous deux comme hé-
Le Cocher leur crioit , remontez , remontez :
Je m'offre à les servir , & tous deux m'accepterent ;
Et l'on leur cria tant , remontez , qu'ils monterent.
Quand je les eus remis au carrosse tous deux ,
Ils me prièrent fort de m'y mettre avec eux :
Je m'y mis , leur disant , qu'ils reprissent courage ,
Que mon logis étoit l'unique du village ,
Que c'étoit Ilescas , qu'ils y seroient fort bien ,
Et que sans me vanter on n'y manquoit de rien ;
Mais comme nous venions au grand trot sans lu-
miere ,
La fleche se rompt , crac ... en sortant d'une orniere.
Je les amenai donc à pied jusques chez moi ,
Ils y sont bien couchés & dorment , que je croi :
Je ne leur ai point dit qui vous étiez ; mais
qu'est-ce ?
Prétendez-vous , Monsieur , que je parle sans cesse :
Parlez à votre tour , je serois un bon sot
De parler plus long-temps à qui ne me dit mot.

Vous me croyez peut-être ignorant comme en
Flandre ;

Si vous croyez cela, vous pourriez vous méprendre:
Depuis sept ou huit ans que je ne vous ai vû,
Je puis sans vanité vous dire que j'ai lû,
Et que j'ai retenu : de plus je sçai l'Histoire...
Oui, morbleu, je la sçai mieux que je n'ai sçû
boire :

C'est vous dire, je crois, que je la sçai fort bien,
Et que je vaux l'honneur d'avoir votre entretien.

D. PEDRE.

Hélas !

CRISPIN.

Hen ?

D. PEDRE.

Mon destin m'a fait voir Isabelle;
Mais il me l'a fait voir si charmante & si belle,
Avecque tant d'éclar, avecque tant d'appas,
Que je meurs la voyant & ne la voyant pas.

CRISPIN.

Hé quoi ! pour n'avoir vû qu'hier au soir cette
Belle,

Vous avez sçû son nom, & vous brûlez pour elle ;
Vous pâmez en voyant des objets merveilleux ;
Dès que vous en verrez, Monsieur, fermez les yeux.

D. PEDRE.

Non, non, depuis deux mois apprends que je l'ai
vûe

Avec tous les appas dont le Ciel l'a pourvûe,

J'appris où je la vis , hélas ! pour mon malheur ,
 Que Rodolphe son pere étoit l'Ambassadeur
 Que l'Empereur faisoit séjourner en Espagne ;
 Qu'il avoit amené sa fille d'Allemagne ,
 Et que dans peu de jours elle donnoit la main
 Par l'ordre de son pere à son cousin-germain :
 Son nom est Léopolde , il est considérable.

CRISPIN.

Il est fort débauché ; mais il est agréable ,
 Je le connois : il a fait vingt repas ici ,
 Et les femmes de bien le connoissent aussi ;
 Il a joué beau jeu.

D. PEDRE.

J'ai sçu dans la famille
 Qu'il est aimé du pere & fort peu de la fille ,
 Parce qu'elle sçait bien que presque tous les jours
 Il fait dedans Madrid de nouvelles amours ;
 Même il avoit promis d'être ici devant elle :
 Et comme elle & son pere alloient à Compostelle ,
 Ils dirent qu'au retour ils ne manqueroient pas
 De venir un tel jour coucher dans Ilescas.
 Sçachant que c'étoit hier , je fus au-devant d'elle ,
 Où mon bonheur me fit secourir cette Belle :
 Je l'attendois enfin , & ne puis rien sans toi.
 Le dessein que j'ai pris t'étonnera , je croi :
 Tu diras hautement que mon esprit s'égare ,
 Qu'il est extravagant , ridicule , bizarre.

CRISPIN.

Moi , Monsieur , vous voyant fort raisonnable ici ,

Je crois que vos desseins le doivent être aussi.

D. PEDRE.

Je sçai que mon dessein n'a rien de raisonnable :

Vois si ce que je fais peut être pardonnable !

Je me rends à Madrid par un ordre du Roi ,

Et le jour que j'en pars pour m'en aller chez moi ,

Le sort veut que j'y tue un des Braves d'Espagne ;

Que de peur d'être pris je tiennela campagne ,

Et qu'attendant peut-être un destin rigoureux ,

Je sois encore ici fortement amoureux ;

Mais hélas ! amoureux d'une fille promise :

Et pour tâcher à rompre une telle entreprise ,

Je n'ai pû concevoir rien de plus assuré

Que de feindre auprès d'elle un esprit égaré ,

Faire l'extravagant.

CRISPIN.

Mais vous l'êtes peut-être ?

D. PEDRE.

Si je ne le suis pas , je veux feindre de l'être.

Le dessein en est pris.

CRISPIN.

Est-il bien arrêté ?

D. PEDRE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je l'ai médité.

Dès la première fois que je vis cette Belle ,

Je sçus lui protester une amour immortelle :

Elle sçait qui je suis , elle sçait mon amour ;

C'est par son ordre ici que je fais mon séjour ,

Et pour nous voir malgré son bizarre de pere ,

Nous avons concerté tout ce que je vais faire.

CRISPIN.

Elle aime donc les fous ? allez , tout ira bien.

D. PEDRE.

Mais il faut m'introduire , & voici le moyen :

Dis que je suis ton fils , qu'ayant nom Alexandre

Je crois l'être en effet , & qu'ils peuvent s'attendre

De voir un Alexandre assez divertissant :

Exerce ton esprit , Crispin , sois agissant.

CRISPIN.

Mais je crois que déjà vous n'êtes pas trop sage.

D. PEDRE.

Felician aussi fera son personnage.

Il joue Ephestion , & je me fie à lui.

CRISPIN.

Il n'est pas mal-adroit.

D. PEDRE.

Je l'attends aujourd'hui :

Il est depuis deux jours à Madrid pour ma grace ;

Et ma sœur l'instruira de tout ce qui s'y passe.

J'ai de puissans amis aujourd'hui dans la Cour ,

Et puis mon affaire est plus claire que le jour.

CRISPIN.

Mais vous feriez le fou ! n'auriez-vous point de honte ?

La Gazette, Monsieur , en feroit un bon conte.

D. PEDRE.

C'est l'avis qu'elle m'a donné confidemment.

CRISPIN.

CRISPIN.

Cet avis à mon sens part d'un grand jugement.
Vous qui pouvez demain être sur la sellette....

D. PEDRE.

Moi ! je ne pense pas seulement qu'on decrette :
Va , de ce côté-là je suis fort en repos.

CRISPIN.

Voici Felician.

SCENE II.

D. PEDRE , CRISPIN.

FELICIAN.

D. PEDRE.

TU viens fort à propos.

Que dit-on dans Madrid ? j'attendois ta venue.

FELICIAN.

L'on y parle de vous à chaque coin de rue.

D. PEDRE.

De moi !

FELICIAN.

Je ne sçai pas ce que cela produit ;
Mais , par ma foi , Monsieur , votre nom fait
grand bruit ,

Car il n'est prononcé qu'avecque des trompettes;
 Ils sont trois à cheval montés sur des mazettes,
 Un autre en robe-longue & le bonnet carré,
 Aussi passe qu'un mort, d'un ton mal assuré,
 Monté sur son mulet, sa mule ou sa bourrique,
 Lit dans un grand papier votre panégyrique;
 Et tout cela se fait pour vous faire sçavoir
 Que l'on vous aime tant qu'on brûle de vous
 voir ;

Que si vous n'apportez à Madrid votre face ;
 On va faire élever votre portrait en place.

C R I S P I N.

Vous avez des amis fort puissans à la Cour,
 Et puis votre affaire est plus claire que le jour.

D. P E D R E.

Ah Ciel ! me feroit-on cet affront en Espagne ?

F E L I C I A N.

On dit que les Prevôts sont pour vous en capti-
 pagne ;

Si proche de Madrid , gare l'*in carcere*.

D. P E D R E.

Quoi, m'effigier, moi

F E L I C I A N.

Rien n'est plus assuré.

C R I S P I N.

Vous qui pouvez demain être sur la selle.

Moi ! je ne pense pas seulement qu'on decrette :

J'ai de puissans amis aujourd'hui dans la Cour.

Je vous y garantis sans tête au premier jour.

DE QUALITE'.

51

D. PEDRE.

Mais, ma sœur ?

FELICIAN.

Votre sœur sortit hier sur la brune,
En carrosse pour courre une bonne fortune.
Un certain Cavalier qu'elle aime éperdument
Se marie, elle veut y mettre empêchement ;
Bref elle court les champs ,

D. PEDRE.

Elle est trop vertueuse

Pour faire....

CRISPIN.

Hé pourquoi non , puisqu'elle est amoureuse.

D. PEDRE.

Courir après un homme ! ah ce n'est pas ma sœur :

CRISPIN.

Peut-être qu'elle court pour r'avoir son hon-
neur ,

Que sçait-on ?

D. PEDRE.

Je ne puis croire cette nouvelle ;
Mais celle du tableau me semble un peu cruelle.
Pour Messieurs les Prevôts , je vois qu'heureuse-
ment

Je pourrai m'en parer par mon déguisement :
Ainsi , Felician , l'habit que j'ai fait faire
Pour plus d'une raison me sera nécessaire.

FELICIAN.

Et nous ferons les fous , Monsieur ? je n'en crois
rien,

E ij

Oui , oui , nous les ferons , & les ferons si bien
 Qu'on ne doutera point en nous voyant paroître ,
 Que nous ne soyons lors ce que nous feindrons
 d'être.

Fais-nous passer pour fous & tu m'obligeras ;
 Tout mon bonheur dépend de ce que tu diras.
 Chacun a sa folie , & nous avons la nôtre.
 Qui croit n'en avoir point en a plus que tout autre ;
 Et j'en emprunterois si je n'en avois pas :
 Car enfin Isabelle a pour moi tant d'appas....

C R I S P I N.

Hier sans votre bravoure elle eût perdu la vie.
 Sçait-elle que c'est vous qui l'avez tant servie ?

D. P E D R E.

Sans doute : elle me dit avecque tant d'amour ;
 Hélas ! qu'heureusement tu me sauves le jour ,
 D. Pedre.

C R I S P I N.

Et pourquoi donc, Monsieur , ne vous déplaît ,
 faire tant de façons ? elle sera fort aise
 De vous voir , & son pere...

D. P E D R E.

Et tu ne sçais donc pas
 Que ce pere jamais ne la quitte d'un pas ;
 Que tant de jalousie en son esprit abonde
 Qu'il ne la laisse voir à nul homme du monde ;
 Et s'il vient à sçavoir quelle est ma qualité ,
 Que ce sera tenter l'impossibilité

DE QUALITE'. 53

Que chercher à la voir ; mais lui faisant entendre
Que j'extravague au point de me croire Alexandre,
Que mon Ephestion est fort divertissant....

FELICIAN.

Mais, Monsieur, s'il vous plaît, cela réussissant,
N'ayant point votre grace....

D. PEDRE.

Ah! je vois Isabelle,
Hélas! Felician, elle est encor plus belle
Que quand.....

CRISPIN.

Elle vous voit.

D. PEDRE.

Allons ; tu reviendras,
Je veux t'instruire mieux sur ce que tu diras.

SCENE III.

RODOLPHE , ISABELLE.

RODOLPHE.

Avez-vous pû dormir après cette aventure ?

ISABELLE.

Je n'ai pas fermé l'œil, Monsieur, je vous assure.

RODOLPHE.

J'admire le péril que nous avons couru !

E iij

ISABELLE.

Moi, j'admire celui qui nous a secouru ;
Avecque son grand cœur sa grace est peu com-
mune ,

RODOLPHE.

Comment le vîtes-vous hier ?

ISABELLE.

Au clair de la Lune.

RODOLPHE.

Vous rêvez ; faisoit-il clair de lune hier au soir ?

ISABELLE.

Non ? je ne sçai donc pas comme je l'ai pû voir.

RODOLPHE.

Rappelez vos esprits , la nuit étoit fort noire.

ISABELLE.

Je l'ai vû toutefois & l'ai dans ma mémoire ,
Il est jeune je crois.

RODOLPHE.

C'est avoir de bons yeux ;

Que d'avoir discerné s'il est ou jeune ou vieux.

ISABELLE.

L'effroi nous empêcha de demander au Maître
Quel il est.

RODOLPHE.

Vous devriez encore le connoître.

ISABELLE.

Moi , le connoître ! hélas ! je vous jure pour moi
Que jamais....

R O D O L P H E.

Sans jurer , ma fille , je vous croi.

I S A B E L L E.

Connoître un homme , moi ! cela pourroit-il être ?

R O D O L P H E.

Excepté mon Neveu , vous n'en pouvez connoître ;

Ce Brave-là passoit sans doute , & par bonheur....

I S A B E L L E.

Enfin nous lui devons & la vie & l'honneur ,

Et je souhaiterois de toute ma puissance

Lui montrer les effets de ma reconnoissance.

R O D O L P H E.

Vous n'êtes pas ingrate , à ce que je puis voir :

S'il est logé céans , je ferai mon devoir.

Cependant Leopolde a manqué de parole ;

Il devoit être ici dès hier.

I S A B E L L E.

Je m'en console ,

R O D O L P H E.

Qui l'a pû retenir ?

I S A B E L L E.

Ses nouvelles amours ;

R O D O L P H E.

Sur ce chapitre-là vous l'accusez toujours.

I S A B E L L E.

C'est que je le connois : toutes ses amourettes

Lui font bien oublier l'honneur que vous lui faites.

LE FOU

R O D O L P H E.

Mais... Et je vous l'ai dit déjà deux ou trois fois ;

Je crois dans ce désordre avoir ouï sa voix ;

Peut-être poursuit-il ces gens-là.

I S A B E L L E.

Quel peut être ?

Qui l'auroit empêché de se faire connoître ?

R O D O L P H E.

Mais si près d'être unis d'un aimable lien ,

Je vous vois peu d'ardeur.

I S A B E L L E.

Il en use si bien.

Que j'ai tout à fait tort....

R O D O L P H E.

Le Seigneur D. Alphonse ;

A qui j'écrivis hier , me doit faire réponse ;

Je lui demande escorte , & je le prie aussi.

De dire un mot au Roi de ce malheur ici.

Par lui de mon Neveu nous aurons des nouvelles ;

I S A B E L L E.

Si l'on vous disoit tout , vous en sçauriez de
belles.



SCENE IV.

RODOLPHE, ISABELLE;
CRISPIN.

CRISPIN.

Servons mon Capitaine.

RODOLPHE.

Approchez-vous de nous.

CRISPIN.

Comment, déjà levez ! hé Monsieur, qu'avez-vous ?

Vous devriez être au lit toute cette journée,
Ou tout au moins dormir la grasse matinée.

N'étiez - vous pas tous deux couchés comme des
Rois ?

Car mes matelas sont rebattus tous les mois ;
Vous vous étendez-là, morbleu, c'est un délice,
Et le moindre est piqué de fine bour'lanice.
Pour vous, à votre lit vous aviez un chevet
Qui me coûte vingt francs : il est tout de duvet.

RODOLPHE.

Vos lits étoient fort bons, notre hôte, & tout
le reste,
Et les linceuls fort blancs.

L E F O U
C R I S P I N.

Je le sçai bien , la peste !

On ne voit point ici de linge relavé ;
Je ferois un beau bruit si j'en avois trouvé.

R O D O L P H E.

C'est fort bien fait à vous : mais j'aurois grande
envie

De connoître celui qui nous sauva la vie :
Faites , s'il est ici , que je le puisse voir.

C R I S P I N.

Monsieur , en vous servant, il a fait son devoir ;
Et s'il en prétendoit quelque reconnoissance ,
Je sçaurois le punir de son impertinence.

R O D O L P H E.

Que nous dites-vous donc ?

C R I S P I N.

Je sçais ce que je dis ;
Celui dont vous parlez m'appartient , c'est mon
fils.

I S A B E L L E.

Votre fils !

C R I S P I N.

Oui , mon fils ; si je ne suis son pere ,
Du moins je suis certain que ma femme est sa
mere :

Je n'ai que celui-là , je l'aime tendrement ,
Et ne refuse rien à son contentement.

I S A B E L L E.

Si vous nous dites vrai , ma surprise est extrême ;

Ces belles qualités étoient donc en lui-même ;
Car enfin par le sang qu'il a reçu de vous....

C R I S P I N.

Ah ! laissez là de grace & notre sang & nous :
Si sa naissance , enfin , n'est pas considérable ;
Son éducation fut assez raisonnable ;
J'en suis fort satisfait, il m'en coûte mon bien ;
Mais je puis dire aussi qu'il n'ignore de rien.

R O D O L P H E.

Vous avez si bien fait , que dans cette aventure
On peut dire que l'art a passé la nature.

C R I S P I N.

Mais on a fait pour moi ce que j'ai fait pour lui ;
Et pour vous détromper , apprenez aujourd'hui ,
Quoi que vous me voyez Maître d'une Taverne ,
Qu'il n'est aucun Auteur ancien ou moderne
Qui ne soit là-dedans , puisque je les ai vûs
Avec attachement & tous lûs & relûs ;
J'ai même écrit contre eux , ou fait quelque re-
marque ,

Et pour le renvier encore sur Plutarque
Qui croit avoir tout dit de ces fameux Héros :
Mais il est fort trompé , j'ai remué leurs os ,
Je travaille à leur mort en dépit de l'envie ,
Et de ce fat qui n'a travaillé qu'à leur vie.

R O D O L P H E.

Vous êtes donc Auteur ?

I S A B E L L E.

Mais dites-nous comment

Votre fils s'est rendu si brave & si galant ?

C R I S P I N.

Je voulus qu'il apprît d'abord l'Astrologie :

On dit que l'on ne peut la sçavoir sans Magie :

Que cela soit, ou non, il la sçait comme il faut ;

Car si-tôt qu'il est nuit & qu'il regarde en haut ,

Il vous montre du doigt à la moindre priere

Le char du Roi David , l'étoile poussiniere ,

Le chemin de saint Jacque. . . .

R O D O L P H E.

Être si studieux

Fait bien tourner l'esprit.

C R I S P I N.

C'est pour cela , tant mieux :

Il est fort amoureux, fort jaloux , il compose

La Musique , il la sçait mieux que tout autre chose :

Le procès le plus grand & le plus épineux

Il vous le met en vers en moins d'une heure ou
deux.

C'est bien être Poëte & sçavoir la pratique.

Et si l'Avocat veut il le plaide en Musique :

Quelque procès qu'on ait, c'est un divin secours :

Les Juges sont charmés, on le gagne toujours.

I S A B E L L E.

Pourquoi cette science , & que vouliez-vous faire

De Monsieur votre fils ?

C R I S P I N.

Je vais vous satisfaire.

R O D O L P H E.

C'est se jouer à perdre un esprit tout à fait
Que de....

C R I S P I N.

C'est pour cela , Monsieur , que je l'ai fait.
Mocquez-vous-en tous deux , étouffez-en de rire ;
J'en voulois faire un fou , puisqu'il vous le faut
dire.

R O D O L P H E.

Un fou ! pourquoi cela ?

C R I S P I N.

Pour son avancement ;
Pour faire sa fortune ; & je crois fortement
Qu'un scrupule d'amour , un gros de jalousie ;
Deux onces de chicane , une de Poësie ,
Trois dragmes de Musique & six grains de procès ;
Infusez là dedans causent un grand accès :
C'est pour perdre un esprit un remede admirable.

R O D O L P H E.

L'on vous aura purgé d'un récipé semblable.
Pourquoi donc rendre fou votre fils ?

C R I S P I N.

Pour son bien.

Les Sçayans aujourd'hui ne sont propres à rien.
Je connois un Régent qui malgré sa Grammaire ,
Malgré tout son Latin s'étoit mis Secrétaire ;
Deux Avocats du temps , je dis , des plus fameux
Ont quitté le Palais & sont aujourd'hui gueux ;
Et vous ne voulez pas , en voyant ces orages ,

Et pouvant être sage aux dépens de ces sages ,
 Que je mette mon fils , puisqu'ils se sont mépris ,
 Au chemin tout contraire à celui qu'ils ont pris ;
 De l'air dont vous voyez que chacun veut paroître ,
 N'est-ce pas être fou que de ne le pas être ?

Car l'on n'est pas ici dans ces heureux cantons
 Où l'on fait sa fortune en gardant des moutons :
 Mon ambition est de le voir à son aise.
 Si l'on voit à la Cour qu'il soit un fou qui plaise ,
 Comme sans vanité je pense qu'il plaira ,
 J'aurai tout fait pour lui , rien ne lui manquera.
 Il a pour son malheur un rival à combattre ,
 Qui dans peu s'est acquis de la faveur pour quatre ;
 Mais c'est par un bonheur , car je gage aujourd'hui ,

Qu'Alexandre mon fils est bien plus fou que lui ;
 Car il l'est en un point qui ne se peut comprendre.
 Depuis un mois ou deux il se croit Alexandre ,
 Et son valet plus fou croit être Ephestion.

I S A B E L L E.

Monsieur , j'aime les fous avecque passion :
 Voyons-les.

C R I S P I N.

Volontiers , passez-en votre envie ;
 Je vais les amener.

I S A B E L L E.

Que je serai ravie !

R O D O L P H E.

Ils diront quelque ordure , & vous les voulez voir !

DE QUALITE',

63

ISABELLE.

Ceux-là n'en disent point.

RODOLPHE.

Vous parlez sans sçavoir.

Taisez-vous.

CRISPIN.

Ces fous-là ne sont pas des infâmes ;

Ce sont des fous appris à respecter les Dames ,
De ces foux amoureux pendans à leurs genoux ,
Plus aimables cent fois que tous les autres fous.

ISABELLE.

Ce sont ceux qu'il nous faut : hé , voyons-les de
grace.

RODOLPHE.

Je le veux : viendront-ils dans cette salle basse ?

CRISPIN.

Non , je les menerai dans votre appartement ;

RODOLPHE.

Allons-y.

CRISPIN.

C'est mentir assez impudemment ;

D. Pedre n'est pas fou , mais puisqu'il le veut
être ,

J'ai vanté son mérite , il n'a plus qu'à paroître ;
Il dupera du moins le jaloux aujourd'hui.

Mais voici son rival , courons & disons-lui.



SCENE V.

LEOPOLDE , GLOSFEN.

GLOSFEN.

Mais , dites - moi , Monsieur , ayant trouvé
 Constance
 Où vouliez vous la mettre ?

LEOPOLDE.

En un lieu d'assurance ;
 Ou l'obliger du moins à dégager ma foi ,
 Et remettre en mes mains un mot qu'elle a de
 moi.

GLOSFEN.

Ma foi puisqu'en carrosse elle s'est échappée ,
 Son dessein est , je crois , de n'être pas trompée.
 Mais vous la cajolez depuis trois ou quatre ans ,
 Ne mentez point , combien en avez - vous d'en-
 fans ?

LEOPOLDE.

Ah ! que dis - tu , Glosfen , sçais-tu par ce blas-
 phème

Que tu blesses l'honneur & la sagesse même ?

GLOSFEN.

Hé , Monsieur , l'on voit peu de sieges de quatre ans !
 Ce sont contes à faire à des petits enfans :

L'approche

L'approche d'une place étant bien ménagée,
Elle est par ma foi prise aussi-tôt qu'assiégée ;
Et quand avec du sang un homme écrit son sein
La sagesse & l'honneur tirent fort à la fin.

LEOPOLDE.

Jelui donnai par force une telle assurance ;
Elle n'en vouloit pas.

GLOSFEN.

Voyez la belle avance !

LEOPOLDE.

La trouvant , j'évitois ce fâcheux accident.

GLOSFEN.

Il ne s'est jamais fait un coup plus imprudent :
Avant que d'arrêter un carrosse on regarde
Si c'est....

LEOPOLDE.

Il n'est plus temps enfin, c'est par mégarde.

GLOSFEN.

Par mégarde.. il est bon.. mais il faut avouer
Que c'est un par mégarde à se faire rouer.
Trois de vos bons amis en sont sur la litiere ,
Deux laquais de votre oncle en sont au cime-
tiere ,

Deux chevaux de carrosse & deux autres chevaux
En sont morts & mangez des chiens & des cor-
beaux :

Isabelle en pensa mourir , & sa suivante
En est au lit malade & peut être mourante.

Si l'on vous eût connu , comme l'on n'a pas fait ,

Cette grande action faisoit un bel effet :
 Un cousin vient exprès épouser sa cousine ;
 Mais par mégarde un soir ce cousin l'assassine :
 Par mégarde , voyez ! & tous ceux qui sont morts
 Le sont tous par mégarde : il en a cent remords ;
 Il s'écrie , ayant vû sa bévûe & la nôtre ,
 Ah ! qu'ai-je fait ? j'ai pris un carrosse pour l'autre.
 Mais peut-être qu'un jour votre oncle le sçaura.

L E O P O L D E.

Et qu'importe , dans peu mon hymen se fera.

G L O S F E N.

Mais je crains , attendant que cet hymen s'ap-
 prête ,

Que Constance n'en vienne un peu troubler la
 fête :

Son honneur est un bien dont elle faisoit cas ,
 Relevez-le , Monsieur , vous l'avez mis bien bas.
 Constance est de maison , elle est riche , elle est
 belle ,

Et de toutes façons , elle vaut Isabelle :

Si son frere venoit , je crois que Dieu merci. . . .

L E O P O L D E.

Son frere passeroit fort mal le temps ici.

G L O S F E N.

Le bruit court à Madrid qu'il a quitté la Flandre ;
 Qu'il vient querir sa grace.

L E O P O L D E.

Il vient se faire pendre ;
 Et s'il est en Espagne , il ne peut qu'être mal.

SCENE VI.

LEOPOLDE , GLOSFEN ,
LAZARILLE.

LAZARILLE.

L On vous a vû , Monsieur , descendre de cheval ,

On dit que vous montiez , ou que l'on va descendre.

LEOPOLDE.

Quoi ! l'on m'a vû , Glosfen !

GLOSFEN.

Hé ! vouliez-vous surprendre ?

Vous n'avez eu le temps que de vous débotter :

Des gens entrent ici.

LEOPOLDE.

Viens , c'est trop éaqueter.



SCENE VII.

D. PEDRE , FELICIAN:

CRISPIN.

D. PEDRE.

A S-tu vû notre abord ?

CRISPIN.

Oui , Monsieur:

D. PEDRE.

Que t'en semble ?

CRISPIN.

J'en suis surpris , Monsieur , je l'admire & je trem-
 Isabelle a fort ri , son pere est satisfait : (ble,
 On ne peut faire mieux qu'Ephestion a fait.

FELICIAN.

Ma foi je n'en suis plus.

D. PEDRE.

Tu m'as promis. . .

FELICIAN.

Tout passe :

J'espérois que Constance obtiendrait votre grace ;
 Que nous pourrions sans crainte ici faire les fous ;
 Mais enfin le couteau n'attend plus qu'après vous ,
 Et la corde après moi , car je portois l'épée ,

Qu'il du pauvre Dom Lope a la trame coupée.

C R I S P I N.

Je ne vois point de mal plus sensible ici-bas ;
Que celui de mourir quand on ne le veut pas ;
Fuyez-le , il vous menace , & vous est fort contraire.

D. P E D R E.

Moi , quitter Ifabelle ! hélas ! le puis-je faire ?

C R I S P I N.

Le cousin qu'elle attend vient pourtant d'arriver :
Je vous l'ai dit , il monte , & s'en va la trouver.

D. P E D R E.

Il fera mal reçu de sa belle cousine.

C R I S P I N.

Peut-être : mais enfin il a fort bonne mine.

D. P E D R E.

S'il l'emmene à Madrid , j'y vais.

C R I S P I N.

A quelle fin ?

D. P E D R E.

Tu l'ignores ?

C R I S P I N.

Non , non , je vois votre dessein ,
Votre portrait s'y fait , & je sçai qu'il doit être
Dans une grande place élevé pour paroître :
Même il doit être vû de tous les curieux :
Comme il n'est que croqué , vous voulez qu'il
soit mieux.

Je connois votre humeur , & vois que sans rien
craindre

Vous allez à Madrid vous achever de peindre.

D. P E D R E.

Oui , oui , j'irai , dussai-je y trouver le trépas :

Je la suivrai par-tout.

F E L I C I A N.

Moi , je ne vous suis pas.

Et la vie & l'honneur valent bien des maîtresses.

D. P E D R E.

J'entends du bruit, sortons & quitte ces foiblesses.

Allons voir ce rival ; quoi qu'il puisse arriver ,

J'ai trop bien commencé pour ne pas achever.

S C E N E V I I I .

R O D O L P H E , L E O P O L D E

R O D O L P H E .

M On neveu , nos deux fous vont venir tout
à l'heure.

L'Ephestion sur-tout est bouffon , ou je meure :

Ho ! des sièges , quelqu'un : ils veulent être assis .



SCENE IX.

RODOLPHE, LEOPOLDE;
LAZARILLE.

LAZARILLE.

Combien vous en faut-il ?

RODOLPHE.

Il en faut cinq ou six.

L'Alexandre est un fou qui se croit raisonnable ;
Avec son sérieux je le trouve admirable ;
Mais il est devenu votre rival , au moins :
Il cajole ma fille & lui rend mille soins.
Songez-y , mon neveu, s'il en fait sa conquête ...

LEOPOLDE.

Ce rival ne me peut mettre martel en tête :
Il la peut librement cajoler devant moi ,
Sans que j'en sois jaloux , Monsieur.

RODOLPHE.

Ah ! je vous croi.

J'avois hier fort tard écrit à Dom Alphonse
Touchant tout ce desordre ; en voici la réponse ;

LEOPOLDE.

Quoi , votre homme est déjà revenu de Madrid !

RODOLPHE.

Oui.

LE FOU
LEOPOLDE.

C'est fort bien aller.

RODOLPHE.

Voyez ce qu'il m'écrit.

RODOLPHE lit.

A Vant que d'avoir lû la vôtre ,
J'avois sçû que votre accident
Fut causé par un imprudent
Qui prit un carrosse pour l'autre.
Le mien avant midi sera dans Ilescas :
Et moi , je ne manquerai pas
Peu de temps après de m'y rendre.
Trois de ces étourdis sont fort blessés ici :
Je suis sur cette affaire amplement éclairci ;
Et sur une autre encor que j'irai vous apprendre.

SCENE X.

ISABELLE , D. PEDRE , RODOLPHE ;

FELICIAN , LEOPOLDE ,

GLOSF N

GLOSFEN.

Vous demeurez ?

LEOPOLDE.

Oui.

GLOSFEN.

G L O S F E N.

Moi , je prends congé de vous.

D. P E D R E.

Epheslion.

F E L I C I A N.

Seigneur ,

R O D O L P H E.

Voici venir nos fous.

L E O P O L D E.

Demeure auprès de moi , Glosfen , tu n'es pas sage.

G L O S F E N.

Non , Monsieur , je ne puis demeurer davantage.

D. P E D R E.

Vois cette fille , vois cette Divinité.

F E L I C I A N.

Elle est encore fille ? ah ! l'inhumanité :

Oui , vous êtes à plaindre , & j'enrage , Madame ;

On auroit fait de vous une fort belle femme.

D. P E D R E.

Nous y travaillerons un jour avec ardeur.

F E L I C I A N.

Je crois que le plutôt ce seroit le meilleur ;

Songez-y donc , grand Prince.

D. P E D R E.

Elle a toute mon ame ;

Mais son cœur est de glace & le mien tout de flamme.

L E O P O L D E.

Quel est-il , ma cousine ? il sent son grand Seigneur.

Vous êtes Allemand volontiers ?

L E O P O L D E.

Oui, Monsieur ;

Je le suis.

D. P E D R E.

J'ai jugé que vous le deviez être ;
Il faut être Allemand pour ne me pas connoître.
Demandez qui je suis à tous les Lydiens ,
A tous les Cypriots , à tous les Phrygiens ,
Aux Medes , aux Persans , aux Paphlagoniens ;
Scythes & Bactriens & Babylonien ,
A tous ceux dont le nom se termine en iens :
Tous ces peuples vaincus & soumis à ma gloire
Vous diront que je suis , s'ils ont bonne mémoire.
Ephestion.

F E L I C I A N.

Seigneur.

D. P E D R E.

Ne m'abandonne pas :

Il est temps d'assiéger de si puissans appas.
Eloigne-toi , je vais reconnoître la place.

F E L I C I A N.

Cet homme me déplaît , de grace , qu'on le chasse.

R O D O L P H E.

C'est mon neveu.

F E L I C I A N.

Sa mine excite mon courroux ;
Il nous mange des yeux & se moque de nous.

Vous avez des neveux aussi désagréables

R O D O L P H E.

Ils sont vos serviteurs.

F E L I C I A N.

Ils sont insupportables.

Vous ne commandez rien ; le siège est-il remis ?

D. P E D R E.

Le Gouverneur du fort est de mes grands amis ;

Sans quelque point d'honneur j'entrerois dans la place.

R O D O L P H E.

Ah, que ma fille est aise !

L E O P O L D E.

Admirez sa grimace.

On ne vous entend point, Seigneur, vous parlez bas ?

D. P E D R E.

Je prétends bien aussi qu'on ne m'entende pas.

L E O P O L D E.

Quelle affaire avez-vous ?

D. P E D R E.

Une importante affaire.

L E O P O L D E.

Il en faut parler haut.

I S A B E L L E.

Cousin, laissez-le faire :

Ce discours n'est plaisant qu'en ce qu'il est dit bas ;

S'il le disoit tout haut, il ne vous plairoit pas.

G-ij

Je n'ai jamais ouï rien de plus agréable.

D. P E D R E.

Je n'ai jamais rien dit de plus considérable.

R O D O L P H E.

Mais ; Seigneur , qu'est-ce encor ? enfin dites-le nous.

D. P E D R E.

Je lui dis que dans peu je serai son époux.

L E O P O L D E.

Ha , Monsieur , qu'il est fou !

R O D O L P H E.

Que ma fille est niaise !

I S A B E L L E.

Et moi je lui répons que j'en serai fort aise.

R O D O L P H E.

Elle lui fait beau jeu pour se divertir mieux.

L E O P O L D E.

Ah , qu'elle aime les fous ! je le vois dans ses yeux.

F E L I C I A N.

C'est votre fille ?

R O D O L P H E.

Oui.

F E L I C I A N.

La peste , qu'elle est belle !

Comment la fîtes-vous ? aviez-vous un modele ?

L E O P O L D E.

Modele ou non, Seigneur, l'ouvrage en est fort beau

F E L I C I A N.

Taisez-vous , s'il vous plaît , Monsieur le Daimoiseau :

Ne faites qu'écouter : dans les choses futures
 Nous voyons arriver d'étranges aventures ;
 Car comme un homme sage a plus d'esprit qu'un
 fou ,

Une tulipe est bien différente d'un chou ;
 Par la même raison , quand l'erreur se dissipe ;
 On voit fort bien qu'un chou n'est pas une tulipe :
 Vous m'avouerez encor que l'on a vû depuis
 L'orage bien plus grand sur mer que dans un puits :
 C'est pourquoi nous voyons l'été les hirondel-
 les . . .

Oui-da , ce ne sont pas ici des bagatelles.
 Qu'en dites-vous ?

LEOPOLDE.

Qui ? moi ?

FELICIAN.

Ne vous en moquez pas ;

Neveu ; vous pourriez voir votre perruque bas.

RODOLPHE.

Ce fou-ci , ce me semble , est d'humeur un peu
 prompte.

Avecque celui-là , trouvez-vous votre compte ,
 Ma fille ?

ISABELLE.

Tout à-fait : il charme mes ennuis :

J'y passerois sans crainte & les jours & les nuits.

D. PEDRE.

Mon cher Ephestion , pour flatter mon martyr
 Et charmer cet objet , joins ta voix à ta lyre.

Lazarille, mon luth est sur le potager;
Cours vite le querir.

SCENE XI.

LAZARILLE, D. PEDRE;
ISABELLE, LEOPOLDE, &c.

LAZARILLE.

IL est fort en danger;
Le bois nous a manqué.

FELICIAN.

J'ai la veine enjouée;
Mais je trouve aujourd'hui ma voix fort en-
rouée.



S C E N E XII.

L A Z A R I L L E , D. P E D R E ,
R O D O L P H E , &c.

L A Z A R I L L E .

Vous n'aviez plus de luth , tardant encore un
peu ,

Car faute de fagot on l'alloit mettre au feu ,
Pour donner la couleur à deux oisons.

F E L I C I A N .

Yvrogne ,

As-tu perdu le sens ? Quoi des luths de Boulogne
Pour donner la couleur à deux oisons ! parbleu ;
La viande auroit coûté beaucoup moins que le feu :

C H A N S O N .

F E L I C I A N chante.

PA R tout comme dedans la Cour,
On masqué la nuit & le jour ,
Chaque passion se déguise ;
Mais quoi qu'on en die , en ces lieux ,
Pour une burlesque entreprise ,
Je trouve que l'amour se déguise le mieux.

G iij

Il prétend vous avoir : non , non ; pour vous pré-
tendre ,

Il faut qu'il ait l'honneur de combattre Alexandre.

Je ne vous ai point vû dans ces fameux hazards

Où la gloire & la mort courent de routes parts.

Quand on n'a point de nom dans ces combats céle-
bres ,

Il faut s'aller cacher dans l'horreur des ténèbres.

L E O P O L D E.

Seigneur , assurément j'honorerois vos coups ;

Et c'est être vaillant qu'être tué de vous.

D. P E D R E.

N'en doutez point.

I S A B E L L E.

Couru , laissez mon Alexandre :

Un sang si précieux n'est pas fait pour répandre.

D. P E D R E. ♥

Le répandre ?

L E O P O L D E.

Non , non , nous resterons amis.



SCENE XIII.

RODOLPHE, ISABELLE,
D. PEDRE, LEOPOLDE,
FELICIAN, LAZARILLE,
PASQUETTE.

PASQUETTE.

Monsieur , sçavez-vous bien que le couvert
est mis ?

Et quand il vous plaira qu'on servira sur table ?

RODOLPHE.

Cette petite fille est tout-à-fait aimable.

PASQUETTE.

Oui , fort.

LEOPOLDE.

Mais , ces terons sont gros & bien placés ;

PASQUETTE.

N'y touchez pas , Monsieur , vous les applatissez ;

LEOPOLDE.

Mignone,

PASQUETTE.

Ha , que de bruit !

LEOPOLDE.

Ah , treve de furie !

Ah ! treve de tetons , Monsieur , je vous en prie !

F E L I C I A N.

Je les patineraï , pour moi.

P A S Q U E T T E.

Tout doux , tout doux :

Tredame , on se laira patiner par des foux !

S C E N E X I V.

R O D O L P H E , L E O P O L D E ,
I S A B E L L E , D. P E D R E ,
F E L I C I A N , L A Z A R I L L E ,
P A S Q U E T T E , C R I S P I N.

C R I S P I N.

Celui dont vous avez ce matin eu réponse ;
Arrive , & vient ici.

R O D O L P H E.

Comment ! c'est Dom Alphonse :
Monsieur , venir vous-même , & prendre tant de
part. . .



SCENE DERNIERE.

RODOLPHE, ISABELLE,
D. PEDRE, LEOPOLDE,
FELICIAN, LAZARILLE,
D. ALPHONCE, PASQUETTE,
CRISPIN.

D. ALPHONCE.

LE Roi sçait votre affaire , & je viens de sa part :
Je demande audience , afin de vous apprendre
Des nouveautés ici qui pourront vous surprendre.
Pour parler du rencontre , ou plutôt du malheur
Que vous courûtes hier , Monsieur en est l'auteur.

RODOLPHE.

O Ciel ! que dites-vous ?

D. ALPHONCE.

Il vous prit pour Constance ,
Qui venoit vous montrer cet écrit d'importance :
Prenant votre carrosse il crut prendre le sien.
Quelque brave inconnu vous défendit si bien ,
Que trois qu'il a blessés en ont conté l'histoire.

RODOLPHE.

Vous dois-je croire , ô Dieux !

LE FOU
LEOPOLDE.

Oui , vous le devez croire :

Monsieur , cette promesse est sans doute de moi !
Depuis trois ans Constance a mon cœur & ma foi.
Le Ciel n'a pas permis...

D. ALPHONCE *montrant la promesse à Isabelle.*

Avec un pareil gage

On pourroit s'opposer à votre mariage.

ISABELLE.

Sans doute.

D. ALPHONCE *à Rodolphe.*

Cet écrit est signé de son sang,

A Leopold.

Vous sçavez que Constance est d'un illustre rang.
Son frere Dom Pedro qui se fait craindre en Flan-
dre ,

Aux plus riches partis peut justement prétendre.
Les puissans ennemis qui poursuivent sa mort ,
Depuis deux ou trois mois n'ont fait qu'un vain
effort.

RODOLPHE.

Je sçai qu'il a tué Dom Lope de Cardonne.

A-t-il sa grace ?

D. ALPHONCE.

Oui.

ISABELLE.

Oui !

D. ALPHONCE.

Le Roi la lui donne.

Le Courier part...

DE QUALITE'.

CRISPIN.

Non , non , qu'il ne bouge de là ;
Ou qu'il l'apporte ici , Monsieur , car le voilà.

D. ALPHONSE.

Dom Pedre en cet état ! la surprise est nouvelle,
Qui vous amene ici ?

D. PEDRE.

La charmante Isabelle;

ISABELLE.

On ne peut trop payer ce qu'il a fait pour nous.

RODOLPHE.

Vous disiez bien vraiment que vous aimiez les
fous.

D. PEDRE.

Constance étant ma sœur , que prétendez-vous
faire ?

LEOPOLDE.

Avoir demain l'honneur d'être votre beau-frere.

D. ALPHONSE.

La Reine vous attend pour faire cet accord ;
Constance est en ses mains.

LEOPOLDE,

J'en rends graces au sort;

D. ALPHONSE.

Monsieur , il faut songer à ce double hymenée.

RODOLPHE.

Ce qu'a fait Dom Pedro rend mon ame étonnée :]
Vous en serez surpris.

L E F O U
D. A L P H O N C E.

Donnez-lui quelque espoir,

R O D O L P H E.

Il faut gagner Madrid , je ferai mon devoir ;
Dom Pedre vaut beaucoup , Isabelle est sensible.

I S A B E L L E à D. Pedre bas.

Ce mot est à mon sens assez intelligible.

D. A L P H O N C E.

Sortons tous d'Ilescas , & nous en parlerons.

R O D O L P H E.

Allons dîner , Messieurs , & puis nous partirons.

F E L I C I A N.

Les fous sont bienheureux , & je vois qu'avec honte ,
Les morts & les blessés en auront pour leur compte.

D. P E D R E.

Vous avez fait les fous pour me servir tous deux ;
Votre fortune est faite , & vous serez heureux.

C R I S P I N.

Vous voyez , la sagesse est ma foi trop commune.
Il faut faire les fous pour faire sa fortune.

F I N.



LE
BARON
DE
LA CRASSE,
COMEDIE.

ACTEURS.

LE BARON DE LA CRASSE,

LE MARQUIS.

LE CHEVALIER.

LE COMEDIEN.

MARIN, Valet du Baron de la Crasse,

*La Scene est dans le Château du Baron de la
Crasse, en Languedoc.*

LE



LE

BARON

DE

LA CRASSE,

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.



Oici donc le Château du Baron de la Crasse?

On disoit que c'étoit un si beau lieu de Chasse.

LE MARQUIS.

C'est que l'on se railloit : mais pour ton reconfort,

Tome I.

H.

Crois que ce Campagnard nous divertira fort.

LE CHEVALIER.

Mais enfin , ce Baron , quelque fat qu'il puisse être ,
Voyant que je n'ai pas l'honneur de le connoître ,
Croira bien , s'il lui reste un peu de jugement ,
Que l'on m'en veut donner le divertissement.

LE MARQUIS.

Et quand il le croira , qu'est-ce que l'on hazarde ?
C'est un Baron , te dis-je , à souffrir la nazarde.
Il n'a depuis dix ans sorti de son Château ,
Que l'autre jour qu'il fut jusqu'à Fontainebleau ;
Où son malheur le fit berner d'une maniere
Fort plaisante , dit-on , & fort particuliere.
C'est tout ce que j'en sçai : mais je veux aujourd'hui
Tâcher adroitement à l'apprendre de lui.

LE CHEVALIER.

Mais si l'affront est grand , voudroit-il nous le dire ?

LE MARQUIS.

Lui parlant de la Cour , & de Fontainebleau ,
Lui-même donnera d'abord dans le panneau.



SCENE II.

LE BARON, LE CHEVALIER,
LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

AH ! Monsieur le Baron.

LE CHEVALIER.

Ah ! Monsieur.

LE BARON.

Je vous jure ,

Qu'en me faisant honneur , vous me faites injure ;
Car de me venir voir , & n'en avertir pas ,
C'est se jouer à faire un fort mauvais repas.

LE MARQUIS.

Vous vous moquez de nous , mangeant votre ordinaire ,

Je suis fort assuré que nous ferons grand'-chère.

LE CHEVALIER.

Le desir de vous voir me pressoit tellement ,
Qu'enfin il a fallu.

LE BARON.

Monsieur , sans compliment ;

Voyez-moi tout le saoul , contentez votre envie ;
L'on est à même ici.

LE BARON.

LE CHEVALIER.

Mon ame en est ravie.

LE BARON.

La mienne l'est aussi.

LE MARQUIS.

Montieur brûloit d'avoir

L'honneur de vous connoître , & moi de vous revoir.

LE BARON.

Pour vous bien divertir , ça , que pourrons - nous faire ?

LE MARQUIS.

Nous aurons bien tantôt dequoi nous satisfaire ;
Car des Comédiens viennent ici vous voir.

LE BARON.

Ne vous mocquez-vous point ?

LE MARQUIS.

Ils arrivent ce soir.

LE BARON.

Ma foi , je le voudrois.

LE CHEVALIER.

Ce n'est point raillerie ;

Nous avons dîné tous en même Hôtellerie :

Ils viennent à Beziers.

LE BARON.

Ils quittent leur chemin.

LE MARQUIS.

Et ne pourront-ils pas le reprendre demain ?

LE BARON.

Ouida , facilement : J'admire ce rencontre.

LE CHEVALIER.

Ce n'est qu'ou l'on nous voit que le plaisir se montre.

LE MARQUIS.

En effet , nous vivons comme des demi-Dieux ;

Les divertissemens nous suivent en tous lieux.

LE CHEVALIER.

Je les ai vû jouer : leur Troupe est raisonnable,

LE MARQUIS.

Monsieur leur fit sa cour comme ils étoient à table ;

LE CHEVALIER.

J'en connois quelques-uns.

LE MARQUIS.

Mais le premier Acteur

Se croit fort habile homme , & fort grand Orateur

Les premiers de son art , les plus inimitables ,

Il ne les trouve pas seulement supportables.

LE BARON.

S'il vient , nous le verrons.

LE MARQUIS.

Enfin , toujours constant

Dedans votre Château ?

LE BARON.

Monsieur , j'y vis content ,

Tout m'y rit , tout m'y plaît , tout m'y paroît aimable ;

Le plus affteux Hyver , je l'y trouve agréable,

Le beau Regne où l'on est , la douceur de la Paix ,
Et la Cour à présent plus belle que jamais ,
Avec tous ses appas ne vous fait nulle envie ?

LE BARON.

Non.

LE MARQUIS.

Non !

LE BARON.

Que voulez-vous ? mon Château , c'est ma vie ;

LE MARQUIS.

Depuis plus de cent ans on n'a rien vû de beau ,
Comme de voir la Cour dedans Fontainebleau :
Sept ou huit mois durant , elle fut sans égale ;
Les Seigneurs se portoit dans la Cour de l'Ovale ;
Et le plus souvent ceux qui venoient les derniers ,
Etoient heureux d'avoir leurs lits dans les greniers :
Dans les Chambres du Roi , dedans celles des
Reines ,

On n'y pouvoit entrer : elles étoient si pleines ,
Que fort souvent j'ai vû commander aux Huissiers ;
Qu'ils fissent tout sortir jusques aux Officiers.

LE CHEVALIER.

Il est vrai que jamais la Cour ne fut plus belle.

LE BARON.

Je n'ai point encore eu de passion pour elle ;
Et si je n'avois eu celle de voir le Roi ,
Je serois demeuré clos & couvert chez moi.

LE MARQUIS.

Ha ! vous y fûtes donc ? J'en suis ravi , je jure.

LE BARON.

Moi , j'en suis bien fâché , Monsieur , je vous assure.

LE CHEVALIER.

Bien fâché ! Pourquoi donc ? c'est le lieu le plus beau.

LE BARON.

Je voudrois n'être point sorti de mon Château :

Si je refais jamais de ces rudes corvées.

LE MARQUIS.

Les grottes du Canal n'étoient pas achevées.

LE BARON.

Monsieur , je n'ai rien vû dont je sois satisfait.

LE MARQUIS.

Le Parterre du Tybre est encor imparfait.

LE BARON.

Pour bien voir ce Canal , ces Grottes , & ce Tybre :

Falloit-il pas avoir le corps & l'esprit libre ?

LE MARQUIS.

Ne les aviez-vous pas ?

LE BARON.

Non , j'étois arrêté

Aussi-bien que jamais criminel l'ait été.

LE MARQUIS.

Je ne vous entends point.

LE BARON.

C'est un affront sensible

Qu'on m'a fait chez le Roi,

LE BARON
LE CHEVALIER.

Seroit-il bien possible ?

LE BARON.

Mais je m'en vengerai ; car après un tel tour ,
On ne me reverra de ma vie à la Cour.

LE MARQUIS.

C'est assez s'en venger , elle y perdra sans doute.

LE BARON.

Enfin , quoiqu'il en soit , je lui fais banqueroute.
J'allois pour voir le Roi , quand insensiblement
Je connois que j'étois dans son appartement.
J'étois pour lors , je crois , le plus propre de France ;
Et je puis dire aussi que j'avois fait dépense ,
Car ma Terre en falta : j'étois sur le bon bout ;
Mais le maudit rabat me coûta plus que tout.
J'en voulus avoir un de ces points de Venise :
La peste , la méchante & chere marchandise !
En mettant ce rabat , je mis (c'est être fou)
Trente-deux bons arpens de Vignoble à mon cour :
Mais baste , où j'étois donc , on faisoit fort la presse :
Une porte s'ouvroit & se fermoit sans cesse :
Beaucoup de gens entroient assez facilement ;
J'en vis qu'on repoussoit aussi fort rudement :
Des hommes fort bien faits assez haut se nomme-
rent ,

Et quelque-temps après on ouvrit , ils entrèrent.

Je crus donc que mon nom me feroit estimer ,

Et pour entrer comme eux , qu'il me falloit nom-
mer.

Aussitôt

Aussi-tôt que j'eus dit , le Baron de la Crasse ,
Tous ceux de devant moi font d'abord volte face ,
L'un à droit , l'autre à gauche , & tous si preste-
ment ,

Qu'il sembla que mon nom fut un commande-
ment.

Un Baron , dit l'Huissier , un Baron ! place , place ,
A Monsieur le Baron , que l'on s'ouvre , de grace :
L'on croyoit à la Cour les Barons trépassiez ;
Mais pour la rareté du fait , dit-il , passez.

Je passe , & cet Huissier crie encor , place , place ,
Messieurs , de main en main , au Baron de la Crasse :
J'enrageois , quand je vis cent hommes me gauffer
Et que j'avois encore une porte à passer ;
Car chacun m'entouroit pour me couvrir de honte ,
Comme l'on fait un Ours quand un enfant le mon-
te.

Mais comme je me vis près la Chambre du Roi ,
(Car l'on m'avoit fait jour en se mocquant de moi ,)
Ennuyé de me voir baffoué de la sorte ,
Je cherchai le marteau pour frapper à la porte ;
Mais je fus obligé (car je n'en trouvai point)
De donner seulement deux ou trois coups de poing.
L'Huissier ouvre aussi tôt , criant d'une voix forte :
Qui diable est l'insolent qui frappe de la sorte ?
Je n'ai pas frappé fort , lui dis-je , excusez-moi ,
C'est le desir ardent qu'on a de voir le Roi.
Mais d'où diable êtes-vous , pour être si Novice ,
Dit-il ? De Pezenas , dis-je , à votre service.

Hé bien , apprenez donc , Monsieur de Pezenas ,
Qu'on gratte à cette porte , & qu'on n'y heurte pas.
Vous voulez voir le Roi ? vous attendrez qu'il sorte ,
Dit-il , & repoussa fort rudement sa porte.
Comme j'étois fort près , je fus si malheureux ,
Qu'en fermant , il m'enferme un côté de cheveux.
Je ne le cele point , ma peur fut sans pareille ,
Car la porte les prit rasbus de l'oreille :
J'eus beau pour les r'avoir me rendre ingénieux ,
Jamais pour mon malheur porte ne joignit mieux :
Mais comme je fus pris la tête un peu penchée ,
Mon oreille à la porte étoit comme attachée :
Ainsi donc malgré moi je feignois d'écouter ,
Et ma feinte empêchoit que l'on s'en pût douter.
La porte par hazard , où l'Huissier par malice ,
Etoient les instrumens de ce nouveau supplice.

S C E N E I I I .

M A R I N , L E B A R O N ,
L E M A R Q. L E C H E V .

M A R I N .

Monsieur , Jean dit combien on tuera de
poulets ?

L E B A R O N .

Veux-tu parler bas , deux. Peste soit les Valets !

LE CHEVALIER.

A-t-on jamais parlé d'un rencontre semblable ?

LE BARON.

Le mal que je souffrois étoit inconcevable :
 Encor si ç'eût été des cheveux de la Cour ,
 J'aurois fort bien quitté la Perruque , ou le Tour ,
 Sans être ainsi gêné , j'aurois levé la crête ;
 Mais , par malheur , c'étoit des cheveux de ma
 tête ,
 Fort épais & fort longs , & que pour mes péchés
 Madame la Nature avoit trop attachés :
 Mais comme ma douleur nuisoit fort à ma feinte ,
 Et que mon action paroïssoit fort contrainte ,
 Tous ceux qui m'observoient jugerent bien , je
 croi ,
 Qu'étant ainsi gêné , j'étois là malgré moi :
 Aussi vis-je d'un œil , (car j'étois pris de sorte ,
 Que l'autre ne pouvoit regarder que la Porte ,)
 Qu'un certain Fanfaron rioit dans son mouchoir ,
 Et me marquoit du doigt pour mieux me faire
 voir.

LE MARQUIS.

Mais que fîtes-vous donc ? L'avanture bizarre !

LE BARON.

Il arrive un vieux Duc , qui crioit gare , gare :
 Retirez-vous , dit-il , en s'adressant à moi ,
 L'on n'écoute jamais à la porte du Roi.
 Faites-là donc ouvrir pour finir mon martyre ,
 Et pour plus de vingt ans, Monsieur , je me retire ,

Lui dis-je : Regardez si je suis malheureux ,
 Depuis plus d'un quart-d'heure on me tient aux
 cheveux ;
 C'est le diable d'Huissier , car je sens qu'il les tire.
 Le Duc me regardant , se prit si fort à rire ,
 Que ce fut le plus grand de mes étonnemens ;
 De voir que ce Vieillard pût rire si long-temps.
 Chacun se relayoit pour me voir à son aise ;
 Douze hommes reculoient , il s'en rapprochoit
 seize ;
 Bref , on me venoit voir comme on fait un Encan ;
 Ou comme un malheureux qu'on a mis au Car-
 can.

L E C H E V A L I E R .

J'aurois , pour faire ouvrir , refrappé de plus belle.

L E B A R O N .

Je le fis aussi ; mais oui , point de nouvelle.

L E M A R Q U I S .

Le Duc ne fit-il pas ouvrir pour lui ?

L E B A R O N .

Ma foi ,

L'Huissier fut pour le Duc aussi sourd que pour
 moi :

Enfin dans mes transports de ma plus forte rage ,
 Je ne pus me résoudre à souffrir davantage ,
 Et pour me retirer d'un état malheureux ;
 Je me coupai tout net ce côté de cheveux.
 Mais si tôt qu'on me vit tondu de cette sorte ,
 Et mes cheveux , sans moi , demeurer à la Porte ,

Le ris se redoubla : j'enfonçai mon chapeau ,
Et sortis en fuyant , le nez dans mon manteau.

LE MARQUIS.

Il y falloit crever, l'affront est trop sensible.

LE BARON.

Et comment y crever ? il étoit impossible.

LE CHEVALIER.

Il est vrai qu'il falloit sur l'heure vous venger.

LE BARON.

Avez-vous entrepris de me faire enrager ?

LE MARQUIS.

Je vous y veux servir , & de la bonne sorte.

LE BARON.

Contre qui me servir , Monsieur ? contre une Porte ?

LE MARQUIS.

L'ardeur de vous venger nous ôte la raison.

LE BARON.

Peut-être que l'Huissier a fait la trahison ,
Mais qui l'en convaincra ?



SCENE IV.

LE BARON, LE CHEVALIER,
LE MARQUIS, MARIN.

MARIN.

Monsieur, on vous demande,
C'est un Comédien.

LE BARON.

Parbleu, voici la Bande.

LE MARQUIS.

Dites Troupe; l'on dit Bande d'Egyptiens;
Et Bande offenserait tous les Comédiens.

LE BARON.

Il vient fort à propos, ce récit me chagrine.

LE MARQUIS.

Voici ce grand Acteur.



SCENE V.

LE COMEDIEN, LE BARON;
LE CHEV. LE MARQUIS.

LE BARON.

IL a mauvaise mine.

LE COMEDIEN *au Marquis.*

La Comédie étant un divertissement ,
Qu'un homme comme vous prend ordinairement...

LE MARQUIS.

C'est à vous qu'on en veut.

LE COMEDIEN *au Marquis.*

Je vous demande excuse.

LE MARQUIS.

Va , je t'excuse aussi.

LE COMEDIEN.

Le plus juste s'abuse.

au Chevalier.

La Comédie étant un divertissement ,
Qu'un homme comme vous prend ordinairement...

LE CHEVALIER.

Tu te méprends , mon cher.

LE COMEDIEN.

Et qui donc est le Maître?

C'est moi.

LE COMEDIEN.

Je n'avois pas l'honneur de vous connoître ;
La Comédie étant un divertissement ,
Qu'un homme comme vous prend ordinairement ;
Je viens pour vous l'offrir dedans son plus beau
lustre.

LE MARQUIS.

Remarquez cet abord : c'est un Acteur illustre :
Ce compliment là seul doit le mettre en crédit.

LE BARON.

Il est étudié , mais il est fort bien dit.

LE COMEDIEN.

Etudié , Monsieur ! Je serois bien stérile ;
Pour haranguer , ma foi , l'étude est inutile :
Je harangue & je prose assez facilement ;
Je n'ai jamais rêvé pour faire un compliment ;
Et si j'ai harangué tous les plus grands de France.

LE BARON.

Il faut donc que cela te vienne de naissance.

LE MARQUIS.

C'est un Original.

LE CHEVALIER.

Il est , ma foi , fort bon.

LE BARON.

Avez-vous pour la Farce un excellent Bouffon ?

LE COMEDIEN.

Oui , très-certainement , il l'est , & je puis dire,

Qu'il vaut bien de l'argent.

LE BARON.

Il nous fera bien rire;

LE COMEDIEN.

Oui, vous le trouverez à votre goût, je croi;

Mais je dois en parler modestement.

LE MARQUIS.

C'est toi?

LE COMEDIEN.

Vous l'avez dit, Monsieur, vous me verrez paroître :

Et je vous plairai fort.

LE CHEVALIER.

Le for!

LE BARON.

Es-tu le Maître?

LE COMEDIEN.

Maître? c'est une erreur; car enfin parmi nous

Nous n'avons point de maître, & nous le sommes tous.

Je fais les amoureux, les affiches, j'annonce;

Mais, pour le nom de Maître, il faut que j'y renonce.

Nous sommes tous égaux; nous ne nous cédon rien.

LE MARQUIS.

Quoi, tu n'es pas le Chef?

LE COMEDIEN.

Non.

Cela n'est pas bien.

Pas trop ; car tous les jours je fais assez connoître ,
Si je ne le suis pas , que je devrois bien l'être.
Je ferois bien jouer autrement qu'on ne fait ,
Et toujours l'Auditeur sortiroit satisfait.

Des femmes, il en faut : en avez-vous de belles ?

Monsieur , je suis suspect , je ne puis parler d'elles :
Quand j'en dirois du bien , on ne m'en croiroit pas ;
Mais vous verrez ce soir qu'elles ont des appas
Qui les feront toujours passer pour assez belles.

Avez-vous quantité de ces Pieces nouvelles ?

Quelles ?

L'Angefilan de Colchos, l'avez-vous ?

Non , nous n'avons qu'Euxode , & l'Hôpital des
Fous ,

Messieurs , le Dom Quichot , l'Illusion Comi-
que ,

Argenis, Ibrahim , & l'Amour Tyrannique ,
La Belle Esclave , Orphée , Esther , Alcimedon.
Gustaphe , Sanche - Panse , Erigone , Didon ,
Alcionée , Osman , les Captifs , Zénobie ,

Le Prince déguisé, Clorise, la Silvie,
 Sophonisbe, Andromire, Agis, Coriolan,
 Cleopatre, Quixaire, Eurimedon, Sejan,
 L'Inconstance d'Hylas, Clarimonde, Penthée,
 Telephonte, Arbiran, Laure persécutée,
 L'Aveugle clair voyant, Mirame, Darius,
 Le Prince fugitif, Roxane, Arminius,
 Roland le furieux, Palene, Mithridate,
 Don Sanche d'Aragon, Melite, Tiridate....

LE MARQUIS.

En voila quantité.

LE BARON.

Messieurs, il les faut voir ;
 Les pouvez-vous pas bien jouer toutes ce soir ?
 J'entends l'un après l'autre , & non pas pêle-
 mêle.

LE COMEDIEN.

Ouida , cela se peut , si le Diable s'en mêle.

LE BARON.

Mais tu n'as point nommé celle... où... foin... là... :

LE COMEDIEN.

La Sœur ?

LE BARON.

Non , c'est une où l'on dit , Rodrigue as-tu du
 cœur ?

• Tout autre que mon Pere... Ha ! morbleu qu'elle
 est belle !

LE COMEDIEN.

C'est le Cid , nous l'avons , elle n'est pas nouvelle :

108 L E B A R O N

Laquelle voulez-vous ?

L E B A R O N.

Celle que tu voudras.

L E C O M E D I E N.

Vous n'avez qu'à choisir , il ne m'importe pas.

Je vous en ai nommé quantité de fort belles.

L E M A R Q U I S *au Baron.*

Choisissez-là , Monsieur.

L E B A R O N.

Prenons des plus nouvelles.

L E M A R Q U I S.

De toutes celles-là , si vous le trouviez bon ,

Ils représenteroient Dom Sanche d'Arragon ;

Je la trouve fort belle & fort divertissante.

L E B A R O N.

Il ne m'importe pas : Est-elle fort plaisante ?

L E C O M E D I E N.

Non , Monsieur , le sujet en est fort sérieux ,

Et les Vers sont fort beaux.

L E B A R O N.

J'en suis ravi , tant mieux :

Mais après donne-nous quelque chose pour rire.

L E C O M E D I E N.

Nous n'y manquerons pas , cela s'en va sans dire.

L E B A R O N.

Ne nous fais pas languir , car nous sommes pressés.

Etes-vous tous ici ?

LE COMEDIEN.

Oui, Monsieur.

LE BARON.

C'est assez.

Dépêchez.

LE COMEDIEN.

Nous allons commencer tout à l'heure :

Je m'habille fort vite.

LE MARQUIS.

Il est drôle, je meure.

LE CHEVALIER.

Pour moi, je crois qu'il a l'esprit un peu gâté.

LE BARON.

Oui, l'on l'a mal bouché, je le trouve éventé.

LE MARQUIS.

Et moi, je crois qu'il l'a fort bon, quoique l'on die.

Le bel emploi qu'il a dedans la Comédie,
Se donne rarement à des Esprits malfaits;
Et nous serons de lui, je crois, fort satisfaits.

LE CHEVALIER.

Vous fera-t-il Harangue? il le doit.

LE BARON.

Prenons place :

Car puisqu'il me la doit, j'entends qu'il me la fasse.

LE MARQUIS.

Vraiment, il vous la doit.

LE BARON.

Il y pourroit manquer.

Hola, Comédien ? il me faut haranguer.

LE COMÉDIEN.

J'espère bien avoir cet honneur.

LE BARON.

Bon, commence.

LE COMÉDIEN.

Messieurs les Violons, jouez donc en cadence,

H A R A N G U E.

LE COMÉDIEN.

MONSEIGNEUR.

Comme il est très-difficile de faire une Salade, sans que quelqu'un y trouve trop, ou trop peu de quelque chose; de même la Harangue est un mets, dont l'assaisonnement n'est pas toujours heureux. Le Potage trop mitonné devient bouillie, & la louange trop exagérée fait mal au cœur. Il faut des Homères pour des Achilles, & des Plines pour des Trajans : mais tout ce que ces sçavans Hommes ont dit de ces

Heros, ils l'auroient dit de Vous. Si bien, MONSEIGNEUR, que pour n'être point prolix, on peut dire à votre gloire de leur vie & de la vôtre, que c'est jus-vert & vert-jus. Dispensez-moi donc, MONSEIGNEUR, de profaner votre haut mérite par la bassesse de mes idées. Le nom du Baron de la Crasse s'est assez fait connoître à la Cour, & je ne pourrois en faire le Portrait sans le tirer aux cheveux. Il n'appartient pas à tous les Vinaigriers de faire de bonne Montarde; c'est-à-dire, MONSEIGNEUR, que quelque douce que soit la Syringe, si le Lavement est donné trop chaud, il rejaillit d'ordinaire sur celui qui l'a poussé. Je vous laisse sur la bonne bouche; aussi est-il temps de finir, & de vous dire que nous sommes de Votre Grandeur, les très-humbles, très-obéissans, & très-obligés Serviteurs.

LE BARON.

Nous nous étions trompés, sa harangue est fort belle,

Il a beaucoup d'esprit.

LE BARON
LE MARQUIS.

Elle est assez nouvelle.

LE BARON.

Les cheveux m'ont choqué , je le dis franchement ;
Mais les comparaisons m'ont plû certainement.

LE MARQUIS.

Je la trouve , ma foi , bien faite & bien pensée ;
Elle est nette , & n'est point du tout embarrassée.

LE CHEVALIER.

Il a du Jugement plus qu'on ne peut penser.

SCENE DERNIERE.

UN AUTRE COMEDIEN ;
LE BARON , LE MARQUIS ;
LE CHEVALIER.

LE COMEDIEN.

M Onsieur , de plus d'une heure on ne peut
commencer ;

Car un de nos Auteurs est demeuré derriere :

S'il vous plaît , on jouera la Farce la premiere :

Il n'en est pas.

LE BARON.

Ouida , comment l'appellez-vous

Cette Farce ?

LE

DE LA CRASSE.

113

LE COMEDIEN.

Zig-Zag ?

LE MARQUIS.

Tu te moques de nous.

Zig-Zag ?

LE COMEDIEN.

Oui , c'est son nom.

LE MARQUIS.

C'est une raillerie.

LE BARON.

Zig-Zag , soit ; voyons donc ce Zig-Zag , je vous prie.

LE COMEDIEN.

Tout à l'heure , Monsieur.

LE BARON.

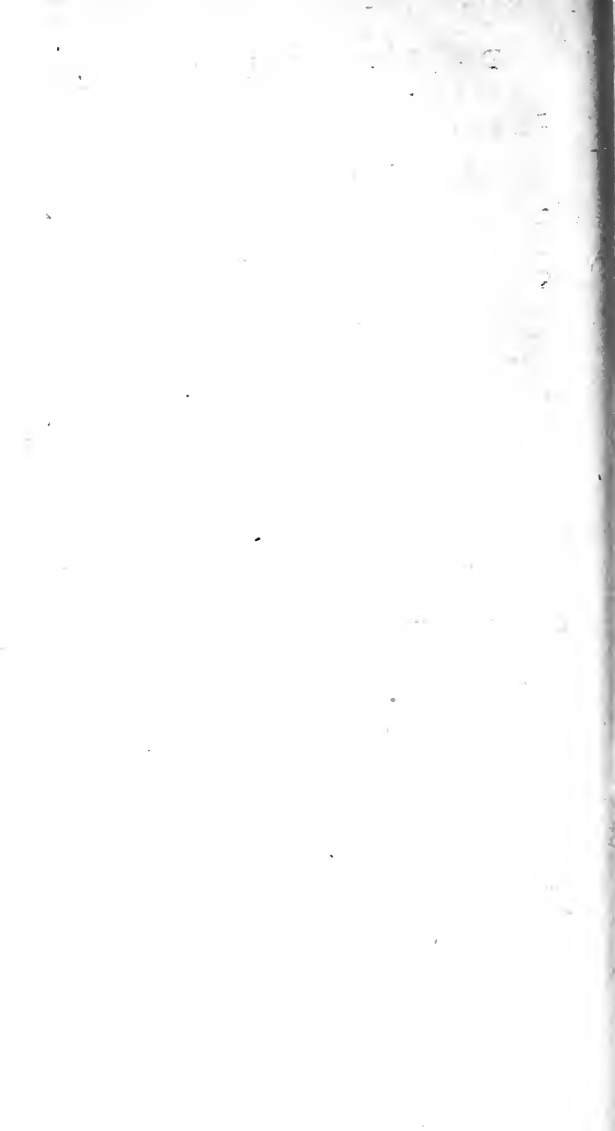
Zig-Zag nous suffira ?

LE COMEDIEN.

Soyez-vous donc , Messieurs , & l'on commencera.

F I N.





LE
ZIG-ZAG.
COMEDIE.

A C T E U R S.

ISABELLE , Amoureuse d'Octave.

LEONOR, Mere d'Isabelle.

CATIN , Servante de Leonor ;
Amoureuse de Crispin.

OCTAVE , Amant d'Isabelle.

CRISPIN , Valet d'Octave , Amou-
reux d'Isabelle.



L E

ZIG - ZAG,

COMEDIE.

SCENE PREMIERE

C A T I N.



Alon , y alon , Godeluriau ,
 Jour de Dieu je le trouvon bian
 Ce Crispin , il a de quoi frire ,
 Et si je l'auron , c'est tout dire.

Qui m'a donné ce sot bastié ?

Dieble soit le gallefretié :

Y croyet par son biau langage

M'avoir peut-être en mariage :

J'aime trop mon pauvre Crispin.

Un jour y me diset , Catin ,
Ma mignonne , que je te baise :
Ce pauvre garçon fut plus aise ,
Car je le laissy faire un peu :
J'estiens plus rouge que du feu.
Y diset , découvre ta gorge :
Non ferai , dis-je , par saint George ,
Je ne la découvrirai pas.
Y se pâmoisit dans mes bras ,
Dès que je lachy la parole :
Je pleury , j'étois pis que folle :
Y tombit tout plat contre moi ,
Aussi froit que je ne sçai quoi.
Que fis-je ? je pris ma jambette ,
Et lui coupy son eguillerte :
Il eût crevé dans ses panneaux :
J'osty de ses doigts ses anneaux ,
Et lui fy boire du vinaigre :
Par bonheur , c'étoit un jour maigre ,
J'en faisien cuire du poisson.
D'abord ce malheureux garçon
Se relevit plus droit qu'un Cierge ,
Et plus blanc que la Cire Vierge ,
Enfin tout comme un trépassé.
S'il avoit été mon Fiancé ,
Comme il le fera , Dieble emporte ,
On eût murmuré , mais n'importe ,
On eût dit ce qu'on en eût dit ,
Je l'aurois bouté dans mon lit.

Y vient , y me cherche , je gage ;
J'ai seulement vû son visage ,
Le sang me tribouille par-rout :
Je l'aime tout de bout en bout ;
C'est folie à moi de le taire.

S C E N E II.

C R I S P I N , C A T I N.

C R I S P I N.

Moi ! j'aime Isabelle , & j'espere
Qu'elle me donnera son cœur :
Il m'en arrivera malheur.

C A T I N.

Ce pauvte cœur , qu'il est aimable !
Mais voyez qu'il est agréable !
Mon fanfan , je songeois à toi.

C R I S P I N.

Veux-tu m'obliger ? laisse-moi ,
J'ai des affaires dans la tête.

C A T I N.

Tredame , Crispin , es-tu bête ?
C'est ta Catin qui parle à toi.

C R I S P I N.

Mais encore un coup laisse-moi.

C A T I N.

Mais qu'as tu donc chien de voirie ?

CRIS-

C R I S P I N.

Mais rentre chez toi , je te prie.

C A T I N.

C'est tout de bon qu'il est fâché :

Sur quelle herbe as-tu donc marché ?

Apprends-le moi , ne te déplaîse :

C R I S P I N.

C'est sur la bonne ou la mauvaise ;

Mais ne t'enquête pas sur quoi ,

Et cherche qui voudra de toi.

C A T I N.

Veux-tu rire ? que veux-tu dire ?

C R I S P I N.

Non , ma foi , je ne veux pas rire ,

Car j'en aime un autre que toi.

C A T I N.

Tu me tiens ce discours à moi !

Qui grondois tout à l'heure encore

Un Gentil-homme qui m'adore ,

Qui me disoit , je te ferois

Damoiselle , si tu voulois

N'aimer plus Crispin. Ce langage

M'a mise en une telle rage

Contre lui , qu'il est assuré

Que je l'aurois défiguré.

C R I S P I N.

Qu'il te cajole , qu'il te baise ,

Qu'il t'épouse , j'en suis fort aise :

C A T I N.

C A T I N.

Mercy-Dieu , tu n'es qu'un maraut.
Je suis ta femme , ou peu s'en faut :
Tu me prends donc pour une Idole ?
M'as-tu pas donné ta parole ?

C R I S P I N.

Où , je te la donnai jadis ,
Mais à présent je me dédis.

C A T I N.

Quoi ! c'est Lundi nos Accordailles ,
Et Dimanche nos Epousailles :
Jour de Dieu , tu te dédiras !
Non feras , ma foi , non feras ;
Car avant que le jour s'écoule ,
Nous en ferons peter la goule
Peut-être à Monsieur l'Avocat.
Cent Diebles qu'il est délicat ! *Elle pleure.*
Pourquoi suis-je si malheureuse
De l'aimer ?

C R I S P I N.

La laide pleureuse !

Que tu pleures vilainement !

I S A B E L L E à la fenêtre.

Catin.

C R I S P I N.

J'y vais dans un moment.

C R I S P I N à Catin.

Va-t'en , j'attends ici mon Maître.

Catin.

CRISPIN à Catin.

Va , je le vois paroître.

Isabelle à mon cœur.

SCENE III.

OCTAVE , CRISPIN.

OCTAVE.

SErs moi ,
 Cher Crispin , j'ai besoin de toi :
 Tu connois assez Isabelle ?

CRISPIN.

Que trop , hélas !

OCTAVE.

Je meurs pour elle.

CRISPIN.

Et pour moi , Monsieur , je suis mort.

OCTAVE.

Qu'est ce qui te surprend si fort ?

CRISPIN.

Une très fâcheuse nouvelle :

C'est que vous aimez Isabelle ;

Et ce qui fait mon plus grand mal ,

Monsieur , vous avez un rival.

O C T A V E.

Oui , je sçai qu'un certain Valere ,
Inconnu d'elle & de sa Mere ,
Arrive ce soir , & demain
Qu'elle lui doit donner la main ;
Mais si ce Rival ne succombe....

C R I S P I N.

Monsieur , soutenez-moi , je tombe.

O C T A V E.

Ce changement est inouï.

C R I S P I N.

Monsieur , je suis évanouï.

Ne me quittez pas , je vous prie.

O C T A V E.

Ce Coquin , comme diable il crie !

C R I S P I N.

Ah ! je suis mort , soutenez-moi.

O C T A V E.

Je te lâcherai , par ma foi.

C R I S P I N.

Diable , ne soyez pas si bête ,

Vous me feriez casser la tête :

Attendez , je vais revenir.

O C T A V E.

Je ne te puis plus soutenir.

Tiens-toi , tu peses comme un diable.

C R I S P I N.

Que vous êtes impitoyable !

124 L E Z I G - Z A G ,

Avoir un Maître pour rival !

O C T A V E.

D'où Diable peut venir ton mal ?

C R I S P I N.

Monsieur , c'est que je m'intéresse

Pour vous près de votre Maîtresse :

Ce Rival m'a fort affligé.

O C T A V E.

Ah ! je te suis trop obligé ;

Mais sçachant qu'Isabelle m'aime

Plus qu'elle ne s'aime elle-même ,

Tu peux aisément aujourd'hui

Me servir & passer pour lui.

C R I S P I N.

Pour qui , pour lui ?

O C T A V E.

Pour ce Valere.

C R I S P I N *bas...*

Ha ! morbleu , l'admirable affaire !

Feignons.... Mais , Monsieur , le moyen ?

Ai-je la mine ? Ai-je son bien ?

Pourquoi moi passer pour Valere ?

O C T A V E.

Afin de dégouter la Mere :

On fera fort mal satisfaire ,

Voyant un homme si mal fait ;

Car ta mine sera fort bonne....

C R I S P I N.

Hé ! Monsieur , n'offensons personne ;

Sans votre Perruque , ma foi ,
Vous seriez aussi laid que moi.

O C T A V E.

Ne te mets donc point en colere ,
Et va passer pour ce Valere ;
Habilles-toi bizarement ,
Et fais quelque sot compliment.
Tu diras qu'Horace ton Pere. . . .
Mais je t'instruirai de l'affaire ,
Autre part ; songe seulement
A déplaire effroyablement.

C R I S P I N. *bas.*

Quelque sot.

O C T A V E.

Tu ris que je pense ?

C R I S P I N.

Non , j'étudie une insolence
Afin de me faire haïr.
Ouida , je m'en vais t'obéir. *bas.*
Mais comment passer pour Valere ,
Si je n'ai des lettres du pere ?

O C T A V E.

Tu diras qu'auprès de Paris
On t'a volé , on t'a tour pris.
La fourbe est bien imaginée.

C R I S P I N.

Mais elle sera bien menée.
Puis-je souhaiter plus de jour *bas.*
Pour réussir dans mon amour.

Comme je doute que la mere ,
Sans force argent me confidere ,
Je te veux encore choisir
Pour me faire un petit plaisir ;
Car ce n'est qu'une bagatelle :
Il ne te faut rien qu'une échelle ,
Une bonne hache , & je croi
Que tu feras parler de toi.
Nous sommes mal avec mon Pere ;
Mais pour mériter sa colere ,
Et pour mieux nous en consoler ,
C'est , Crispin , qu'il le faut voler :
Tu feras le coup de la sorte ;
La hache enfoncer la porte ,
Et puis après le Cabinet ,
Qu'il faudra que tu rendes net ;
Mais prends au moins sur toute chose ,
Un sac où son trésor repose.

C R I S P I N.

Mo-sieur , qu'on me casse les os ,
Si je vais troubler son repos :
C'est donc là cette bagatelle ?
Il ne te faut rien qu'une échelle
Une bonne hache , & je croi
Que tu feras parler de toi.
Voilà justement la peinture
D'une potence en mignature ,
Ou pour en parler tout de bon ,

Le grand chemin de Montfaucon.
Quelque sot s'iroit faire pendre :
Monsieur , pour vous le faire entendre ,
Si vous ne l'avez entendu ,
Je n'ai jamais été pendu ,
Ni n'ai d'empressement pour l'être :
Je sçai que vous êtes mon Maître ;
Mais quand il y va du gibet ,
Monsieur , je suis votre valet.

OCTAVE.

Hé quoi ! pour me rendre un service ,
Qui seroit tout plein de justice :
Car , dis-moi , n'est-ce pas mon bien.

CRISPIN.

Ma foi , je n'y demande rien.

OCTAVE.

Viens , Crispin , pour te satisfaire ,
Nous ferons ensemble l'affaire.

CRISPIN.

Ha ! non , vous le ferez sans moi.

OCTAVE.

Tu n'y viendras pas ?

CRISPIN.

Non , ma foi ,

Je serois homme à l'entreprendre ;
Mais je n'ose me faire pendre ,
Ce n'est que cela qui me tient.

OCTAVE.

Que cela ! si le Diable y vient ,

128 L E Z I G - Z A G ;

Quand tu serois à la potence

C R I S P I N.

Je n'irai pas si haut , je pense.

O C T A V E.

Je t'en tirerois mort ou vif.

C R I S P I N.

Parbieu , je vous trouve naïf.

Voyez-vous l'offre d'importance,

De me tirer de la potence

Après qu'on m'auroit étranglé !

Quel service !

O C T A V E.

Pauvre aveuglé !

Combien sçais-je de Valets , traître ,

Qui viendroient mourir pour leur maître ,

Dessus la roue ou dans le feu !

C R I S P I N.

Par ma foi , j'en connois fort peu.

O C T A V E.

Quoi ! Crispin est si peu sensible !

Je le prie , il est inflexible.

Ha ! pourquoi m'y suis-je attendu ?

C R I S P I N.

Je ne puis pas être pendu.

O C T A V E.

Mais au moins fais ici paroître

L'amour que tu dois à ton Maître :

Peus-tu me voir à tes genoux ?

Il s'agenouille.

C R I S P I N.

Monfieur , Monfieur , que faites-vous ?
Me voilà par mon chien de tendre
Rétolu de me faire pendre.

O C T A V E.

Viens-donc , je marche devant toi.

C R I S P I N.

Je vous fuis. Priez Dieu pour moi.

O C T A V E.

Quelqu'un fort , que f i f o i s - t u ? rentre.

C R I S P I N.

Je me mettois du cœur au ventre.

S C E N E I V.

LEONOR, ISABELLE, CATIN.

L E O N O R.

IL m'évite , il a bien raifon :
Je lui défendis ma maifon ,
Et tu dis qu'il y vient encore.

I S A B E L L E.

Oui , pour me dire qu'il m'adore ,
Qu'il fe donne à moi.

L E O N O R.

Le beau don !

I S A B E L L E.

Mais , maman , confidérez don....

L E O N O R.

Mais j'ai confidéré , ma fille :

Je veux enrichir ma famille ,
 Car , sans le bien , tous les appas ,
 Je ne les considère pas.
 Comme tu le vois jeune & brave ,
 Tu l'estimes fort cet Octave :
 Moi , comme je le vois sans bien ,
 Je l'estime encor moins que rien.
 Valere est fort riche , & j'espere ,
 S'il vient aujourd'hui....

I S A B E L L E.

Mais ma Mere....

L E O N O R.

Mais , ma Fille , ne dites mot :
 Ce Valere n'est pas un sot ,
 Et je sçai ce que je dois faire.

C A T I N.

A-t-il bonne mine , Valere ?

L E O N O R.

Que t'importe comme il soit fait ?
 Puisqu'il a du bien , c'est son fait.
 Voyez la plaisante Coquine :
 Il te faut de la bonne mine !
 Un magot , un monstre à présent ;
 Est fort beau s'il a de l'argent :
 Quelle mine avoit ton Yvrogne ,
 Ton chien de Mari , dis Carogne ?
 Il étoit laid , & n'avoit rien :
 T'a-t-il pas laissé force bien ?

C A T I N.

Quoi ! je n'estiens pas à notre aise !

J'aviesme le faudeuil , la chaise ,
Le lit tout garny , les rideaux ,
La paire de chenets fort biaux ,
Et le tapy vard sur la table.

L E O N O R.

Qui toi !

C A T I N.

Rien n'est plus véritable ;

Le chaudron , le gril , le réchaud ;
J'estiesme meublés comme il faut ,
J'aviesme toujours les Dimanches
Que Dieu fit , l'épaule , ou l'éclanche
à souper.

L E O N O R.

Le moindre discours

La va faire parler deux jours.

C A T I N.

Je n'engendrins point de tristesse ,
Vêtue comme une Princesse ;
Car j'aviesme toujours sur nous
Corte dessus , corte dessous ,
Et la robe de florandaine :
L'Hyver la jupe de rataine ,
L'éguille d'or , la perle au bout.
Bref j'estiesme honorés par-tout ,
Et le seriens sans une somme ,
Que prêtit défunt mon pauvre homme ;
Ce malheureux prêtit vingt francs ,
Comme s'il eût prêté trois blancs.

L'emprunteux nous fit banqueroute :

Dieu sçait si tout fut en déroute :

D puis notre ménage , & nous ,

Toutallit sans dessus dessous :

J'aviesme emprunté , fallit rendre ,

J'aviesme acheré , fallit vendre :

Bref , enfin final , tout sautit ;

Dieu sçait si cela nous courtit.

L E O N O R.

Te tairas-tu ?

C A T I N.

Mais une fille ;

Comme elle est , & jeune & gentille ,

Vous croyez qu'elle épousera

Un Bastié qui lui déplaira ,

Qui viendra d'une sale lippe

Lui baiser

L E O N O R.

Taisez-vous , guenippe !

C A T I N.

Mais aussi n'ai-je pas raison ?

L E O N O R.

Mais taisez-vous , Dame Alizon.

C A T I N.

Voyez les beaux noms qu'on nous donne !

L E O N O R.

Voyez la petite mignonne !

C A T I N.

Tredame , mignonne & mignon...

Ma foi , si je prends ton tignon ,
Crois que je te ferai bien taire.
Songe à bien recevoir Valere , à Isabelle.
Non pas un barreur de pavé :
Je vais voir s'il est arrivé :
Poudre-toi , mets-toi quelque mouche ,
Et loin de faire la farouche ,
Tâche à lui plaire , car demain
Il faudra lui donner la main.

S C E N E V.

I S A B E L L E , C A T I N ,

C A T I N.

M Ais il faut donc que ce Valere
Ait enforcélé votre Mère ?
Quoi ! ce soir il arrivera ?

I S A B E L L E.

Et demain il m'épousera.

C A T I N.

Oui , c'est pour lui , l'on lui fricasse :
Je lui ferois laide grimace.
Quoi ! sans sçavoir si l'inconnu
Est laid ou beau , gros ou menu ,

134 L E Z I Z - Z A G ;

Si sa mine est bonne ou mauvaise,
Qu'il vous plaise, ou qu'il vous déplaise,
S'il arrivoit dès aujourd'hui,
Vous coucheriez avecque lui ?

I S A B E L L E.

Hélas ! il le faudroit bien faire,
Ou défobéir à ma mere.

C A T I N.

Défobéissez hardiment ,
Si vous avez un autre Amant
Que vous aimiez.

I S A B E L L E.

J'adore Octave,
Il est jeune, galant & brave.

C A T I N.

Ha ! Madame , il cherche à vous voir ,
Il a passé dix fois ce soir
Coup sur coup sous notre fenêtre ;
Il vouloit vous parler peut-être.

I S A B E L L E.

Ha ! Catin , je perds tout espoir ,
Il ne peut plus me venir voir ,
Ni ne peut en mes mains remettre
Le moindre petit mot de Lettre ,
Car l'on m'espionne en tous lieux :
L'on observe jusqu'à mes yeux :
Il a cent choses à m'écrire ,
Et j'en ai cent mille à lui dire :
Il a beaucoup d'amour pour moi :
Il a mon cœur, il a ma foi ;

Mais , hélas ! s'il n'a de l'adresse ,
Il n'a rien , & perd sa Maitresse.
Et demain nous sommes tous deux ,
Les Amans les plus malheureux

CATIN.

Madame , je le vois paroître.

ISABELLE.

Allons le voir de la fenêtre.

CATIN.

Votre mere lui parle aussi ;
Ils approchent , sortons d'ici.

SCENE VI.

LEONOR , OCTAVE ,

LEONOR.

Q Uoi , Monsieur , ma fille vous aime ?
Pour vous son amour est extrême ?

OCTAVE.

Oui , Madame , elle m'aime bien.

LEONOR.

Vous le dites , je n'en crois rien ,
Ni même je n'en veux rien croire :
Vraiment j'aurois bien de la gloire
De défaire ce que j'ai fait !

136 L E Z I G - Z A G .

Valere est un homme parfait :

Qu'il plaise ou déplaise à ma fille ,

Il honorera ma famille :

Il a pour moi beaucoup d'appas.

O C T A V E.

Mais vous ne le connoissez pas.

L E O N O R.

C'est le fils unique d'Horace :

Joint qu'il sort d'une noble race ,

Son Pere dit qu'il est bienfait ,

Et qu'on en sera satisfait.

Bref , Monsieur , je suis pour Valere.

O C T A V E.

Devez-vous en croire son Pere ?

L E O N O R.

Enfin , Monsieur j'en ai juré ,

Valere sera préféré.

O C T A V E.

C'est que vous ignorez peut-être

Qui je suis.

L E O N O R.

Je vous ai vû naître ,

Et votre pere , que ie croi ,

Ne vous connoît pas mieux que moi.

O C T A V E.

Madame , je suis Gentilhomme.

L E O N O R.

Oui , mais vous n'êtes pas mon homme.

Votre Pere a beaucoup de bien ;

Mais

Mais je sçai que vous n'avez rien :
De plus , ma parole est donnée
A Valere , & cette journée
Je pense qu'il arrivera ,
Et ma fille l'épousera.

O C T A V E.

Mais . . .

L E O N O R.

C'est abus , Monsieur Octave ;
Je sçai que vous êtes fort brave :
Aussi , soit dit entre nous deux ,
Je sçai que vous êtes fort gueux ,
Fort fourbe.

O C T A V E.

Fourbe !

L E O N O R.

Fourbissime.

O C T A V E.

Vous m'avez en mauvaise estime.

L E O N O R.

Enfin vous êtes indigent ,
Mais ce n'est que faute d'argent.

O C T A V E.

Mais au moins laissez-moi vous dire . . .

L E O N O R.

Vous n'avez pas le mot pour rire ,
C'est un abus.

O C T A V E.

C'est un abus !

Regardez tous ces Jacobus.

Vîte, ce moment est propice, *bas.*

Mon Zig-Zag fera son office,

Ce mot de Lettre mis au bout *Isabelle à la*

Instruit Isabelle de tout. *fenêtre repaît*

LEONOR *bas.* *la Lettre.*

Qu'ai-je fait ?

OCTAVE.

Que voulez-vous dire ?

N'est ce pas-là le mot pour rire ?

Mais quoi, vous m'avez en horreur !

LEONOR.

Moi, j'ai pour vous toute l'ardeur...

OCTAVE.

Valere n'a point cette somme.

LEONOR.

Vous êtes un fort honnête-Homme,

Vous êtes bien noble, bien fait.

OCTAVE *à part.*

Les Jacobus font leur effet.

LEONOR.

Mais quoi ? j'ai promis à Valere ;

S'il vient, je ne m'en puis défaire :

Allons consulter entre nous

Ce qui se peut faire pour vous.



SCENE VII.

ISABELLE. *seule.*

JE n'avois osé me promettre ,
De recevoir ce mot de Lettre :
Ouvrons-le , son invention
Est digne d'admiration.

LETTRE.

ISABELLE *lit.*

*Tu peux obéir à ta Mere ,
Et fort bien recevoir Valere ,
Sans craindre que j'en sois jaloux ;
Mon Valet fera ce Valere ,
Réjouï-t-en , c'est un mystere
Qui me va faire ton Epoux.*

*Il fera des extravagances
Pour se faire haïr de toi ;
Mais c'est l'ordre qu'il a de moi.
Que toutes ses impertinences
Fassent ton divertissement ;*

OCTAVE, ton fidele Amant.

M ij

S C E N E V I I I.

C A T I N , I S A B E L L E.

C A T I N.

M Adame , voici ce Valere :
Il a salué votre Mere.
Jour de Dieu , c'est un laid matin :
Dieble soit le fils de Putain.
J'épouferois plutôt un monstre ,
Que ce visage à cracher contre :
Octave , sans droit ni pouvoir ,
Vouloit m'empêcher de le voir.

I S A B E L L E *bas.*

Je ne puis me tenir de rire.

C A T I N.

Il ne pouvoit pas être pire.

I S A B E L L E.

Parle-t-il ? a-t-il de l'esprit ?

C A T I N.

Ouida , l'on ne sçait ce qu'il dit :
Il bredouille avec tant de peine ;
Mais votre Mere vous l'amene :
Voyez-le un peu , qu'en dites-vous ?

SCENE IX.

LEONOR, CRISPIN, CATIN,
ISABELLE.

LEONOR à Isabelle.

VOis-tu cet effroyable Epoux ?
Que t'en semble ? c'est ce Valere.

ISABELLE.

J'en suis satisfaite , ma Mere.

LEONOR.

En peut-on voir un plus mal fait ?

CRISPIN.

Véritablement... en effet...

Il faut avouer... tant de charmes...

Sur mon honneur... je rends les armes ;

Et mon Pere... effectivement....

Certes,

LEONOR.

Monfieur , fans compliment.

CRISPIN.

Et pourquoi , puis-que j'en fçai faire ?

De grace , ma future Mere ,

Nous avons appris à la Cour

Le bel air de faire l'amour.

Mais où diable avez-vous pû prendre
Ce sot homme pour votre Gendre,
Avec ses crottesques appas ?

LEONOR.

Il ne le fera ma foi pas ;
Tu n'auras pas un si sot Maître.

Tu vas voir. *Elle rentre.*

ISABELLE à Crispin.

Vous voyant paroître,

J'ai senti de l'émotion :

*Crispin , tandis qu'Isabelle le caïole , fait de
profondes révérences , & fait semblant de
lui répondre en parlant entre ses dents , par
un bourdonnement ridicule , sans articuler
aucune parole.*

ISABELLE continue.

Je suis dans l'admiration
A votre aspect , & tant de charmes
Me font presque rendre les armes :
Je crains que vous ne m'aimiez pas ,
Et que de si foibles appas
Ne me puissent gagner votre ame.

CRISPIN.

Vous vous moquez de moi , Madame.

ISABELLE.

Je souffre de rudes accès ,
Car je vous aime avec excès.

Crispin continue ses grimaces , son bour-

donnement & ses révérences.

J'adorois un certain Octave ,
Fort bien fait , fort jeune , & fort brave ;
Mais Valere , pour son malheur ,
Vous l'avez chassé de mon cœur.
Oui , vous avez toute ma flamme
Vous êtes maître de mon ame ;
Si vous me trouvez des appas ,
Pourquoi ne me parlez-vous pas ?

C A T I N.

Je crois qu'il s'est mis dans la tête ,
Qu'un Galant doit être une bête.

I S A B E L L E.

Pourrai-je gagner votre cœur ?

C R I S P I N.

Ah ! je suis votre serviteur.

I S A B E L L E.

Vous avez , je le dis encore ,
Un je ne sçai quoi que j'adore.

C A T I N *le contrefaisant.*

Ne diriez-vous pas d'un pourceau
Qui mange du son dans de l'eau ?
Dieble soit l'amoureux , j'enrage ;
Ma s j'ai vû ce chien de visage
Quelque part , je ne puis dire où ;
Il a de l'air d'un certain fou....
Mais non , c'est Crispin , c'est lui-même.

I S A B E L L E.

Enfin mon amour est extrême.

CRISPIN *lui voulant toucher le sein.*
Et le mien est fort violent.
Pour m'assurer donc....

ISABELLE *lui donnant un soufflet.*

Insolent,

Pour vous assurer ma personne ,
Voilà des erres que je donne. *Elle rentre.*

CATIN.

Cent diebles ! quel moule de gant !

Jour de Dieu le plaisant Galant !

Il croyoit l'épouser , le traître !

Feignons de ne le pas connoître.

Monsieur , vous perdez ses appas. *Catin se
mocquant de lui , imitte le bourdonnement &
les grimaces qu'il a faites devant Isabelle.*

CRISPIN.

Je n'en pleurerai , ma foi ! , pas.

D'abord tu m'as paru plus belle ,

Plus jeune , & plus aimable qu'elle :

Mais dis-moi , m'aimerois-tu bien ?

Mon cœur , tu ne me réponds rien ?

Je t'aime de la bonne sorte ,

Ma chere , ou le diable m'emporte.

Mais réponds-moi donc , mon cher cœur ?

CATIN.

Vous vous moquez de moi , Monsieur.

CRISPIN.

C'est tout de bon que je soupire

Pour toi.

CATIN.

C A T I N.

Cela vous plaît à dire.

C R I S P I N.

Ne te mocque donc pas de moi :
Tu me contrais , mais , ma foi ,
Pour toi ma flamme est violente.

C A T I N.

Ah ! je suis fort votre servante.

C R I S P I N.

Que diable ! parle franchement :
Suis-je pas ton fidele Amant ?
Ta Maîtresse est allée aux peautres.
Je m'en ris , j'en ai bien vû d'autres.

C A T I N chante.

*J'en avons bien vû d'autres ,
Colin & mé , Colin & mé ,
J'en avons bien vû d'autres ,
Mé & Colin.*

C R I S P I N.

Ton diable de chant m'étourdit :
Mais écoute donc ce qu'on dit.

C A T I N Chante.

*On dit que la grosse Marthe ,
En revenant de Montmartre ,
En allant à Clignancour ,
Elle est chûte à la renverse ,
Qu'en dis-tu , Jean de Nivelles ,
C'est qu'elle a les talons courts.*

Tome I.

N

146 L E Z I G - Z A G ,
C R I S P I N .

Je dois être encor ton intime ,
Car j'ai pour toi toute l'estime....

C A T I N chante.
Et vous ne nous zeste , zeste , & zeste.
Et vous ne nous estimez pas tant.

C R I S P I N .
Si tu m'aimois , j'aurois sujet
De charmer , hors toi , nul objet....

C A T I N chante.
Nul objet ne me retient ,
Je prends le temps comme il vient.

C R I S P I N .
Je vois qu'à présent tu me railles ;
Mais hier , venant de Versailles....

C A T I N chante.
Venant de Versailles ,
Je vis un Bergé
Qui tenoit une Caille ,
Et la faisoit chanté. Catin danse.
Baise moi Juliane , Jean Julian je ne puis ,
L'amour de Juliane me fera mourir.

C R I S P I N .
Chante donc tout ton chien de fou ;
Je m'en vais ; je serois bien fou ,
De voir.....

C A T I N *se jette sur Crispin.*
Je ne chante plus , traître.

SCENE DERNIERE.

OCTAVE, LEONOR, ISABELLE,
CRISPIN, CATIN.

OCTAVE.

LE Coquin a trahi son Maître,
Affomme, affomme-le, Catin.

CRISPIN *à genoux.*

Pardonnez au pauvre Crispin.

OCTAVE.

Non, coquin, je te ferai pendre.

LEONOR.

Tu voulois donc être mon gendre ?

ISABELLE.

Ah ! pardonnez lui tout, sans lui

Je ne ferois pas aujourd'hui

La femme d'un homme que j'aime.

OCTAVE *à Crispin.*

Leve-toi, ma joie est extrême :

Madame, obtiendrai-je en ce jour *à Leonor.*

L'unique objet de mon amour ?

LEONOR.

Le vol que vous venez de faire,

Vous a rendu l'amour d'un Pere ;

Nij

148 L E Z I G - Z A G ;

Et je veux paroître aujourd'hui

Aussi raisonnable que lui :

Puisque maintenant il vous donne

Tout son bien , & qu'il vous pardonne ,

Ma fille est à vous cette fois ;

Valere ne l'aura jamais ;

Et ce sera la pénitence ,

Que mérite sa négligence.

O C T A V E.

Quel plaisir d'être votre Epoux !

I S A B E L L E.

Le Ciel me destinoit pour vous.

C A T I N.

Et moi , jour de Dieu , que ferai-je ?

Conseillez-moi , me marierai-je ?

L E O N O R.

Je l'entends bien ainsi , Catin.

C A T I N à *Crispin*.

M'aimes-tu , traître de Crispin ?

C R I S P I N.

Oui , Catin , de toute mon ame,

C A T I N.

Touche donc là , je suis ta femme.

C R I S P I N.

Et je suis ton Mari , Catin.

L E B A R O N *se levant*.

Et moi je paye le festin :

Mais sur tout , que je sois auprès de cette Belle

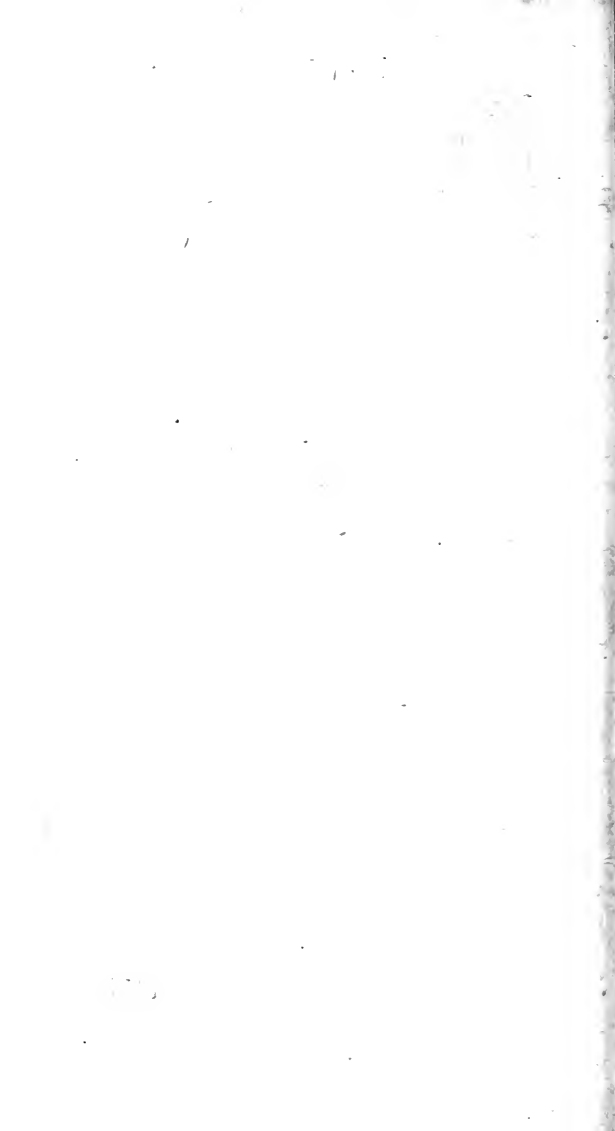
Lorsque nous mangerons : j'ai du rendre pour
elle ;

Elle aura cet habit, n'en foyez point jaloux :

Allons , deux jours entiers je vous régale tous,

F I N.





L'APRÈS SOUPÉ
DES
AUBERGES.
COMÉDIE.

ACTEURS.

CLIMENE, Maîtresse de Laurette,
LAURETTE, Servante de Climene.

TIMANTE.

LA VICOMTESSE.

LE MARQUIS BAHUTIER.

LE GASCON.

LE NORMAND.

LE FLAMAND.

BRISEFER, Valet du Gascon.

L'HOTESSE DE L'AUBERGE.

FANCHON, Fille de l'Hôtesse.

La Scene est à Paris , dans une Auberge.



1
L'APRÈS-SOUPÉ
DES
AUBERGES
COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLIMÈNE, LAURETTE.

CLIMÈNE.



U dis qu'un Gentil-homme est avec
que mon Pere,
Laurette ?

LAURETTE.

Oui : Pourquoi vous en mettre en colere ?

CLIMENE.

Pourquoi ? Je ne veux voir personne dans ce lieu :
 Dans une Auberge, moi, recevoir....

LAURETTE.

Hé, mon Dieu !

Pourquoi non ? votre chambre est assez bien garnie ;

Elle est propre, on y peut recevoir compagnie :
 Puis, il sçait ce que c'est que ce Logement-ci :
 C'est Timante, Madame ; il loge près d'ici.

CLIMENE.

Ah ! pour Timante, bon ; il faut que je le voie ;
 S'il veut descendre ici, j'en aurai de la joie.
 Dis-lui qu'il prendra part au divertissement
 Que ces Provinciaux nous donnent.

LAURETTE.

Justement.

CLIMENE.

Mais ne recevons point au moins d'autre visite !

LAURETTE.

Hé, mocquons-nous ici d'une telle conduite :
 Ne voyez-vous pas bien que notre vieux Damis
 Nous veut absolument dégouter de Paris,
 Et qu'il a pris exprès, pour nous choquer la vue ;
 La plus vilaine Auberge, & la plus sale Rue ?
 Mais en dépit de lui, Madame, & de ses dents ;
 Je verrois le beau Monde, & ferois des Amans :
 Sans cela, vous & moi, nous mourrions de tristesse.

CLIMENE.

Quoi ! ces fots Campagnards , & cette Vicomtesse ,

Ne sont pas des sujets de divertissemens ,
Bien plus rares que ceux de faire des Amans ?
Le seul grasseyement de cette Vicomtesse ,
Sa maniere affectée , & sa délicatesse ,
Et tous les fots discours de ces Provinciaux ,
Sont pour nous divertir de grands Originaux.

LAURETTE.

Quoi ! vous vous raillez d'eux ? Je vous trouve gail-
larde ;

Ce sont des campagnards , vous êtes Campagnarde.

CLIMENE.

Mais je crois n'être pas si ridicule qu'eux ,
Laurette , & puis ici bien dire entre nous deux
Qu'étant diverses fois venue en cette Ville ,
Je puis bien discerner le Sot d'avec l'Habile.
Tu sçais que la Province est un enfer pour moi ;

LAURETTE.

Ma foi , je la hai bien.

CLIMENE.

Je la hai plus que toi ;

LAURETTE.

Le Procès qui retient en ce lieu votre Pere ;
Nous y retient aussi.

CLIMENE.

C'est sans doute ; & j'espere ,
Que comme il traînera , nous y serons long-temps.

Hélas ! pût-il encor traîner quatre ou cinq ans !
 Nous pourrions vous & moi nous bien donner carrière ,

Et nous ririons ici de la belle manière.

CLIMENE.

Dis à Timante donc qu'il me vienne trouver ,
 Qu'ici les campagnards s'en vont tous arriver :
 Tu lui diras , s'il veut prendre un plaisir extrême...

LAURETTE.

Madame , le voilà , vous lui direz vous-même.

SCENE II.

TIMANTE ; CLIMENE ,
 LAURETTE.

CLIMENE.

Vous me trouvez ici dans un beau logement.

TIMANTE.

Ah ! Climene est par tout un si grand ornement ,
 Qu'où l'on voit éclater sa beauté sans seconde...

CLIMENE.

Quoi ! me dire d'abord les plus beaux mots du monde ?

Ce début me surprend , Timante.

TIMANTE.

Hé quoi , vos yeux. . . .

CLIMENE.

Ah ! quittons la fleurette & votre sérieux :
 Ne songeons qu'à goûter des plaisirs admirables
 De nos Provinciaux.

TIMANTE.

Ils sont incomparables.

CLIMENE.

Quoi ! les avez-vous vûs ?

TIMANTE.

Oui , deux fois seulement.
 Le Normand , le Gascon , & le jenne Flamand ,
 Avec d'autres encor' m'ont fait pâmer de rire.

CLIMENE.

Sur tout la Vicomtesse est digne qu'on l'admire,
 Et l'on ne peut rien voir de plus divertissant ;
 Son langage affecté n'est-il pas fort plaisant ?

TIMANTE.

Je ne l'ai vûe encor que masquée en la rue.

CLIMENE.

Ah ! vous n'avez rien vû , si vous ne l'avez vûe.

TIMANTE.

Mais ces Provinciaux , que font-ils tous ici ?

CLIMENE.

Le Normand vient plaider , & le Gascon aussi ;
 Le Flamand vient , je crois , s'instruire en la Gram-
 maire ,
 Et le Parisien loge ici d'ordinaire.

LAURETTE.

C'est l'Arche de Noé que cette Salle-ci ,
 Car tous ces animaux s'y rendent , Dieu merci.
 Mais rien n'est si plaisant que cette Vicomtesse ;
 C'est une campagnarde unique en son espece.

TIMANTE.

Et le Parisien ?

CLIMENE.

Ah ! què c'est un grand Sot !

Il dir une sottise , ou bien il ne dit mot ;
 Car il fait le rêveur , l'esprit fort , le capable ,
 Et n'a fait de sa vie un discours raisonnable.
 Paris n'a jamais vû naître un si sot Badaut.

TIMANTE.

Mais il fait le Marquis , & le porte fort haut :
 Quel est-il ? d'où sort-il ?

LAURETTE.

Son Pere a fait fortune :

C'étoit un Bahutier d'auprès Saint Oportune ;
 Il l'envoya , je crois , dès l'âge de douze ans ,
 A Bourges en Berry , chez un de ses parens ,
 Pour mieux étudier. N'est-il pas fort habile ?
 Ce n'est que depuis peu qu'il est en cette Ville.
 Je hantois chez son pere ; il venoit d'arriver
 Quand je partis d'ici pour vous aller trouver :
 Enfin , depuis six mois il est ici , je pense.

CLIMENE.

A mon gré je le trouve un des grands Sots de
 France.

TIMANTE.

Mais pour la Vicomtesse, on sçait que dès longtemps,

Elle plaide en ce lieu contre un de ses parens.

CLIMENE.

Elle est depuis fort peu la femme d'un Vicomte,
Qui, je crois, sans son bien, en feroit peu de compte.

Mais nos Provinciaux viennent bien tard ce soir :

Sont-ils encore à table ?

LAURETTE.

Attendez, je vais voir.

TIMANTE.

Dites-moi donc l'humeur de cette Vicomtesse ?

CLIMENE.

Elle se pique fort de beauté, de jeunesse ;

Mais sur tout elle affecte un certain parler gras ;

Qui la contraint si fort, que pour n'en rire pas,

Il faut être plongé dans la mélancolie :

Tantôt elle le parle, & puis elle l'oublie ;

Et cette ridicule encore forttement,

Dit qu'elle n'a jamais pû parler autrement.

TIMANTE.

Et le Parisien dit qu'elle est sans seconde,

Qu'il n'a jamais rien vû de plus aimable au monde. . . .

CLIMENE.

Vraiment, s'il ne la voit, il n'est pas satisfait ;

Il est l'admirateur de tout ce qu'elle fait :

Ils s'admirent l'un l'autre, & je pâme de rire,

De voir ce Sor qui l'aime , & ne sçait que lui dire ;
 Je viens présentement de les quitter tous deux ,
 Car je ne pouvois plus garder le sérieux ,
 Et j'allois éclater , mais j'ai gagné la porte.
 Elle s'en fâchera peut-être , mais n'importe.

S C E N E I I I.

LA VICOMTESSE , LE MAR-
 QUIS. CLIMENE, TIMANTE,
 LAURETTE, FANCHON.

L A U R E T T E.

V Oici la Vicomtesse avecque son Badaut ,
 Le Marquis Bahutier. Ha ! qu'il fait le ni-
 gaut !

La Fille de notre Hôte est auprès de la Belle ,
 Qui veut , dit-elle , apprendre à parler gras comme
 elle ;

Tout ce qu'elle dit haut , elle le redit bas.

F A N C H O N.

Ha ! Madame , écoutez , je m'en vais parler gras.

C L I M E N E.

Paix , paix.

L A V I C O M T E S S E.

Vous nous avez titez , ma Sele , sans lien dile.

Me

Me fais-ze entendle au moins , & mon glasseie-
ment

Ne m'oblize-t-il point d'avoil un Tlucement ?

Teltes-uns de mes mots vous effapent , ze daze :

CLIMENE.

Pas un seul , j'entends tout d'un si charmant lan-
gage.

Je pense ouïr parler mille petits amours :

Si je parlois ainfi , je parlerois toujours ,

Ce langage enfantin sensiblement me touche.

LA VICOMTESSE.

Et moi , ze ne voudlez zamais ouvlil la bouce :

Tomme le pallé gueas est tout à fait salmant ,

Z'ai toujou , touzoul peul de pecel en pallant ;

Ze ne sçai point de cœul où ze ne fasse bleffe ,

Mais c'est innocemment , ma Sele , te ze pesse.

CLIMENE.

Si c'est pécher , Madame , on peut certainement

Dire que c'est pécher fort agréablement :

J'en connois à la Cour , dont la grace est extrême ,

Qui voudroient pour beaucoup sçavoir pécher de
même ;

Car elles tâchent fort à parler comme vous.

LA VICOMTESSE.

Est-il bien vlai , ma Sele ? Ah ! te les zens sont
fous !

De cloile t'ils poullont applendle ze landaze.

Ze dois à la Natule un si gland avantaže.

Elles ont beau rassel , elles n'applandlont pas.

Z'étois zeune , fol zeune & paillois déza gueas ;
Ze me souviens touzoul te z'étois dans un Toce ;
Z'allois , ze pense , à Touls , & levenois de Loce ;
Z'appellois un Tocé ; Tocé , Tocé , Tocé ;
Et zamais ce Tocé ne voulut aplocé.

CLIMENE.

Vous le connoissiez donc ?

LA VICOMTESSE.

Ze tonneslois son Maître ;
Poul mieux dile , il avoit l'honneul de me tonnes-
nêtle. . .

C'est poul vous dile donc te ze paillois si gueas ;
Si gueas , si gueas , si gueas t'on ne m'entendet pas.

LE MAQUIS.

Le ravissant Esprit ! il charme en compagnie ;
On voit bien que . . . Morbleu , l'admirable Génie !
Hors vous & certain Homme , à présent dans
Paris ,
Madame , on trouveroit fort peu de beaux Esprits.
On en voit rarement dans le siecle où nous som-
mes.

LA VICOMTESSE.

Il est vlai t'aplezant il est peu de gueans Hom-
mes.

CLIMENE à Timante , bas.

N'est-ce pas là dequoi se bien défennuyer ?

TIMANTE à Climene , bas.

Ces deux Originaux ne se peuvent payer.

DES AUBERGES. 163

LA VICOMTESSE, *après avoir parlé
bas au Marquis.*

Ah ! ne me laissez pas, Monsieur, je vous tonzule.

LE MARQUIS.

J'admire votre esprit, j'admire la Nature,
Qui vous a prodigué. . . qui vous a tellement,
Et dedans & dehors douée, absolument,
Qu'il ne faut que des yeux : & sans doute, Ma-
dame,

Il est bien mal aisé. . . Car je sçai que ma flamme,
Et que vous découvrir peut-être que l'ardeur,
Et que les sentimens à l'offre de mon cœur,
A moins qu'être un Butor. . .

LA VICOMTESSE.

Ah ! blifions là de glace.

Un compliment d'esprit me zène & m'embalasse.

CLIMENE *bas.*

Celui-là devoit donc fort peu l'embarasser.

TIMANTE *bas.*

Il auroit de la peine à le recommencer.

LE MARQUIS.

Qu'une si belle Femme est digne d'être aimée !

LA VICOMTESSE *en touffant.*

He hem, he hem, he hem ; te ze suis enlumée !

Elle crache.

LE MARQUIS.

A-t-on jamais craché plus agréablement ?

LA VICOMTESSE.

Ze louzis de touffel si glossiellement.

O ij

164 L'APRES-SOUPÉ

He hem, he hem, he hem ; z'ai si mal à la dolze ;
Te ze ne sçais t'y faile

CLIMENE.

Hé, beuvez de l'Eau d'Orge.

LA VICOMTESSE.

Ah ! l'Eau d'Olze me fait uu si grand mal au coeul ;
Ze tlouve le Silop de Mule bien meilleul ,
Et poulant, ze n'en plan te tant ze suis toucée ;
Z'ai la dolze le soil tafi toute étolcée ;
Z'aime la soupe aux Soux avecque des Pizons ;
Ze m'en cleve le soil, tal ze les tlouve bons :
On dit qu'assulément c'est cela ti m'enlume.

LAURETTE.

Des Soux & des Pizons, l'agréable coutume !
Que ne nous parlez-vous comme nous vous par-
lons ?

Et que ne dites-vous, des Choux & des Pigeons ?
Hé desferrez les dents. Quoi, vous ne sçauriez
dire,

Des Choux & des Pigeons ?

LA VICOMTESSE.

La Sorte me fait lile ;
Mais puiſte ze ne puis enfin tant nous pallons
Plononcel comme vous des Choux & des Pigeons,

LAURETTE.

Hé bien, l'a-t-elle dit ?

LA VICOMTESSE.

Ze dis, en mon landaze,
Des Sous & des Pizons.

LAURETTE.

Recommencez , courage ;

Vous venez de parler tout comme nous parlons ;
Et de dire fort bien des Choux & des Pigeons.

LA VICOMTESSE.

Ah ! ze daze te non ; vôte elleul est extrême.

LAURETTE.

Des Choux & des Pigeons , vous l'avez dit de
même.

Demandez , ou gagez ?

LA VICOMTESSE.

Ah , ze le veux , dazons

Te ze n'ai zamais dit des Choux & des Pigeons.

LE MARQUIS.

Elle ne l'a point dit : C'est être impertinente ,
Que de lui soutenir. Sçachez qu'une Servante
Doit connoître les gens....

LAURETTE.

Je sçai bien....

LE MARQUIS.

C'est assez.

LAURETTE.

Ah ! nous vous connoissons mieux que vous ne
pensez :

Je pense encor devoir à Monsieur votre Pere
Deux valises de cuir que je pris pour mon Frere ,
Quand on fut à Marsal.

CLIMENE.

En cette Lune-ci

Toujours elle extravague.

LE MARQUIS.

Hé ! chassez-là d'ici ;

Elle pourroit encor dire quelque sottise ,

Qui ne nous plairait pas.

TIMANTE.

Ce n'est que gaillardise ;

Et ce qu'elle dira ne peut faire aucun tort.

CLIMENE.

Mais , pour vous divertir , faisons donc quelque effort.

Vous me semblez chagrine.

LA VICOMTESSE.

Ah ! point.

LE MARQUIS.

Qu'elle est aimable ?

LA VICOMTESSE.

Falce te ze suis zeune , on me trouve agréable.

CLIMENE.

Quel âge avez-vous bien ?

LA VICOMTESSE.

Ze n'ai te tato'ze ans.

Ze me zoue à route heule avecque des Enfans ,

Et ze suis mariée à Monfieur le Vicomte

Depuis la Pentecôte , & z'en louzis de honte.

CLIMENE.

Vous l'aimez !

LA VICOMTESSE.

Ze ne sçai ; ze l'aime , & ze le fui :

Ze suis tlop zeune entol poul toucel avec lui :
 Le soil z'ai le fliffon tant ze voi t'il se touce ;
 Il ne me peut riele aucun mot de la bouce.]

CLIMENE.

Vous vous couchez pourtant.

LA VICOMTESSE.

Il faut bien se toucer ;
 Mais tant ze suis toucée & t'il vient m'aplocer ,
 T'il vient me toulmenter , entole te ze l'aime ,
 Ze suis dans un saglin , dans un saglin extrême. ,

LE MARQUIS.

Son discours est mêlé d'un certain agrément ,
 Voilà ce qu'on appelle avoir du jugement.
 Pour moi le plus souvent je ne parle à personne ;
 Car je ne trouve pas un Homme qui raisonne ;
 Et même les plaisirs qu'on tient les plus char-
 mans ,

Et plus spirituels , sont pour moi chagrinans :
 Rien ne me divertit enfin , quoique l'on die.

TIMANTE.

Moi je prends grand plaisir à voir la Comédie ;
 Et je m'y suis encor fort diverti ce soir.

LE MARQUIS.

Et moi , je fais serment de ne la jamais voir :
 Je vis jouer l'Automne hier chez une Duchesse.

TIMANTE *bas en se moquant.*

L'Automne ! c'est l'Othon.

LE MARQUIS.

Ah ! la méchante Piece.

T I M A N T E.

Peut-on se divertir plus agréablement ?

L E M A R Q U I S.

Ne trouverai-je point un peu de jugement ?

Et suis-je né, Seigneur, pour ne voir que des
Bêtes ?

C L I M E N E.

Si tout le monde étoit, Monsieur, comme vous
êtes,L'on ne feroit qu'esprit : que l'on feroit heureux !
Car le vôtre, Monsieur, est tout miraculeux :

L E M A R Q U I S.

Point du tout ; mais enfin, car on a des lumières
Qui dans certaines gens sont fort particulières,
Et qui le plus souvent, à moins qu'être discret,
On se loue, & je vois que c'est avec regret ;
Et même. En vérité, c'est être un faux mo-
deste.

L A U R E T T E.

Comprenez ce qu'il dit, & devinez le reste.

T I M A N T E.

Mais dites-moi, l'Othon est-il pas sérieux ?

L E M A R Q U I S.

J'en trouve le sujet bizarre & vicieux.

T I M A N T E.

Qu'est-ce que le sujet ?

L E M A R Q U I S.

Hé, ce n'est pas grand chose.
C'est un sujet tiré de la Métamorphose,

Mais

Mais assez embrouillé ; car c'est un Empereur. . .
 L'Automne voudroit bien. . . Non c'est un Successeur ,

Qui prétend , car il voit l'Empereur dans un âge. .
 Sa Niece est bien vêtue , & pourtant elle enrage ;
 Elle aime fort l'Automne , & Vinus ne craint rien ,
 Car sa Fille. . . . Ma foi , celle-là fait fort bien.
 Deux autres Conseillers , que l'on nomme. . . . il
 n'importe ,

Quoi qu'il en soit , tous deux font une Ligue forte ,
 Mais qui ne sert de rien. L'Armée est près de là ,
 Et Galba voudroit bien que la Niece qu'il a
 Epousât celui-ci : Mais l'Automne aime l'autre ,
 Et pour s'en dégager il fait le bon Apôtre.

C L I M E N E.

Il est miraculeux.

L E M A R Q U I S.

L'autre est embarrassé. . . .

Car. . . .

T I M A N T E.

Tu l'es bien aussi.

L E M A R Q U I S.

De peur d'être forcé. . . .

Enfin l'un de ces deux de qui le nom m'échape ;
 Tue avec un poignard l'Empereur , & s'en frappe :
 Je crois , sans le compter , qu'il en poignarde
 deux ,

Car il fait le troisieme , il se tue après eux :
 Enfin l'Automne regne avecque la Princesse.

Voilà grossièrement le sujet de la Piece.

LA VICOMTESSE.

Zamais suzet ne fut tonté plus nettement.

LE MARQUIS.

Hé , Madame , il ne faut qu'un peu de jugement ;
Car sans doute jamais , pour parler d'une chose...
On voit bien que les Vers , mais il faut que la
Prose....

Car le sujet enfin consiste....

LAURETTE.

Justement,

TIMANTE.

Mais l'Automne a passé pour belle.

LE MARQUIS.

Nullement.

TIMANTE.

C'est de l'Histoire , & non de la Métamorphose.

LE MARQUIS.

Mais l'Histoire , ou la Fable , est une même chose.
TIMANTE,
Ces Pieces là pourtant sont de ces grands Ta-
bleaux

Qu'on admire toujours , & qui sont toujours
beaux.

LE MARQUIS.

Vous parlez de Tableaux ; après cette maniere
Qu'on a trouvée ici de peindre par derriere ,
Voyez-vous , cela part de là. Je sois damné ,
L'on n'a jamais rien vû de mieux imaginé ,

De ces Tableaux tout blancs rien n'est plus admirable...

Des couleurs... Le secret est presque inimitable ;
Mais l'Inventeur le montre : on ne voit aujourd'hui

Nulle Dame à la Cour qui n'ait appris de lui ;
Et la plus mal-adroite encore en ce rencontre ,
Peint d'abord aussi bien que celui qui lui montre.

T I M A N T E.

Il faut donc que cet Homme ait d'étranges ressorts.

L E M A R Q U I S.

Il faut , il faut , morbleu , qu'il ait le Diable au Corps ,
Cela passe

C L I M E N E.

En effet.

L E M A R Q U I S.

Ah ! c'est une merveille ;
Les grands Peintres en ont diablement sur l'oreille.

On fait du bruit derrière le Théâtre.

C L I M E N E.

Mais nos Hôtes ce soir parlent un peu bien haut :
Se querellent-ils point ? car ils ont le sang chaud.

L A U R E T T E.

Je crois que le Flamand & le Gascon se battent.

C L I M E N E.

C'est le Normand , va voir. Comme leurs voix éclatent !

172 L'APRES-SOUPÉ

L'HOTESSE *dans sa maison.*

Oui , je vous le soutiens , Monsieur , c'est forç
mal fait.

T I M A N T E.

Oui , j'entends le Normand qui n'est pas satisfait ;

L E N O R M A N D *dans la maison.*

Je le suis ; mais pourquey tant épluqué ma vie ?

L A V I C O M T E S S E.

C'est le Nolmand ti palle : Ah ! te ze suis la vie.

L E G A S C O N *dans la maison.*

Cadedis ye bois vien que bous ne l'êtes pas,

Yentilhomme , & de bous ye fais fort peu de cas ;

C L I M E N E.

Qu'est-ce ?

S C E N E I V.

L A U R E T T E , L E M A R Q U I S ;

L A V I C O M T E S S E , C L I M E N E ,

T I M A N T E.

L A U R E T T E.

C'Est le Gascon , & le Mangeur de Pommes ,
Le Gascon , lui soutient qu'il n'est pas Gentil-
homme ,

DES AUBERGES. 179

Et l'Hôtesse d'ici , qui s'est mise entr'eux deux
Pour empêcher le bruit , en fait dix fois plus
qu'eux.

SCENE V.

LE GASCON, LE NORMAND,
L'HOTESSE, CLIMENE;
TIMANTE, LA VICOMTESSE,
LE MARQUIS, LAURETTE.

L'HOTESSE.

N On, non, l'on ne craint point ici votre
flamberge.

LE GASCON.

Comment, on ne peut pas causer dans une Au
verge?

L'HOTESSE.

Je n'en empêche pas, causez jusqu'à minuit,
Mais que ce soit au moins sans faire tant de bruit:
Et les voisins, & ceux qui passent dans la rue,
Croiront, à vous entendre ici, que l'on se tue,

CLIMENE.

Et qu'est-ce donc, Messieurs? cela n'est pas trop
bien,

L E N O R M A N D .

Che n'est rien chu ma fei , Madame , ce n'est rien ;
Chêt chu Monsieur qui veut disputer ma No-
bleche ,

Et m'appelle Vilain ; enfin chela me bleche.

Je suis bien Gentilhomme , & j'ai du revenu
Asséz proche de Caen , & mon nom est connu.

L E G A S C O N .

Mesdames , debant bous ye bais faire parêtre ,
Qu'il n'est point Gentilhomme , & qu'il ne le peut
être.

L E N O R M A N D .

Vaire.

C L I M E N E .

Monsieur est Noble , il l'est assurément.

L E G A S C O N .

Non , non , il ne l'est point du tout , absolument ;
Et ye le bai prouver par deux raisons fort nettes.

Madame , en premier lieu , Monsieur paye ses
dettes :

A-t-on jamais parlé de telle lâcheré ?

L A V I C O M T E S S E .

Ah ! cela ne sent pas l'Homme de Talité :

En voit-on s'atitel zamais d'aucune somme ?

L E M A R Q U I S .

Il paye ce qu'il doit , & se dit Gentilhomme ?

L E G A S C O N .

La Novlesse n'a point de bice si honteux.

LA VICOMTESSE.

Estle Noble , & payel , est du delniel affleux ,
Et ces deux sozes là sont tles mal affolties.

LE GASCON.

On peut par vienfeance arrêter des parties ;
Mais payer ! fy , fy , fy , cela ne se fait point :
Il faut être bilain , & lâche au dernier point.

LE NORMAND.

Hé quèche cette preuve , est-elle convainquante :

LE GASCON.

Ecoutez la seconde, elle est vien plus pressante ;
Bous berrez que Monsieur bit comme un Artisan.
Ce Novle n'a jamais vattu de Payfan :
Jamais vattu ! Boilà le seul point qui me fâche :
Il faut aboir le cœur & vien vas , & vien lâche.
Sur mes Terres , ye pense aboir depuis deux ans ,
Sans vravoure , assommé cinquante Payfans.
C'est d'un Novle effectif la preube induvitable.

LE MARQUIS.

Ah ! que j'en ai battu ! battu comme le Diable.

LAURETTE.

Voyez ce qu'il va dire ; il en battoit , je croi ,
Du marteau chez son pere.

CLIMENE.

Hé ! Laurette , tais-toi.

LAURETTE.

Mais comment pouvez - vous vous empêcher de
rire ?

Yai dit, & yai proubé.

TIMANTE *au Gascon & au Normand.*

L'on ne peut pas mieux dire.

Ce discours divertit, bien loin d'être offensant.

LE NORMAND.

Oui bien, ou Dieu me donne, il est divertissant ;

Et chu ma fei, bien loin de l'aller contredire,

Je lui suis obligé de m'avoir tant fait rire.

Le Traitant du Parti, fort bien payé de mai,

Me garantit par tout noble comme le Rai :

J'étois riche vilain ; mais depuis cette somme,

En vérité je suis un pauvre Gentilhomme.

Mais ches Dames, je crois, che divertissent mal.

LE GASCON.

Mais de fait, dansez-vous ? ye bous donne le Val :

Nous sommes aux gras jours, franchement que

l'on die,

Ye bous donne ce soir Val, Valet, Comedie.

D'ecelans Valadins dansent tout ici près,

Et les Comediens representent après :

Ye les ai fait jouer trente fois en Probince :

Ils y jouoient pour lors, j'y bibois comme un

Prince.

Ils s'en bont tout quitter, & biendront au galop ;

Si ye les mande.

LA VICOMTESSE.

Mais cela toutela tlop.

Côtera trop , à moi ! Bous bous mocquez , Madame ;

Pour des Femmes , mordi , ye donnerois mon ame :
Vrifefer , Vrifefer : ce coquin dort là haut ,

SCENE VI.

BRISEFER , LE GASCON ,
LA VICOMTESSE , TIMANTE ;
LE NORMAND , LE MARQUIS ,
CLIMENE , LAURETTE.

BRISEFER.

JE viens , Monsieur . . .

LE GASCON.

Tu viens . D'où viens-tu , grand Maraut ?

BRISEFER.

D'où viendrois-je , Monsieur ? je viens de la
Cuisine.

LAURETTE.

C'est là ce Brisefer ? Ah ! la plaisante mine !

LE GASCON.

Boyez ce grand Pendart , il hante des Boleurs ,
Et bole impunement abecque mes couleurs ;

178 L'APRES-SOUPÉ

Ye l'ai tiré déjà d'une méchante affaire.

Prends garde a toi.

BRISEFER.

Monfieur , je m'en vais bien mieux faire.

LE GASCON

Bête un flambeau , Coquin.

BRISEFER *fouillant dans fa poche.*

Je crois l'avoir ici.

TIMANTE.

Dans fa poche!

LE GASCON.

L'as-tu ?

BRISEFER *met le bout de flambeau au bout
d'un bâton , & l'allume.*

Vrayment oui , le voici.

CLIMENE.

Pour ferrer un flambeau , l'endroit est admirable!

LAURETTE.

C'est une torche , il va faire amende honorable.

CLIMENE *au Gascon.*

Quoi , vous allez vous-même....

LE GASCON.

Hé , ce n'est qu'à deux pas ;

Ye les bais amener , ne vous ennuyez pas.

LE NORMAND.

Chu ma fei ce Gascon , Mesdames , quoi qu'il die ,

Ne nous donnera point ce soir la Comédie ,

De Bal ni de Balet ; fans doute il mentira.

CLIMENE.

Peut-être : nous verrons comme il s'en tirera.

LE NORMAND.

Tous ches Fanfarons là n'ont rien que des paroles ;
Chela lui coûteroit pour le moins chent pistoles.

LA VICOMTESSE.

T'impolte.

CLIMENE.

Mais ce soir , il nous manque des gens ,
Le Flamand....

LAURETTE.

Le Flamand n'a pas soupé céans.

LA VICOMTESSE.

Tant pis , son balagoin nous auroit bien fait lile.

CLIMENE.

S'il étoit revenu , Laurette , va lui dire....

LAURETTE.

Le voila justement comme on l'a souhaité.



SCENE VII.

LE FLAMAND, TIMANTE, LA
VICOMTESSE, LE MARQUIS,
CLIMENE, LE NORMAND,
LAURETTE.

LE FLAMAND.

P Ardi j'avre , Madame , un grand joyeuseté ,
D'y voir dans sti l'Oberge & sti Cambri garnie ,
Sti Messieurs & sti Dame en bonne compegnie.
J'y viendre de souper un p'tit régalément ,
Er j'avre fait sti soir un grand débauchement ,
Dans sti grand longui' rue , où li Marchand s'ir-
rête....

Comme pel vous sti Sain qui la coupe son tête ,
Et li marche toujours son tête dans son main ?
Sti rue s'appel sti nom comme s'appel sti Sain.
Vous sçavre pas , Monser , sti rue ?

CLIMENE.

Il me fait rire.

TIMANTE.

La Rue Saint Denis est celle qu'il veut dire.

LE FLAMAND *au Marquis.*

Et ponchour , fou Monfer , after vous porte pien ?

LE MARQUIS.

Fort bien. Qu'avez-vous donc au visage ?

LE FLAMAND.

Y n'est rien ,

Y n'est rien , je le vai dire vous tout astere :

Mon viillage tomby sti soir à li malhere ,

Je faisois promenance avec ma blanc Chival ,

Je le piqué son ventre , y coury stanimal ;

Moi li tient de mon main son crin , & puis son
felle ,

Car j'avre peur , ma foi , de casser mon cervelle.

Sti tiaple di Chival tomby tout maintenant ,

Et je li tombe aussi moi tout incontinant.

LE MARQUIS.

Votre Cheval se joue à vour casser la tête.

LE FLAMAND.

Li vend l'autre demain moi sti michante bête ;

CLIMENE.

Vous ferez bien , vendez-le.

LE FLAMAND.

Y romproit tout mon cou ;

Li tombe stanimal comme l'yvrogne fou.

Monfer Gascon li donne à vous le Comédie ,

Mesdames ?

CLIMENE.

Il la donne à cette Compagnie :

Il vous la donne aussi.

Pon Gascon, par ma foi ;
Je le voi tous le chours le Comédie, moi.

T I M A N T E.

Où la voyez-vous donc ? à l'Hôtel de Bourgogne ?

LE FLAMAND.

Ne li sçavre pas moi sti Tel di Bourligrogne.

C L I M E N E.

Où donc ?

LE FLAMAND :

Y jou fort pien ; je l'ai vû tout cet an :
Avec li Ponti-neuf sti Monser l'Orvientan ;
Il entre tout li monde , il prend rien de personne ,
Mon foi.

T I M A N T E.

Sur le Pont-neuf ? son innocence est bonne.

LE M A R Q U I S.

Les Soldats sont méchans , & sont les Maîtres-là.

LE FLAMAND.

Parti l'autri timain m'y fait commi cila ,
Sri soldat li rompy tout ma demi village ,
Avecque son grand main ; j'avre moi bon courage.
Son Camerat y tout li prendre mon chepiau ,
Li chette di Pont-neuf didans sti grande liau.
J'y tire mon lipée & mi met dans mon garde.
Sri soldat pouffy fort , mon foi , sans prendre garde.
Jel cri , Monser , Monser ? Li n'entend point ras-
son ,

Li donny sur mon tête un coup d'estremeçon.

Sa Camarat y met son lipée en mon fesse ;
 Je li fait dans son ventre un grand trou qui li
 blesse :

Y tomby sti soldat , je li blesse un peu fort ,
 Car y ni parly plus , mon foi , qu'il étoit mort.

LE MARQUIS.

Mais si l'on vous eût pris , on vous auroit fait
 pendre.

LE FLAMAND.

Je li cour de mon jambe , y ne m'y pouvy pren-
 dre.

SCENE VIII.

LE GASCON, LE FLAMAND,
 LA VICOMTESSE, LE MAR-
 QUIS, TIMANTE, LE NOR-
 MAND, CLIMENE, LAU-
 RETTE, FANCHON.

LE GASCON.

Tous les Comédiens & danseurs sont à nous ;
 Ye les biens d'enleber à la varve de tous :
 Des Vourgeoiles formoient cette velle assemblée.

CLIMÈNE.

Cette brusque action doit l'avoir bien troublée.

LE MARQUIS.

Ils avoient achevé; car on les eût forcés....

LE GASCON.

Qu'ils eussent fait, ou non, ye les tiens, c'est assez.

LAURETTE.

Je crains bien qu'on ne vienne ici faire algarade.

LE GASCON.

On biendroit où ye suis faire quelque incartade ?

Comment ! craindre où ye suis ? bous mocquez-bous de nous ?

C'est craindre que le Ciel ne tomve dessus bous.
Bous êtes abec moi plus sûrement qu'au Loubre.
S'ils biennent seulement, allez, que l'on leur ourbre.

Des sieges promptement, songeons à nous placer,
Car les Comediens sont prêts à commencer.

LE FLAMAND.

Vous l'achete, Monfer, sti grande Comédie ?
Combien ly vendre vous sti chose, je vous prie ?

LE GASCON *en se mocquant de lui.*

Combien ly vendy-ty li Comedi, Monsieur ?

Pardi n'entend pas vous, j'y vous suis serviteur.

LE FLAMAND.

Combien ly dites-vous, Monfer, que l'on ly vendre ?

LE GASCON.

Ye dis qu'il faut bous taire, ou bous mieux faire entendre.

LE

DES AUBERGES. 185

LE FLAMAND.

Moi n'entendre pas vous : l'y parle brièvement.

LE GASCON.

Conrediens , allons , commencez promptement

Les Marionnettes s'apprêtent. & Fanchon est auprès :

CLIMENE.

La Fille de l'Hôtesse est tout-à-fait jolie ,

Appellons-la.

SCENE IX.

FANCHON , LE GASCON ,

LE FLAMAND , LE MARQUIS ,

LA VICOMTESSE , TIMANTE ,

LE NORMAND , CLIMENE ,

LAURETTE. Les Marionnettes.

LA VICOMTESSE.

Fanchon , viens , viens , voilà là Tomédie ;
Demeule auprès de nous.

FANCHON.

Madame , en velité ;

C'est me faile un honneur te z'ai peu melité.

LA VICOMTESSE.

Me tont le faites vous , Fanchon , tant ze vous aime

Tomé I

Q

Comme vous parlez gueas , z'aime à faile de même,
 Et ze ne veux zamaïs pallel te tomme vous :
 Ze dis déjà fol bien , des Pizons & des Soux :
 Ze dis , Tocé , Tocé , ze dis la Pentetôte ,
 Et z'ai mal a la dolze.

LE MARQUIS.

Hé , la Fille de l'Hôte

Est charmante : un enfant qui parle déjà gras !

FANCHON.

Monfieur , ze vous tonzule , ah ! ne me laillez pas.

LE MARQUIS.

Moi vous railler ! j'admire....

FANCHON.

Ah ! blizons-là , de glace ;

Un compliment d'esplit me zêne & m'embalasse.

A la Vicomtesse.

Madame , est-ce pas là parler tout comme vous ?

LE GASCON *Aux joueurs des Marionnettes :*

Ah ! bentre , commencez. Messieurs , êtes-bous
 fous ?

*Là les Marionnettes dansent des Courantes , un balet
 de six Entrées , & jouent une petite Farce.*

LAURETTE.

Ah ! Madame , il est bon. Quoi , des Marionnettes ?

Un Pantalon paroît.

Ce Pantalon est drôle avecque ses sonnettes.

CLIMÈNE à Timante.

Je m'attendois à voir des Comédiens , moi.

T I M A N T E.

Rien n'est si surprenant , ni si plaissant , ma foi...

L E G A S C O N.

Ce n'est encore rien , qu'on boye , & qu'on écoute ;
Quand ye beux régaler , parvlu rien ne me coûte.

L E P A N T A L O N *des Marionnettes dit ce Vers.*

Quand vous ne direz mot , j'acheverai mon pas.

L E G A S C O N à *Brisefer.*

Sers ces Dames , velître ?

B R I S E F E R *tenant le Bassin.*

Ah ! je n'y songeois pas.

L E G A S C O N.

Ces Ginvelettes là sont vonnes : ye bous prie ,
Prenez donc.

C L I M E N E.

Son Cadeau vaut bien sa Comédie.

L E G A S C O N.

Y'ai mangé mille écus en Probince à cela ,
Et donné bingt Cadeaux de cette force-là.
Des Olibes ? ba bête.

B R I S E F E R.

Au moins elles sont cheres ;
Pour vos sept sols , je crois que je n'en aurai gueres ,

C L I M E N E.

Mais vos Comédiens se vont déconcerter.

L E G A S C O N.

Ne vouge donc. Dansez , on ba bous écouter ;
Mefdames , dansent-ils ? hen.

CLIMÈNE.

Ils font des merveilles.

LE GASCON.

Diou me damne , ils ne font que jamves &
qu'oreilles.

LA VICOMTESSE.

Ze les clouve salmans ; mais ils pallent tlop bas.

LE MARQUIS.

Ce font les Baladins , ceux-là ne parlent pas.

LE FLAMAND *dir ces Vers sur toutes les Entrées.*

Je ly trouve fort bon moy sti longue village ;
Jy l'aime moy sti bien plus que davantage.

Pourquoy ly batte ti sti grand petit garson ?
Je ly batty toy vous , si je prendre un bâton.

Jely voy mon foy bien qu'il est sti soir Dimanche ;
Sti Charbonir tous deux l'a pris son fraize blanche.

Sti fariné là fait un grand débauchement ,
Tout comme ma Chival qui est un grand Jument.
Après que les Marionnettes ont dansé.

Ly font Comédiens de l'Hôtel de Bourlygrogne.

LE GASCON.

Non , boici le plus veau. Peste soit de l'ibrogne.

LE FLAMAND *se leve.*

Pardy ny ly suis pas , tu les l'yvrogne toi :
Jely donne un soufflet sur ta village.

LE GASCON.

A moi ?

LE FLAMAND *lui donne uu soufflet , & met
l'épée à la main.*

LE GASCON *sans mettre l'épée à la main.*
Tu me le payeras autre-part , laisse faire :
Ye respecte le sexe , & retiens ma colere.

LE FLAMAND.

Je lui respecti rien moy pardy.

LE GASCON.

C'est assez :

Mesdames , ce n'est rien. Comédiens , dansez.

SCENE X.

LE GASCON , LE FLAMAND ,
LA VICOMTE. LE MARQUIS ,
TIMANTE , LE NORMAND ,
CLIMENE , LAURETTE ,
FANCHON , L'HOTESSE.

L'HOTESSE , *quand les Marionnettes finissent.*

QUEL desordre est-ceci ? Quand ma porte
est fermée ,
On l'enfonce , & des gens entrent à main armée ;
Pour des Comédiens qu'ils veulent emmener ,

190 L'APRES-SOUPÉ.

Et vous cherchent aussi pour vous assassiner :

Ils sont là huit ou dix.

LE GASCON.

S'exposer de la sorte ?

Ils sont fous , Diou me damne.

L'HOTELASSE.

Ils ont forcé ma porte ;

Ce sont des enragés , des Diables.

LE GASCON.

Ca ledis ,

Ils veulent me tuer , & ne biennent que dix ?

Qu'ils s'en aillent , mordis ye les plains : que leur
faire ?

Dix ne sont pas vastans de me mettre en colere :

Abec tranquillité ye turois tous ces gueux ;

Car des graces , mordi , j'en ai tant que je beux.

Faites en sorte donc qu'ils sortent , ye bous prie :

Ces Faquins bous seront ovligés de la bie.

LE NORMAND.

Accommodons chela.

TIMANTE.

J'en sçai bien les moyens.

Nous n'avons plus besoin de vos Comédiens.

N'ont-ils pas achevé ?

LE GASCON.

C'est fait.

TIMANTE.

Je vai les rendre ;

LE GASCON.

Rendez-les donc.

DES AUBERGES.

194

LE FLAMAND.

Et moy ne veut pas qu'y li prenne.

TIMANTE.

Faisons tout pour la paix.

LE MARQUIS.

Nous ferons ce qu'il faut.

LE GASCON.

Comme ye me connois , que ye suis prompt &
chaud ,

Ye beux user ici d'une prudence extrême :

Ye me bais retirer , qu'ils en fassent de même :

LA VICOMTESSE.

Ma Sele , allons-nous en , s'il alivoit malheur ,

Ze m'évanouilois , z'ay déza mal au cœur.

CLIMENE.

Mais peut-être êtes-vous ou grosse , ou trop serrée ?

LA VICOMTESSE.

Ah ! poul grosse , nenny , z'en suis bien assulée ;

Ze ne felai , ze cloi , grosse te dans deux ans ;

Mais dès demain ze veux délozel de céans.

SCENE DERNIERE.

CLIMENE, LA VICOMTESSE,

L'HOTESSE.

L'HOTESSE.

ILs emmenent la Troupe , & sortent sans rien dire.

Mesdames , il est tard , faites qu'on se retire ,

De peur que ces Messieurs ne remontent ici.

CLIM. & LA VICOMT. *disent ensemble.*

Allons.

CLIMENE.

Que je rirai long-temps de tout ceci !!

FIN.

LES

LES FAUX
MOSCOVITES.
COMEDIE.

A C T E U R S.

G O R G I B U S , Hôtellier.

S U Z O N , Fille de Gorgibus.

L A M O N T A G N E , { *Fourbes In-*
J O L I C O E U R , { *terpretes des*
 { *Moscovites.*

L U B I N , Crieur de noir à noircir.

L U B I N E , Femme de Lubin.

L A R A M E ' E. { *Voleurs.*

S A N S - S O U C I.

M^e. A M I N T H E.

LE BARON DE JONQUILLE,
Amant de Suzon.

La Scène est à Paris.



LES FAUX
 MOSCOVITES,
 COMEDIE.

SCENE PREMIERE.
 LUBIN, LUBINE.

LUBIN. *Yvre.*



En'étoit pas du vin, c'étoit de l'Am-
 broisie.

LUBINE.

L'yvrogne.

LUBIN.

Laisse-moi vivre à ma fantaisie,
 R ij

Et creve , que jamais je ne te puisse voir.

LUBIN,

Nargue , je veux toujours... noir à noircir du noir.

LUBINE.

Il croit avoir sa boîte : ah ! le maudit yvrogne.

LUBIN.

Quand je fais mon métier , va faire ta besogne.

Que je me porte bien quand je suis en repos !

Noircir. . . .

LUBINE.

Il croit toujours la boîte sur son dos.

Apprends de moi , Lubin.

LUBIN.

Apprends de moi , Lubine,

LUBINE.

Ecoute-moi , coquin.

LUBIN.

Je t'écoute , coquine.

LUBINE.

Puisque tu manges tout avecque cent vauriens ;

Je vais me séparer & de corps & de biens :

Tu ne trouveras rien que les quatre murailles ;

J'entre en condition tout-à-l'heure.

LUBIN.

Tu railles.

LUBINE.

Tu verras , tu verras si je raille ce soir.

LUBIN.

Hé ! je sçais les moyens. . . noir à noircir du noir :

Ma femme , tu crois donc , à cause qu'on enrage
Quand on est marié , qu'on se démariage.
Oui-da, je le sçai bien. Je veux dîner ce soir ;
Mais va-t'en , car jamais . . . noir à noircir du noir :

SCENE II.

GORGIBUS, LUBINE.

LUBINE *heurte à la porte de Gorgibus.*

JE viens pour vous servir , Monsieur.

GORGIBUS.

Tant mieux, Lubine.

LUBINE.

Mais, Monsieur , qu'avez-vous , qu'est-ce qui vous
chagrine ?

Vous êtes tout changé , le chagrin ne vaut rien :
Il faut se réjouir , vous avez tant de bien.

GORGIBUS.

J'attends des Etrangers , des gens de conséquence ;
Et j'avance pour eux des sommes d'importance ;
Leurs Interpretes sont chez moi depuis huit jours ,
Qui levent des brocards , des satins , des velours ;
J'ai donné mille écus à Monsieur l'Interprete :
C'est bien de l'argent sûr. Mais j'avance, je prête ;
Puis ces Interpreteurs font de fort grands repas :
Leur Maîtres cependant viennent à petits pas :

R iij

Je crains bien de passer ici pour une bête.

LUBINE.

Vraiment j'en ai bien peur.

GORGIBUS.

J'en ai martel en tête.

Ils devoient arriver quatre jours après eux.

Dès demain , je les veux faire coffrer tous deux ;

S'ils n'arrivent ce soir , le coup est immanquable.

Sur-tout , garde ma fille.

LUBINE.

Elle est bien mariable ,

Votre fille , Monsieur , vous la faites languir :

Ne voir bête ni gens , hé ! c'est pour en mourir.

GORGIBUS.

Tais-toi , voici , je crois , des Etrangers , Lubine.

LUBINE.

Ceux-là des Etrangers , ils n'en ont pas la mine.

GORGIBUS.

Etes-vous Etrangers , Messieurs ?

S C E N E III.

G O R G I B U S L U B I N E ,

L A R A M E ' E , S A N S - S O U C I .

L A R A M E ' E .

P Ourquoi , Monsieur ?

G O R G I B U S .

N'avez-vous point ouï parler d'un grand Seigneur

Qui vient de Moscovie , avec grand Equipage ,
Grand train.

S A N S - S O U C I .

Non pas , Monsieur.

G O R G I B U S .

Lubine , entrons , j'enrage.

Adieu , Messieurs , je suis votre humble serviteur.

L A R A M E ' E .

Nous sommes tout à vous , Monsieur , & de grand cœur.

S A N S - S O U C I .

Puisque nous revenons malheureux de l'armée ,
Que veux-tu faire ici , mon pauvre la Ramée ?

Si tu ne veux voler , tu vas mourir de faim.
 Veux-tu de porte en porte aller tendre la main ?
 Pour moi , j'aimerois mieux qu'on me vît sur la
 Roue ,

Que faire le métier de ces ames de boue.

L A R A M E' E.

Mais si nous sommes pris , quel sera notre sort ?
 Il n'en faut espérer qu'une honteuse mort.

S A N S - S O U C I.

Hé bien , soit. La mort est la fin de toutes choses ;
 Et la vie a bien plus d'épines que de roses.
 Tu tirois au billet au camp pour trois testons ,
 Que servent à présent tant de réflexions.

L A R A M E' E.

A t'éprouver , mon cher. Ne crois pas que je trem-
 ble :

Ou nous ferons fortune , ou périrons ensemble :
 Voilà mon sentiment ; & pour sçavoir le tien ,
 Je trouvois à propos de te cacher le mien.
 Je fais le premier vol , ôtons-nous du passage ;
 Tu verras si j'en suis à mon apprentissage.

SCENE IV.

LA RAME'E , SANS-SOUCI , LA
MONTAGNE , JOLICŒUR.

L A R A M E' E.

Est-ce une illusion ? regarde Sans-Souci ,
Vois-je pas Jolicœur , & la Montagne aussi ?

S A N S - S O U C I.

Ils sont en Financiers.

L A R A M E' E.

Ce sont eux.

J O L I - C Œ U R.

C'est nous-mêmes

L A R A M E' E.

Ha ! le maudit hableur , qui nous dit ce Carême
Que vous aviez dans Tours été roués tous deux.

J O L I C Œ U R.

Un semblable destin seroit assez fâcheux.

Et qui nous a donc fait cet honneur ?

S A N S - S O U C I.

Saint Etienne.

L A M O N T A G N E.

Lui-même est près de Blois au Soleil.

L E S F A U X
S A N S - S O U C I.

Qu'il s'y tienne;

J O L I - C Œ U R.

Il est par ma foi sec.

S A N S - S O U C I.

Vous étiez son appui.

L A M O N T A G N E.

Nous ? nous n'avons point eu de commerce
avec lui.

Il eut la question ; & lui plutôt qu'un autre
Eût dit au second pas , & sa vie , & la nôtre.
Ce n'étoit qu'un coquin , un fripon achevé.

S A N S - S O U C I.

Si bien qu'en bon Bourgeois vous battez le pavé.
Le commerce va-t'il , le Guet fait-il la ronde ?

L A M O N T A G N E.

A Paris ? vous venez , je crois , de l'autre monde.
Vole-t-on dans Paris depuis un an ou deux ?

L A R A M E' E.

Et qu'y faites-vous donc ?

L A M O N T A G N E.

Nous y sommes heureux

Sous ces déguisemens , & si sans repartie
Vous voulez bien tous deux être de la partie
Pour un enlèvement , ce que l'on donnera ,
Comme freres après l'on le partagera :
J'ai déjà cent loüis qui seront à nous quatre.

S A N S - S O U C I.

Nous en sommes ma foi , s'il faut même se battre ;

Vous sçavez si le fer & le feu nous font peur.

J O L I C Œ U R.

Je sçai votre bravoure , & connois votre cœur ;
Mais nous n'avons besoin ici que de finesse ,
Que de nombre de gens , & que d'un peu d'adresse.
Ceux qui jadis vivoient de vols , d'assassinats ,
Dans Paris , à présent , sont gueux comme des rats.

S A N S - S O U C I.

Quoi , l'on n'y vole plus ?

L A M O N T A G N E.

Non , la peste me creve.

Volez ce soir , demain on vous mene à la Greve.
Paris ne vaut plus rien , le Guet est en tous lieux :
Dedans les grands chemins on s'y sauve bien mieux.

S A N S - S O U C I.

Il faut que vous n'ayez d'un an sorti les portes :
Tout autour de Paris on a mis cent cohortes :
Les Archers à la ronde en mille endroits postés ,
Vous y battent l'estrade encor de tous côtés :
C'est bien pis qu'à Paris.

L A M O N T A G N E.

Paris est tout de même ;

Il n'y faut plus user que d'une adresse extrême :
Cela seul nous nourrit depuis plus de deux ans :
Sçachez mais c'est ici le chemin des passans :
Sortons , car en ce lieu l'on pourroit nous enten-
dre.

Allez aux trois Maillets, nous allons nous y rendre :
C'est où chacun s'habille.

SCENE V.

LA MONTAGNE , JOLICOEUR 2

LUBINE.

JOLICOEUR.

A H ! Lubine.

LUBINE.

Ah ! Messieurs ?

Mon mari m'a réduite au dernier des malheurs.

LA MONTAGNE.

Quelle bête est-ce donc que ton mari ?

LUBINE.

Le traître !

Plût à Dieu que je fusse encor à le connoître !

Le méchant !

JOLICOEUR.

Quel est-il ? nous sçaurons l'adoucir.

LUBINE.

Il est Crieur,

JOLICOEUR.

De vins ?

LUBINE.

Non , de noir à noircir.

Le malheureux qu'il est , je sçai ce qu'il me coûte.

J O L I C O E U R.

C'est quelque yvrogne enfin , je n'en fais point de doute ;

Mais , que veux-tu de nous ?

L U B I N E.

Vous supplier , Monsieur ,
Que je me prostitue aux pieds du grand Seigneur ,
Quand il sera venu ; s'il avoit agréable
De me démarier d'avec ce misérable.

L A M O N T A G N E.

Mais il faut des raisons.

L U B I N E.

Eh ! Messieurs , j'en ai cent.
Pour un mari déjà , ce n'est qu'un innocent :
Jamais au grand jamais Enfin c'est un infâme ;
Auprès de qui je n'ai que le seul nom de femme.

J O L I C O E U R.

C'est ton premier mari , dis ?

L U B I N E.

Oui , pour mon malheur.

L A M O N T A G N E.

Des enfans , en as-tu ?

L U B I N E.

Non pas de lui , Monsieur.

Le moyen.

J O L I C O E U R.

Cette affaire est assez d'importance ;
Casser un mariage !

LES FAUX
LUBINE.

En prouvant l'impuissance ;
On le casse , Monsieur ; il n'est rien plus commun :
Je dis net comme un verre ; on n'en manque pas un.

LA MONTAGNE.

Hé bien , le grand Seigneur vous rendra cet office.

JOLICOEUR.

Nous vous y servirons.

LUBINE.

Le bon Dieu vous benisse.
Je viendrai donc tantôt aux pieds du grand Seigneur.

SCENE VI.

GORGIBUS , LA MONTAGNE ,

JOLICOEUR , LUBINE.

GORGIBUS.

A Quoi t'amuses-tu , Lubine.

LUBINE.

A rien , Monsieur.

LA MONTAGNE.

Parlons de Gorgibus , son ame est mal contente ;
Jolicœur : je crains bien que le diable le tente ,

Et que pour s'éclaircir de notre fausseté,
Il ne nous fasse mettre en lieu de sûreté.

J O L I C O E U R.

Cette affaire pour nous auroit d'étranges suites :
Ayons dès aujourd'hui tous nos faux Moscovites,
Les habits sont tous prêts.

L A M O N T A G N E.

Oui, mais où les trouver ?

Depuis huit jours, j'y rêve.

J O L I C O E U R.

A quoi bon tant rêver,

Cherchons-les. Notre but est d'enlever sa fille :

Nous avons cent louis du Baron de Joquille ,

Pour cet enlèvement. Il la veut épouser ;

Mais qu'il l'épouse ou non , gardons-nous de ja-
zer.

Difons que nous voulons faire une Comédie ,

Ou quelque mascarade , enfin quelque folie ;

Car nous avons besoin de huit ou dix faquins ;

Et dire son secret à de pareils coquins ,

Nous ferions dedans peu d'étranges captivoles.

Gorgibus nous a bien donné trois cens pistoles

Dessus ces blancs signés.

L A M O N T A G N E.

Puis il a répondu :

Dedans la rue aux Fers tout le brocard est dû.

Tout est-il chez Dame Anne au moins ?

J O L I C O E U R.

Je t'en assure.

Voilà notre vrai fait.

JOLICOEUR.

Ah ! la bonne figure.

SCENE VII.

JOLICOEUR , LA MONTAGNE ;
LUBIN.

LUBIN *sort en chantant.*

EN revenant de Canadas ,
EN revenant de Canadas ,
Notre hôte qui avoit nom Colas ,
Et stépaule branle branle ,
Et stella ne branle pas.

JOLICOEUR.

Bon jour donc , camarade.

LUBIN.

Ils font tous au moulin :

LA MONTAGNE.

Nous nous connoissons tant.

LUBIN.

Oui , je te vis demain :

LA MONTAGNE.

C'est lui qui dans Thurin se signala de sorte. . .

LUBIN.

L U B I N.

Si je connois Thurin , que le Diable m'emporte :
Comment est-il vêtu ?

L A M O N T A G N E.

Bon ! je dis à Thurin ;
Il fut aux ennemis une pique à la main :
Il en tua , je crois , de sa main plus de trente
Dans la tranchée.

L U B I N.

Oh , oui , j'ai la main massacrante ;
Mais j'avois des tranchés , comme vous dites-là ,
Qui me tranchoient le ventre : ah ! vraiment , sans
cela

Vous m'eussiez bien vû tous faire un autre carnage.

J O L I C O E U R.

C'est donc son élément que la guerre.

L A M O N T A G N E.

Il y nage.

L U B I N.

Oui , je nage fort bien.

L A M O N T A G N E.

Mais ce fut à Cazal

Où ce brave fit voir qu'il n'avoit point d'égal.

L U B I N.

Oui , pour dans Cazal...

L A M O N T A G N E.

Il fut tête baissée ,

Et perça l'Escadron d'une garde avancée ,
A coups de pistolet , & l'épée à la main.

Bref , il fit à Cazal l'action d'un Romain.
Il va tête baissée , enfin il ne s'enquète.

L U B I N.

Oui , toujours en marchant , moi je baisse la tête ;
Dans Cazal , & par-tout.

L A M O N T A G N E.

Mais après tant d'honneur ;

Le sort le fit tomber dans un petit malheur ;
Il vola dans Cazal un Vivandier , je pense :
Cela lui fit donner le fouet sous la potence ,
Avec une brûlure ici qui lui fit mal.

L U B I N.

Vous vous trompez , jamais je ne fus à Cazal.

J O L I C O E U R.

Non , non, c'est pour railler qu'on dit ces fariboles.
Ecoute , es-tu d'humeur à gagner vingt pistoles ,
Bien vêtu , bien nourri ?

L U B I N.

Cela n'iroit pas mal ::

Je le veux ; mais jamais je ne fus à Cazal :
Au moins.

J O L I C O E U R.

Je le sçai bien.

L U B I N.

Morbleu , c'est que j'enrage.

L A M O N T A G N E.

Ecoute , c'est pour faire un fort grand personnage
Dans une Comédie , & qui ne dira mot.

L U B I N.

Je suis v otre homme , allez , je ne suis pas un sot .

J'ai dessus le Pont-neuf joué deux ou trois Scenes
 Dans une Comédie , au Raviment des Laines :
 Nous tirions des manteaux , quatre ou cinq furent
 pris ,

Et furent tous pendus.

J O L I C O E U R.

Et toi ?

L U B I N.

J'eus des amis ,

Mais de fort bons amis ; sans user de priere ,
 Ils me servirent-là de la belle maniere.

L A M O N T A G N E.

Voilà de grands amis , & qui sont-ils , dis-moi ?

L U B I N.

Un Président nommé Monsieur de Sauve-toi ,
 Et Monsieur Gagne au pied , un Conseiller encore ,
 Monsieur Tire de long , un Greffier que j'adore :
 L'on me donna Va-t-en , un Avocat d'honneur ,
 Je pris Jacques Déloge après pour Procureur.

J O L I C O E U R.

Tu fis fort bien , ceux-là peuvent sauver la vie.

L U B I N.

Voyons donc , que ferai-je ?

L A M O N T A G N E.

Un grand de Moscovie ,

Et tu diras hiolorsque tu parleras :

Hio veut dire oui , tu baragouineras

Quelque étrange jargon ; mais trouve-nous encore
 Des gens pour t'escorter : la grande suite honore

Tous seront bien vêtus & bien payés de nous.

LUBIN.

Allons , s'il en faut vingt , je vous les livre tous :
Serons-nous bien nourris ? j'aime à voir des marg-
mites.

JOLICOEUR.

Comment , n'as-tu pas vû diner les Moscovites ?
Tu feras tout comme eux.

LUBIN.

Je les ai vû dix fois :

Peste ! nous serons donc traités comme des Rois :

Les cailles , les perdrix , là-dedans digérées.

Faudra-t'il faire aussi toutes leurs simagrées ?

LA MONTAGNE.

Il les contrefera , c'est un vrai singe.

LUBIN.

Oui , moi :

Je les contreferaï comme eux-mêmes , ma foi :

J'y servois d'Officier , je demeuerois tout proche.

JOLICOEUR.

Quoi , de Maître d'Hôtel ?

LUBIN.

Non , j'y tournois la broche.

LA MONTAGNE.

Le temps nous presse , allons.

LUBIN.

Les habits sont-ils prêts ?

Il me faut le plus beau,

J O L I C O E U R.

Va , tous sont faits exprès.

L U B I N.

Je veux que tout Paris nous rende des visites ;
Car nous allons passer pour de vrais Moscovites :
Etant vêtus comme eux , nous serons tous égaux :
Hors qu'ils seront les vrais , & nous ferons les faux.
Que l'on mette un balustre autour de notre table ,
Lorsque nous mangerons ; car je me donne au Dia-
ble ,

Nous serions accablés dès le premier repas.

L A M O N T A G N E.

On en fera mettre un.

L U B I N.

Peste ! n'y manquez pas :

J O L I C O E U R.

Allons donc ; car il faut pour les bien contrefaire
Instruire tous nos gens des choses qu'il faut faire.

L U B I N.

Je leur montrerai tout.

L A M O N T A G N E.

Cela n'ira pas mal :

L U B I N.

Au moins , Messieurs , jamais je ne fus à Casal.

J O L I C O E U R.

Non , va querir tes gens : le rendez-vous se donne
Aux Maillerts ; les sçais-tu ?

L U B I N.

Moi , bon , mieux que personne.

SCENE VIII.

GORGIBUS , SUSON ,

SUSON.

Vous devriez , mon pere , attendre encor un peu.

GORGIBUS.

Non , je n'attendrai plus : pour mieux couvrir mon jeu ,

Je me suis adouci devant eux ; c'est un leure :

Lubine amenera les Sergens tout à l'heure

SUSON.

Quoi donc , vous les allez faire mettre en prison ?

GORGIBUS.

Oui.

SUSON.

Si les Etrangers arrivoient , que sçait-on ?

Vous vous seriez fourré dans une étrange affaire.

Peut-être font-ils près d'ici.

GORGIBUS.

Mais comment faire

Si ce sont des coquins ?

SUSON.

Renvoyez vos Sergens ,

Mon pere ; je les crois de fort honnêtes gens.

G O R G I B U S.

Les as-tu vûs , dis-moi , pour parler de la forte ?

S U S O N.

Je les ai regardés par le trou de la porte.

G O R G I B U S.

Vous les avez donc vûs malgré tout mon pouvoir.

S U S O N.

Par un si petit trou , qu'est-ce que l'on peut voir ?

S C E N E IX.

LUBINE, GORGIBUS , SUSON.

L U B I N E.

ET vîte le couvert , du foin & de l'avoine ;
Les Moscovites sont au quartier S. Antoine.
On dit qu'ils sont montés sur des petits Bidets :
Pour les voir on s'étouffe à la porte Baudets :
Tout le monde déjà s'assomme en notre rue ,
Et dedans leur chemin , par ma foi , l'on s'y rue.
Vous voilà dans le gain & dedans le bonheur.
Ah ! tout le monde dit que c'est un grand Sei-
gneur.

SCENE X.

LA MONTAGNE, GORGIBUS,

SUSON, LUBINE,

JOLICOEUR.

LA MONTAGNE.

L Es voici, sçavez-vous les choses qu'il faut faire ;
Pour les saluer tous & les bien recevoir ?

GORGIBUS.

Non , je ne les sçai pas.

LA MONTAGNE.

Mais il les faut sçavoir.

D'abord le grand Seigneur me saluera moi-même :

Voyez comme je fais , vous ferez tout de même :

Votre fille sera sur tout avecque vous ;

Car après mon salut il vous saluera tous :

D'abord qu'ils ont dîné , qu'ils ont fait bonne chere,

Tout ce qu'ils veulent faire , il leur faut laisser
faire.

GORGIBUS.

Mais , si ces choses-là vont à mon deshonneur ?

LA

LA MONTAGNE.

Ah ! non ce n'est pas là le but du grand Seigneur ,
C'est après le repas l'exercice ordinaire :

Tout sera dans l'honneur : ce que vous devez faire ,
Est de vous seoir d'abord sur un siège un peu haut
Pour les voir ou combattre , ou monter à l'assaut ;
Ou, comme ils sont d'humeur martiale & civile ,
Ils représenteront le sac de quelque ville ;
Puis chacun va dormir dans son appartement.

G O R G I B U S.

Voilà bien des façons.

LA MONTAGNE.

Cela dure un moment.

G O R G I B U S.

Toutes ces façons-là ne se font point en France.

LA MONTAGNE.

Mais préparez-vous tous , je l'entends qui s'avance.

G O R G I B U S.

Cà , çà , préparons-nous , il nous faut tous ranger.

LA MONTAGNE.

Que l'on fasse servir ; car il voudra manger.



SCENE XI.

LUBIN, GORGIBUS;
LA MONTAGNE, JOLICOEUR,
SU SON, FANCHON.

M. AMINTHE.

LA MONTAGNE.

Vous êtes dispensé de lui faire harangue.

LUBIN, *ici il baragouine.*

GORGIBUS.

Mais que demande-t-il? je n'entends pas sa langue.

LA MONTAGNE.

Il demande les lieux.

GORGIBUS.

Est-ce là ce qu'il dit?

Le bassin, le bourlet, tout est près de son lit.

LA MONTAGNE.

'l demande les lieux où l'on le prétend mettre.

G O R G I B U S.

Ah ! je vais l'y mener , s'il me le veut permettre.

L U B I N , *ici il baragouine.*

G O R G I B U S.

Mais s'il vouloit dîner auparavant.

L U B I N.

Hyo , Hyo.

G O R G I B U S.

Est-ce qu'il veut manger ?

L U B I N :

Hyo , hyo , hyo.

L A M O N T A G N E.

Voilà en peu de mots tout ce qu'il vous demande.

G O R G I B U S.

J'ai de fort bons perdreaux , aime-t'il cette viande ?

L U B I N. *il jargonne.*

Yo , yo , yo.

G O R G I B U S.

Dit-il pas qu'il les hait , & qu'ils ne valent rien ?

L U B I N.

La peste ! non , je dis que je les aime bien. Yo , yo.

J O L I C O E U R.

Hé , traître , que fais-tu ?

G O R G I B U S.

J'entends bien ce langage.

L U B I N.

Faites-lui donc sçavoir que j'aime tout : j'enrage.

T ij

Ne parle plus François , ne dis qu'yo , yo , yo.

GORGIBUS.

D'un grand cochon de lait , & d'un gros alloyau,
En mangeroit-il bien ?

LUBIN.

Yo , yo , yo.

GORGIBUS.

Il ne boit que de l'eau ? rien n'est plus pitoiable.

LUBIN.

Je parlerai François , ou je me donne au diable,

LA MONTAGNE.

L'eau pour le grand Seigneur est pire qu'un poison,

LUBIN.

Je bois mon vin tout pur au moins , yo , yo.

GORGIBUS.

Il a raison :

Le vin pur en effet est un jus bien aimable ;

Il en boira de bon , le mien est admirable.

LUBIN *en jargonnant.*

Yo , yo , yo.

GORGIBUS. *Là l'on apporte la table toute servie.*

Quand il veut Francizer , on l'entend assez bien ;

Mais quand il Moscovize , on n'y comprend plus
rien.

Voilà le dîné prêt , il peut se mettre à table ;

Des sièges.

LUBIN *fait un long jargon en coupant les viandes ,
& les présentant aux autres.*

JOLICOEUR.

Cracq.

LA MONTAGNE.

Criq.

LUBIN *en avalant il baragouine.*

Crocq.

JOLICOEUR.

Le cochon est , dit-il , admirable.

LUBIN *baragouine long-temps le verre
à la main.*

LA MONTAGNE *aux Dames.*

Il boit à vos sântés.

M. AMINTHE.

Que ce langage est sot !

Quoi parler si long-temps pour ne dire qu'un mot !

LA MONTAGNE.

Il vient de boire à vous , il faut faire de même :

N'hésitez pas , Madame.

M. AMINTHE.

Ah la rigueur extrême !

JOLICOEUR.

C'est la marque & le sceau de son affection.

M. AMINTHE.

Parce qu'il m'aime il faut souffrir la question !

Vous croyez que je boive un verre d'eau de vie ?

LES FAUX
LA MONTAGNE.

C'est l'ordre du Païs.

M. AMINTHE.

Hé ! suis-je en Moscovie ?
S U S O N.

Allez le supplier de vous en dispenser.

LUBIN *jargonne.*

LA MONTAGNE.

Il vous fait signe au moins de ne pas avancer ;

Madame. Il dit qu'il est à sa femme fidele ,

Et qu'il ne veut avoir de l'amour que pour elle.

M. AMINTHE.

Comment ?

JOLICOEUR.

Il ne faut point vous en mettre en courroux ;
Il en a refusé d'aussi belles que vous.

S C E N E XIII.

LUBINE , LUBIN , GORGIBUS
JOLICOEUR , LA MONTAGNE ;
LA RAME'E , SANS-SOUCI ,
S U S O N , M. A M I N T H E.

LUBINE , à l'Interprete aux pieds de Lubin

Monsieur Expliquez moi ce qu'il faut
que je die.

LUBIN.

Ma carogne de femme est de la Comédie ?

LUBINE.

Mon bon Seigneur , je viens ici pour vous prier ;
D'obtenir le pouvoir de me démarier
D'avec un sac à vin , un gueux , un lâche , un traître ,

Bref d'avec un mari qui ne le sçauroit être :
C'est le plus impuissant de tous les impuissans.
Passerois-je sans fruit le plus beau de mes ans ?

LUBIN *bas.*

Ah , la carogne ! à qui s'adresse sa harangue ?
Dès ce soir , je lui veux faire couper la langue.

LUBINE.

C'est un sot , Monseigneur , que chacun montre
au doigt.

Il le sçait ; mais il l'est encor plus qu'il ne croit.
Ce Monseigneur a l'air de mon coquin d'yvrogne.

LUBIN *sortant de table , & courant après Lubine qui s'enfuit.*

Tu ne dis que trop vrai , c'est moi-même , carogne.

LA MONTAGNE à Gorgibus.

C'est pour faire exercice , il ne faut craindre rien ;
Sonnez bien tantarare , allez tout ira bien.

GORGIBUS *monte sur un siège un cor à la main ,
& tandis qu'il corne , les filoux sortent de chez lui , & enlèvent Susan , & force paquets.*

Tantarare , tantarare , tantarare , tantarare.

Sçait-il bien le chemin ? je crains qu'il ne s'égare.
Tantarare , tarare , tarare , Tantarare.

SCENE XIV.

LUBINE , GORGIBUS.

TAntarare , ha vraiment : le Marquis de Jon-
quille

S'en va bien autrement tararer votre fille :

Il l'a fait enlever , car je le viens de voir :

Tous ces faux Etrangers l'ont mise en son pouvoir.

SCENE DERNIERE.

GORGIBUS , SA FILLE , LUBINE ,

LE BARON DE JONQUILLE.

GORGIBUS.

HA ! Monsieur le Baron , que venez-vous de
faire ?

SU SON.

Ne vous emportez pas , il n'a rien fait , mon pere .
Hélas ! c'est un mouton.

MOSCOVITES.
LE BARON DE JONQUILLE.

225

Modérez ce courroux ,

Et consentez enfin que je sois son époux ;
Car de force ou de gré , Monsieur , je le veux être.
J'adore votre fille , & vous l'ai fait connoître ;
Elle m'aimoit assez , puisque dans ce moment
Je l'ai fait consentir à son enlèvement :
Je vous l'ai demandée , & votre résistance
M'a fait user ici de cette violence.

GORGIBU .

J'y consens , mais mon bien , faut-il qu'il soit
perdu ?

LUBINE.

Ha ! si le grand Seigneur pouvoit être pendu !
Madame la Baronne , hélas ! faites enforte
Qu'il soit banni du moins ; s'il revient je suis morte ;
Si vous ne l'appaisez , hélas ! il me tuera.

SUSON.

Viens , viens avecque nous , il te pardonnera.

LUBINE.

C'est tout au moins , Messieurs , qu'aucun de vous
n'en doute :

Quand une fin languit , personne ne l'écoute.

F I N.



LE
P O E T E
B A S Q U E ,
C O M E D I E .

A C T E U R S.

Mr. DE HAUTEROCHE , Comedien.

Mlle. POISSON , Comédienne.

LE BARON DE CALAZIOUS.

LE POETE BASQUE.

GODENESCHE , Apprentif Poëte.

BIDACHE, Valet du Poëte.

Mr. DE FLORIDOR , Comédien.

Mlle. DE BEAUCHASTEAU , Comed.

Mlle. DE BRECOURT , Comédienne.

Mr. SAINT-GEORGES , Comédien.



LE
P O E T E
BASQUE,
COMEDIE.

SCENE PREMIERE.
MONS. DE HAUTEROCHE,
MADEM. POISSON.
M. DE HAUTEROCHE.



Ujourd'hui ma Commere est la premiere ici!

Vous êtes diligente.

Mlle. POISSON.

Hé, vous l'êtes aussi.

M. DE HAUTEROCHE.

Il est vrai , mais de vous , j'en suis surpris , je meure :

Mlle. POISSON.

Je commence , & je veux m'habiller de bonne heure :

On sort d'ici fort tard , le monde s'en plaint fort.

M. DE HAUTEROCHE.

Hé , le monde a raison ; n'avons-nous pas grand tort ?

Mlle. POISSON.

Mais à propos , on veut faire piece à la porte

À ce Poëte fou.

M. DE HAUTEROCHE.

La piece n'est pas forte

Il faut se divertir de ces sortes de gens ,

Sans leur faire du mal.

Mlle. POISSON.

Rien n'est bon , à mon sens ;

Comme leur sérieux dans leur extravagance.

Quelle est donc sa folie ?

M. DE HAUTEROCHE.

Il est plein d'ignorance ;

Cependant il se croit un Poëte fameux ,

Et dit qu'il a de quoi nous rendre tous heureux :

Mais jugez s'il doit être & grossier & fantasque ,

Puisque ce grand Auteur est un Poëte Basque.

Mlle. POISSON.

C'est le Poëte Basque ! Ah ! l'on m'en a parlé ;

Il nous divertira , c'est un écervelé ,

Qui dit qu'il veut paroître , & qu'enfin il se lasse

De voir que nos Auteurs président en Parnasse ,
Et que les meilleurs sont des ignorans heureux
Qui ne méritent pas , dit-il , qu'on parle d'eux :
Ses conversations enfin sont sans égales :

On dit pourtant qu'il a quelques bons intervalles.

M. DE HAUTEROCHE.

Il se sert d'un Valet qui moyennant cent francs ,
Est Apprentif Poète obligé pour six ans ,
Et veut , dit-il , après qu'il soit , s'il n'est yvrogne ;
Maître juré Poète à l'Hôtel de Bourgogne.

Mlle. POISSON.

Le fou !

M. DE HAUTEROCHE.

Hors vous & moi , personne ne l'a vû ;
De la troupe s'entend ; mais aujourd'hui j'ai
scû ,

Qu'il viendrait nous prier avant la Comédie ,
De prendre heure pour voir sa piece ou sa folie ,
Et j'ai dit au Portier de le bien recevoir.

Mlle. POISSON.

Ah ! pour nous divertir il le faut encor voir ;
Car un Poète Basque est un Animal rare.

M. DE HAUTEROCHE.

Son stile en vers doit être un stile assez bizarre.



SCENE II.

LE BARON *de Calazious*;

Mlle POISSON.

M. DE HAUTEROCHE;

[LE BARON *Gascon*.

Comment ! on ne voit pas encore une ame ci !

M. DE HAUTEROCHE.

Il a peur d'y manquer : Quel est donc celui-ci ?

Mlle POISSON.

C'est un Provincial qui vient garder sa place.

LE BARON.

Hé, que veut dire donc ? Tout est froid comme
glace,

A deux heures & plus ! D'où vient ce peu d'ardeur ?

M. DE HAUTEROCHE.

Mais nous ne commençons qu'à quatre heures ,
Monsieur.

LE BARON.

Mais vous ne faites donc mouler que des sottises :

J'ai lû dans vos placards à deux heures précises ;

Mais vous autres mentez en Arracheurs de dents.

Je quitte pour vous voir les divertissemens

Des

Des femmes & du vin , du jeu , de la fleurette ,
Et je me trouve ici comme un Anachorette ,
Seul dedans ce Desert. Ce tour est fort gaillard.

Pourquoi ne faire pas ce que dit le Placard ?

Mlle P O I S S O N.

Dès long-temps ce Placard chante la même chose ,
Mais comme on n'en vient pas plutôt ...

LE B A R O N.

En suis-je cause ?

Mlle P O I S S O N.

Non.

M. D E H A U T E R O C H E.

Nous commencerions dès deux heures , pour nous ,
Si le monde venoit.

LE B A R O N.

Et combien êtes-vous ,

Vous autres ?

M. D E H A U T E R O C H E.

Nous

LE B A R O N.

J'ai vû votre Troupe admirable.

Du temps de Turlupin : l'Acteur incomparable !
L'avez-vous vû ?

M. D E H A U T E R O C H E.

Pas un

LE B A R O N.

J'ai vû cent & cent fois

Jouer la Violette , & le petit François.

Vous avez Dalidor ici qui fait merveille ,

Et la Zeuillerts encor que l'on tient sans pareille ;
Quoiqu'elle n'aye pas une grande beauté :

On dit que l'Auditeur en est comme enchanté.

Si vous autres veniez à Vordeaux , Diou me
damne ,

Pour les Comédiens , c'est où tombe la manne :

J'ai vû la Troupe, moi , d'un faux Orviétan

Adorée à Vordeaux , y demeurer un an.

Chacun s'est ruiné pour voir ces farivoles.

Je m'en suis fait à moi pour plus de dix pistoles.

Venez , les Vordelois y baisèrent vos pas.

Mlle. P O I S S O N.

Puisqu'ils sont ruinés , Monsieur nous n'irons pas.

L E B A R O N.

Votre Troupe a le bruit d'avoir nombre de velles ;

Je les cours , Diou me damne , & je brûle pour
elles.

Quand elles sont d'humeur d'accepter le Cadeau.

Cadedis A propos , voyons la VeauChâteau :

Pour une femme , elle a de l'esprit comme un dia-
vle.

C'est ma meilleure amie.

Mlle. P O I S S O N.

Elle est fort agréable.

L E B A R O N.

Où la pourrai-je voir ?

Mlle. P O I S S O N.

Dans la loge , à deux pas.

Heurtez là.

L E B A R O N.

Mon esprit va faire un grand repas.

M. DE HAUTEROCHE.

Il n'est pas mal aisé de lui faire grand chere.

Hé bien , qu'en dites vous ?

Mlle. P O I S S O N.

Le grand far , mon Compere !

Et que d'extravagans nous verrons aujourd'hui !

M. DE HAUTEROCHE.

Le Poète , je crois , le fera moins que lui

Avecque son placard , pour nommer une affiche.

Mlle P O I S S O N.

L'esprit d'un Campagnard est une terre en friche.

S C E N E I I I.

L E B A R O N ;

Mlle P O I S S O N ;

M. DE HAUTEROCHE.

M. DE HAUTEROCHE.

VOtre entretien est court , Monsieur ?

L E B A R O N.

Je le crois bien ,

L'entretien d'une porte est un sot entretien.

V ij

Mlle POISSON.

Comment ? la Beauchâteau ne feroit pas venue ?

LE BARON.

Elle n'est pas peut-être en état d'être bûe.

Mlle POISSON.

Mais il est tard pourtant , envoyons-la querir.

M. DE HAUTEROCHE.

Elle est dedans sa loge , & ne veut pas ouvrir.

Puisqu'elle vous connoît , en heurtant il faut dire
Votre nom.

LE BARON.

J'en ai cent des noms , tu me fais rire.

Il faut passer le temps ici comme on pourra.

Mlle POISSON.

Un Poète qui vient vous y divertira :

C'est un fou qui se croit un homme d'importance.

Divertissez-vous en attendant qu'on commence.

LE BARON.

Quand viendra-t'il ?

M. DE HAUTEROCHE.

Il vient , & je le vois là-bas.

Mlle POISSON.

C'est lui-même.

M. DE HAUTEROCHE.

Entrons donc qu'il ne nous voye pas.

SCENE IV.

LE POETE, BIDACHE;

GODENESCHE,

LE BARON.

LE POETE.

B *Idache , ago qui belean.*

BIDACHE.

Non best i tu conais.

LE POETE.

Choco Batean carsadi.

BIDACHE.

Ab arrata besa la nouté , eta estaqui equité coug.

GODENESCHE.

Broutala , da bertal caina.

LE POETE.

Erran dereau cerbais gavea.

GODENESCHE.

*Eleina emendaraut biga edo hirour on souffler.**Eta son bait ostico.*

LE BARON.

*Comment ! ils parlent Basque ; Ah le plaisant
Auteur ?*

S'ils ne parlent François , je suis leur serbiteur.

LE POËTE.

Il vouloit m'insulter.

LE BARON.

Ah ! j'entends.

LE POËTE.

Et sans cause.

GODENESCHE.

C'est un brutal Portier.

LE POËTE.

T'a-t'il dit quelque chose ?

GODENESCHE.

Non , mais il m'a donné deux ou trois bons soufflets ,

Et quelques coups de pieds. Il a des pistolets

Deffous son justaucorps : Je crains bien la sortie.

A tantôt , a-t'il dit , je remets la partie.

J'ai pour nantissement ces coups par devers moi.

LE POËTE.

Bidache , qu'a-t'il eu ?

GODENESCHE.

Deux nazardes , je croi.

Je suis le mieux traité.

LE POËTE.

C'est un malheur , qu'y faire ?

Puis , deux ou trois soufflets , c'est une belle affaire.

GODENESCHE.

Je ne suis malheureux que faute de vertu.

Que ne suis-je Poëte ?

Et bien que ne l'es-tu ?

G O D E N E S C H E.

Je commence déjà fort à me satisfaire :

J'aurois hier bien voulu que vous m'eussiez vu
faire.

L E P O E T E.

Et que faisois-tu donc , Godenesche , entre-nous ?

G O D E N E S C H E.

J'espere être bien-tôt aussi sçavant que vous.

L E P O E T E.

Tu ne m'atteindras pas si-tôt , quoi que tu fasses,

G O D E N E S C H E.

Je mords déjà mes doigts , & je fais vos grimaces :

Je griffonne debout , assis ; marche à grands pas.

L E P O E T E.

Mais avec tout cela fais-tu des vers ?

G O D E N E S C H E.

Non pas.

J'apprends auparavant les grimaces , le geste :

Quand je les sçaurai bien , je me mocque du reste.

L E P O E T E.

Tu fais des vers : pourquoi me déguiser cela ?

G O D E N E S C H E.

Il est vrai , j'en ai fait.

L E P O E T E.

Où font-ils ?

G O D E N E S C H E.

Les voilà ;

C'est dessous la Boutique où logeoient ces Lin-
geres ,

Près de nous , qui les soirs s'habilloient en Ber-
geres.

Je faisois leur satire à Carême-prenant ,

Où ce Vinaigrier demeure maintenant.

LE POÈTE.

Ah ! j'entends : dis les vers. Est-ce une Ode ? une
Stance ?

Un Madrigal ?

GODENESCHE.

Ho non , c'est un Sonnet , je pense :

Boutique Vous allez vous gauberger de moi.

LE POÈTE.

Point.

GODENESCHE.

Vous riez déjà ; Je n'oserois , ma foi :

LE POÈTE.

Fais-en donc de meilleurs , & puis me les viens
lire.

GODENESCHE.

Ils sont pourtant fort bons ; je m'en vais vous les
lire.

Boutique où j'ai passé mon temps ;

Avec deux filles si gaillardes ,

Sans le vinaigre & la moutarde ,

Vous ne me verriez de long-temps.

Ou bien , étant le Vinaigre , si je disois

Boutique

*Boutique où j'ai passé mon temps ,
Avec deux filles si gaillardes ,
Ah ! si je n'aimois la moutarde ,
Vous ne me verriez de long-temps.*

Le Ah , je le crois meilleur.

*Ah ! si je n'aimois la moutarde ,
Vous ne me verriez de long-temps.*

Qu'en dites-vous , Monsieur , ? J'en avois fait la
prose.

LE POETE.

C'est un Salmigondi qui ne vaut pas grand chose.

G O D E N E S C H E.

Foin de moi ! je l'ai fait aussi sans grimacer.

Qu'y faut-il ?

LE POETE.

Il ne faut que le recommencer ;

Et ne pas oublier ni l'oignon , ni le beurre.

G O D E N E S C H E.

Comment l'oignon ?

LE POETE.

La fausse en sera bien meilleure.

G O D E N E S C H E.

Qu'appellez-vous la fausse ? hé , votre esprit se
perd.

LE POETE.

Ne prétends-tu pas faire une Saussé-Robert ?

Tu mets de la moutarde , & tu mets du vinaigre ;

Sans beurre & fans oignon , rien ne seroit plus aigre.

G O D E N E S C H E .

Quoi ! vous prenez cela pour une fausse ?

L E P O E T E .

Où.

G O D E N E S C H E .

Ah ! par ma foi, voilà le meilleur d'aujourd'hui :

Ce ne sont pas des vers ?

L E P O E T E .

Ce n'est ni vers , ni prose.

On ne sçait ce que c'est : Bref , ce n'est pas grand chose.

G O D E N E S C H E .

Ces Lingeres pourtant en ont fait fort grand cas,

Mais à propos , je songe au brutal de là-bas.

L E P O E T E .

Ne t'inquiète point , avant que le jour passe

Je veux que ce Portier vienne implorer ta grace :

Le Faquin prétendoit de nous un Louïs d'or.

J'ai demandé là-bas Monsieur de Floridor ,

Le premier Amoureux , il va venir peut-être ;

Je veux l'entretenir , & me faire connoître.

G O D E N E S C H E .

Moi , comme de me battre , on me vient d'avertir ,

Une autre porte est là par où je puis sortir.

L E P O E T E .

J'y vais. Je parlerai pour nous deux.

G O D E N E S C H E .

Hé , qu'importe ?

Il suffit que j'y suis pour te servir d'escorte.

Ce n'est pas sans sujet que je t'amène ici ;

Bidache est habillé, va t'habiller aussi.

SCÈNE V.

SAINT-GEORGES, LE POÈTE ;

LE BARON.

SAINT-GEORGES.

Monsieur de Floridor va venir tout à l'heure ,
Si vous le voulez voir , demeurez.

LE POÈTE.

Je demeure.

SAINT-GEORGES.

Jecrois qu'en vous nommant vous ferez bien venu
Dans sa loge , Monsieur.

LE POÈTE.

Je n'en suis pas connu.

SAINT-GEORGES.

Hé, vous n'attendrez pas, le voici qui s'avance.

SCENE VI.

M. DE FLORIDOR , LE POÈTE ;
LE BARON.

LE POÈTE.

J'Ose vous faire ici , Monsieur , la révérence.
Comment vous portez-vous ?

LE BARON.

Cet abord est bouffon.

LE POÈTE.

Je suis Poète , Monsieur , si vous le trouvez bon.

M. DE FLORIDOR.

Ah ! soyez-le , Monsieur , pour toute votre vie ;
Je le trouve fort bon.

LE POÈTE.

Je vous en remercie.

Monsieur de Floridor est toujours obligeant.

J'avois étudié pour me rendre sçavant ;
Et je le suis aussi dedans l'Astrologie ;
Mais je suis plus congru dans la Théologie.
Fut ma Tante vouloit me faire Financier ;
Mais mon dessein étoit d'être Bénéficier ,
Et je fus Bachelier , je veux bien qu'on le sçache ,

Dans l'Université de la Ville d'Yrache ;
Après un grand procès que mon Oncle gagna.
Ma patrie est aussi la Ville d'Ordogna ;
Car je suis Biscayen , & doué d'un génie
Pour vous servir , Monsieur , & votre Compagnie.
Je veux pour votre Troupe , étant Poete né ,
Employer le talent que le Ciel m'a donné.
Le Bachelier André Dominique Jouanchaye ,
C'est mon nom fort connu dans route la Biscaye.

Enfin étant en France , & voyant les François
Applaudir , adorer les Vers que je faisois ,
Et jurer que ma veine étoit des plus hardies ,
J'ai crû que je devois faire des Comédies.
Comme c'est un métier où l'on gagne beaucoup ,
Qu'un Auteur s'enrichit , j'ai voulu tout d'un coup
Acquérir de la gloire & du bien au Théâtre ;
Car plus vous y gagnez , plus on nous idolâtre.
Comme au partage aussi nous sommes Compagnons ,

Plus on vous idolâtre , & plus nous y gagnons.
Je veux , pour vous montrer des choses assez belles ,
Vous mettre en main d'abord treize pieces nouvelles ,
Qui dans Paris , je crois , feront un grand fracas ,

Si d'elles , & de moi , votre Troupe fait cas.

M. DE FLORIDOR.

Elle en fera , sans doute , & sa honte est extrême ;
De ne vous avoir pas connu que par vous-même ;

Car elle n'avoit point, à la confusion ,
Encor ouï parler de votre illustre nom.

LE POETE.

Supposé que pour moi ce malheur-là puisse être ,
Mes ouvrages dans peu vous le feront connoître.
Vous verrez , vous verrez , quand on m'annoncera
Comme dans le Parterre on se réjouïra.
Vous en serez surpris : je suis sûr que mes œuvres
Feront bien aux Auteurs avaler des couleuvres :
Je serois bien fâché de les desobliger ;
Mais je veux m'appliquer à les faire enrager ,
Par mes pieces s'entend : les Poetes sont rares ;
Plus ils ont de mérite , & plus ils sont avares :
J'abhorre l'intérêt ; mais comme étant fameux ,
Je pense qu'on me doit discerner d'avec eux ,
Touchant le payement. J'écris d'une maniere ;
Surprenante.

M. DE FLORIDOR.

Ah , je crois qu'elle est fort singuliere.

LE POETE.

Ces Poëtes gagés , mais gagés par faveur ,
Ce qu'ils mettent au jour fait-il pas mal au cœur ?
Dites-moi ce qu'ils font pour mériter ces gages.
Je veux par mon mérite attirer les suffrages ,
Forcer les plus sçavans à me vouloir du bien ,
A m'encenser par-rout sans qu'on leur dise rien ;
Que leurs brillans esprits , leurs yeux , & leurs
oreilles
Soient les justes témoins de mes pénibles veilles ,
Afin que la Justice , & non pas la faveur ,

Soutienne avec éclat ce que j'aurai d'honneur.
J'ai vû tout ce qu'ont fait ces Auteurs admirables ;
C'est un Cahos pour nous de choses déplorables :
Rodogune , Cinna , l'Astrate , Agésilas ,
Stilicon , Laodice , & l'Andromaque , hélas !
Toutes ces pieces-là mériteroient , je jure ,
Et berne , & double berne en une couverture.
Comment a-t-on gagné de l'argent à cela ?
Le monde est une bête , on le voit bien par-là.

M. DE FLORIDOR.

Ces pieces-là , pourtant

LE POETE.

C'est une raillerie ;

Et le Théâtre veut de la galanterie :
Avec leurs vers enflés je suis leur serviteur :
J'aime qn'on s'humanise , & je veux qu'un Auteur
Suive les mœurs du siecle , & prenne un air d'écrire
Qu'il dise galamment tout ce qu'il voudra dire ;
Qu'on ne discerne point le Théâtre & la Cour ,
Soit pour parler d'affaire , ou pour parler d'amour ,
Et sur la Scene enfin qu'on cajole une Belle ,
Comme le plus galant fait dans une ruelle.
Fi d'un Auteur obscur qui de son cerveau creux
Arrache une pensée , & la tire aux cheveux.

SCENE VII.

Mlle DE BEAUCHASTEAU ,
 M. DE FLORIDOR ,
 LE POETE, LE BARON.

LE BARON.

MA chere Beauchâteau.

Mlle. DE BEAUCHASTEAU.

Quelle ardeur vous transporte ?

LE BARON.

J'ai pensé , Diou me damne , enfoncer votre porte ;
 Ma chere , hé vien ?

Mlle DE BEAUCHASTEAU.

Ma foi je ne vous remets pas.

LE BARON.

Vous me méconnoissez !

LE POETE

De grace , parlez bas.

Entre-nous , n'est-il pas bien honteux pour la
 France ,

Qu'elle ne puisse avoir quelque Auteur d'importan-
 ce,

Qui fournisse au Théâtre , en diversifiant ,

Tantôt du sérieux , & tantôt du plaisant ?
Que l'Heroïque charme , & le Comique égaye ?
Messieurs , faites venir des Auteurs de Biscaye ;
Ils inventent , & font une Piece en huit jours.

M. DE FLORIDOR.

Jecroyois qu'on n'en fît venir que des Tambours ;
J'ai toujours ouï dire un Tambour de Biscaye ,
Et jamais un Poëte.

LE POËTE.

Ah ! votre esprit s'égaye.

Qu'un bon Poëte Basque ait une piece au jour ;
Elle fait mille fois plus de bruit qu'un Tambour.
Ne vous en mocquez pas , ils ont le vent en
poupe.

Presentez-moi ; de grace , à votre illustre Troupe ;
Et lui dites mon nom , Monsieur , & qui je suis ;

M. DE FLORIDOR.

Volontiers.



SCENE VIII.

Mlle DE BEAUCHASTEAU ,
 Mlle. POISSON, M. DE FLORIDOR, M. DE HAUTERO-
 CHE , SAINT-GEORGES, LE
 BARON , LE POETE.

M. DE FLORIDOR.

C Onnoissez Messieurs le . . . Je ne puis . . .

LE POETE *bas.*

Le Bachelier André Dominique Jouanchaye.

M. DE FLORIDOR.

Le Bachelier André Dominique Jouanchaye ;

Fameux Poëte Basque , & natif de Biscaye ,

Et qui pour le Théâtre est un Auteur divin.

Il vous mettra Combien ?

LE POETE *bas.*

Treize pieces en main.

M. DE FLORIDOR.

Treize pieces en main.

LE POETE.

Oui , qui malgré l'envie ;

Vous donneront du bien pour toute votre vie.

M. DE HAUTEROCHE.

Nous serions bien-heureux.

LE POETE.

N'en doutez nullement ;

Treize pieces de moi , c'est de l'argent comptant ,
Et de plus une somme assez considérable.

TOUS LES COMEDIENS.

Treize picees

M. DE FLORIDOR.

Vraiment , Monsieur est admirable !

LE POETE.

Quand par elles , Messieurs , nous nous enri-
chirons ,

Tour à tour , vous & moi nous nous louerons ;
Moi de voir mes enfans avec éclat paroître ;
Et vous , vous me louerez de les avoir fait maître ;
Quoiqu'à dire le vrai , tous les Auteurs fameux
N'ont pas besoin de vous , vous avez besoin d'eux ;

M. DE HAUTEROCHÉ.

Et qui fait , s'il vous plaît , éclater leurs ouvrages
Que ceux qui donnent l'ame à ces grands person-
nages ?

Que nedoivent-ils point aux excellens Acteurs
Que l'on peut bien nommer d'aimables Enchan-
teurs ?

Puisqu'ils charment l'esprit , enchantent les oreilles
Que dans leur bouche un rien passe pour des mer-
veilles ;

Qu'un Galimathias dit par ces grands Acteurs
Tire le brouhaha de tous les spectateurs.

Mais si-tôt que l'on voit cette piece imprimée ,
On rougit mille fois de l'avoir estimée.

Les endroits qu'au Théâtre on avoit admirés ,

Si-tôt qu'on les peut lire , ils sont comme enterrés ;
 L'Auteur les méconnoît, & lui-même confesse
 Qu'il voit tous ses enfans étouffés sous la presse.
 Pourquoi les élever , & nous abaisser tous ?
 Nous avons besoin d'eux , ils ont besoin de nous.

LE POËTE.

Mais tous sont glorieux ; le moindre , on l'idolâtre.

M. DE HAUTEROCHE.

Mais leur gloire , Monsieur , ne vient que du Théâtre ;

Sans ce grand fief, qui fait leur plus beau revenu ,
 Le nom du plus fameux ne seroit pas connu ;
 Et leurs pieces enfin , qu'ils croient sans égales ,
 Iroient en manuscrit aux Beurrieres des Halles.
 Ainsi je mets en fait que tous ces grands Auteurs
 Doivent & leur fortune , & leur gloire aux Acteurs.
 Et si l'on n'avoit fait que des pieces en prose ,
 Toute leur gloire enfin ne seroit pas grand chose.

LE POËTE.

Brisons là , vous peut-on lire une piece ou deux ?

M. DE FLORIDOR.

Non pas pour le présent.

LE POËTE.

Les titres sont heureux ;

Voyez-les.

TOUS LES COMÉDIENS.

Voyons-les.

LE POËTE.

Je vais vous satisfaire :

Ils sont bons , car j'ai pris grande peine à les faire :

Douze cens mille Vers que j'ai fait pour cela
M'ont beaucoup moins coûté que tous ces titres-là :
Moi-même en les lisant je m'étouffe de rire.

S C E N E IX.

Mlle DE BRECOURT , M. DE
FLORIDOR , M. DE HAUTE-
ROCHE , Mlle. DE BEAUCHAS-
TEAU , Mlle POISSON , LE POE-
TE , LE BARON , SAINT-
GEORGES.

Mlle DE BRECOURT.

HE', commencez, Messieurs. Que voulez-vous donc dire ?

Tous les Passe-volans veulent s'en retourner ,
Et c'est se moquer d'eux , cinq heures vont sonner.

M. DE FLORIDOR.

Nous allons commencer.

LE POETE.

Souffrez que je m'explique :

N'allez-vous pas jouer une piece comique,
De ces petits Auteurs ?

M. DE FLORIDOR.

Oui sur la fin , pourquoi ?

LE POETE.

Ne vaut-il pas mieux voir quelque chose de moi ?
Vos Auditeurs & vous, ferez-vous pas plus aises
De voir ce que j'ai fait , que de voir des fadaïses.

M. DE FLORIDOR.

Oui-dà.

Mlle DE BEAUCHASTEAU.

Comment ce fou nous est-il donc venu ?

LE POETE.

Par mes pieces j'espere être bientôt connu.

M. DE FLORIDOR.

Les jouant toutes treize on pourra vous connoître.

LE POETE.

Par ces titres jugez ce qu'elles doivent être ,
LA CREATION DU MONDE. Hem , ce
titre est-il beau ?

Qu'en dites-vous , Messieurs ?

LE BARON.

Il n'est pas fort nouveau ;

Mais le sujet est grand.

LE POETE.

Très-grand , car je le fonde,
Plus de cent ans avant la création du monde ?

LE BARON.

Si rien est plus plaïsant je veux être roué.

L'autre piece qui suit, c'est L'ARCHÉ DE NOË.

M. DE HAUTEROCHE.

Comment réglerez-vous cette piece au Théâtre.

J'y vois fort peu d'Acteurs.

L E P O E T E.

Je veux qu'on m'idolâtre,
Et que chaque Auditeur soit là comme enchanté
Et de l'invention & de la nouveauté ;
Car sans l'invention la Poésie est fort gueuse.
J'invente fort, & j'ai l'invention heureuse ;
Dedans ce que je fais j'en mets toujours un peu ,
Parce qu'aux nouveautés on y court comme au feu.

Je prends donc pour Acteurs de cette Comédie
Les Animaux parlans, comme le Geai, la Pie.
Ceux qui parlent le mieux , enfin les Perroquets
Joueront les rôles doux avec les Sanfonnets :
Et comme j'ai besoin d'un Acteur d'importance
J'obligerai le Singe à parler, que je pense.
Le Rossignol, le Merle, & la Linotte aussi
Y feront ce que font les Violons ici

L E B A R O N.

On ne verra jamais sortir d'une cervelle
Invention qui soit plus rare, & plus nouvelle.

L E P O E T E.

Mais voici la mignonne, & quand on la jouera
Vous ferez bien surpris du monde qu'on aura.

Dès midi vous verrez toutes vos loges prises ;
 Et sur ces Poutres-là des Ducs & des Marquises.
 Oui, Messieurs, tenez-moi pour le plus fou des
 fous ,

Si durant tout un an on ne creve chez-vous ;
 Enfin on s'y tuera , vous verrez mettre en terre
 Des dix hommes par jour étouffés au parterre.

M. DE FLORIDOR.

Ah, Messieurs ! évitons cet accident mortel ;
 Achetons vingt maisons pour croître notre Hôtel.

LE POETE.

Il faut en venir-là pour jouer cette piece.

M. DE HAUTEROCHE.

Quel titre a celle-là, Monsieur ?

LE POETE.

LA SEIGNEURESSE ;
 OU DAME DE BISCAYE, Ah ! Seigneu-
 resse est beau ,

Parce que Seigneuresse est un mot fort nouveau ;
 Et joint qu'heureusement ce mot de Seigneuresse
 Rime fort bien à ceux , de Princesse , d'Altesse.
 C'est la premiere aussi que je veux faire voir ,
 S'il vous plaît , aussi-tôt qu'on la pourra sçavoir.
 Je vais présentement en faire une lecture ,
 Et ce sera pour vous comme une Tablature.
 J'y marquerai les tons , & les mutations ,
 Les grimaces sur tout avec les actions :
 Quand je ne dirai mot observez mon visage ,
 Vous me verrez passer de l'amour à la rage ;

Puis

Puis d'un art merveilleux, d'un surprenant retour ,
Je sçaurai repasser de la rage à l'amour.
Bref, je vais vous montrer comme il faut satis-
faire ,

Et ce qu'un grand Acteur est obligé de faire.
Ne perdez pas de moi le moindre mouvement ,
Car le moindre mérite un applaudissement.

Mlle DE BRE COURT.

Voulez-vous un fauteuil ? vous jouerez à votre aise
LE POETE.

L'Action n'est jamais belle dans une chaise.
Je m'en vais commencer : vous verrez ce que c'est :
Comédie..... Hé , Messieurs, silence , s'il vous
plaît.

Comédie.....

M. DE HAUTEROCHÉ.

On sçait bien que c'est la Seigneuresse.

LE POETE.

Oui-dà : mais comme il faut pour jouer cette
Piece ,
Treize vaisseaux de guerre , & bien équipés
tous.....

M. DE FLORIDOR.

Treize vaisseaux de guerre ! où les prendrions-
nous ?

LE POETE.

Que le Roi vous en prête , ou bien faites-en faire.

M. DE HAUTEROCHÉ.

Mais il faut de l'argent.

C'est une belle affaire.

N'en avez-vous pas ?

M. D E H A U T E R O C H E.

Oui , mais il en faut ailleurs.

L E P O E T E.

Il n'est point de profit sans dépense , Messieurs ;

Puis c'est pour s'enrichir semer des bagatelles.

Après pour le Ballet il faudra vingt Pucelles

De seize à dix-sept ans.

M. D E H A U T E R O C H E.

Il faut vous avouer

Que votre Piece est bien difficile à jouer :

Encor pour les vailleaux , passe ; mais vingt Pucelles !

Où les trouveroit-on à présent ? Où sont-elles ?

M. D E F L O R I D O R.

Il en faudra chercher ; mais c'est un grand tracas.

L E B A R O N.

Mais c'est peine perdue , on n'en trouvera pas.

L E P O E T E.

Si pour vous enrichir vous trouvez tant d'obstacles ,

Faites-vous des Auteurs qui fassent des miracles.

Je suis un plaisant fou de vous vouloir du bien ,

Et que vous ne vouliez avoir souci de rien.

C'est bien être aveuglés. Vous avez bien envie

D'être esclaves & gueux pour toute votre vie.

Demeurez-y , Messieurs , je vous donne ma foi ,
Que vous n'aurez jamais une piece de moi ;
Car fût-elle divine , encore j'apprehende
Que l'on s'y pût sauver : votre Troupe est trop
grande ;

Mais si vous la pouviez réduire à deux ou trois ,
Nous nous enrichirions avant qu'il fût six mois.

M. DE HAUTEROCHE.

A ce compte , on feroit cinq Troupes de la nôtre ?

LE POETE.

Cinq ? J'en ferois bien huit fort belles de la vô-
tre.

M. DE FLORIDOR.

Et s'il faut six Acteurs sur la Scene , comment... ?

LE POETE.

Lors il faut habiller des fagots proprement.

Mlle. POISSON.

Quoi ! des fagots Acteurs ?

LE POETE.

Et des Acteurs utiles ;

Car comme les fagots sont communs dans les
Villes ,

S'il fait grand froid , s'il gele , ont-ils joué leur
jeu ,

Pour vous chauffer d'abord , z'est , un Acteur au
feu.

Les Troupes de campagne ont cela d'ordinaire :

Sans des Acteurs fagots que pourroient elles
faire ?

Joint qu'un fagot bien mis aux yeux du Spectateur.

Plaît & touche bien plus qu'un médiocre Acteur;

Mlle. DE BRECOURT.

Deux Acteurs joueroient donc toute une Comédie
Avecque des fagots?

LE POETE.

Oui-dà.

Mlle. POISSON.

Quelle folie !

LE POETE.

Oui, nous vous en allons faire voir le succès ;

Car j'ai fait apporter des habits tout exprès ,

Pour vous représenter une petite Piece

En trois Actes fort courts : Vous verrez notre
adresse :

Je me donne les soirs ce divertissement :

C'est où mon Apprentif joue admirablement.

Je suis armé de tout, j'ai prévu vos obstacles :

Je sçai que pour vous plaire il vous faut des mira-
cles :

Vous en allez voir un ; ma Piece a douze Ac-
teurs ,

Deux la joueront , & vont charmer leurs Audi-
teurs.

Mlle POISSON.

Il faut donc habiller dix fagots ? Quelle peine !

LE POETE.

Pas un Acteur fagot ne sera sur la Scene.

Deux Acteurs effectifs par mon invention
 La vont représenter dans sa perfection :
 Et ce qui fait encor que le plaisir augmente ;
 C'est que Bidache y danse une entrée éton-
 nante :

Il se fait admirer ; enfin jamais Valet
 N'eut plus d'esprit que lui pour danser en Ballet.
 Mais la Piece sur tout est fort ingénieuse.

M. DE FLORIDOR.

Comment la nommez-vous ?

LE POETE.

La Mégère amoureuse
 Ou le Blondin glacé près de la Vieille en feu.
 Messieurs jouez un air qui divertisse un peu,
 Attendant qu'on m'habilie.

Mlle. P O I S S O N.

Ah , quelle maladie !

M. DE FLORIDOR.

Ma foi , laissons lui seul jouer sa Comédie.

M. DE HAUTEROCHE.

Ah ! point , il la faut voir.

Mlle. DE BRECOURT.

Vraiment , il le faut bien.

M. DE FLORIDOR.

Je suis fort assuré qu'elle ne vaudra rien ,
 Et qu'on la trouvera ridicule , je meure.

Mlle. P O I S S O N.

Qu'elle le soit , tant mieux , elle en fera meil-
 leure.

Mlle. DE BRECOURT.

Ils ne viendront d'une heure, ils les faudroit
presser.

SAINT-GEORGES *aux violons.*

Les voilà prêts. Jouez, ils s'en vont commen-
cer.





L A
M E G E R E
A M O U R E U S E ,
C O M E D I E .

LE POETE vêtu en MARQUIS;
GODENESCHE vêtu en SCAPIN d'un côté , & de l'autre en AGATHE. Il se tourne à mesure qu'il passe d'un personnage à l'autre , & présente aux Spectateurs , tantôt le visage de SCAPIN , tantôt celui d'AGATHE.

S C A P I N .



Ui, les vieilles se marient;
Que toutes les jeunes en rient;
Madame Agathe en rit aussi.
Vous la verrez bien-tôt ici :

Elle vient sur mes pas vous dire
Et son dessein , & son martyre.

Enfin , Monsieur , sans tant jazer ,
Elle vient pour vous épouser.

Étant gueux , c'est votre avantage.

LE MARQUIS.

Ce seroit un beau mariage !

SCAPIN.

Oui , fort beau , car vous n'avez rien :

Elle a vingt mille écus de bien ,

Et vous en avez bien eu d'elle ,

Quand elle étoit un peu plus belle.

LE MARQUIS.

Quoi ! l'avoir pour femme , Scapin !

SCAPIN.

Quoi , Monsieur , n'avoir pas du pain !

LE MARQUIS.

Non, c'est en vain que l'on me prône.

SCAPIN.

Il faut donc demander l'aumône.

LE MARQUIS.

Vivre par un sort si fatal !

SCAPIN.

Mourir de faim à l'Hôpital !

LE MARQUIS.

Caresser un spectre effroyable !

SCAPIN.

Oui , Monsieur , caressez le Diable :

Faites-en le passionné ,

Souffrit-iliez-vous comme un damné.

LE MARQUIS.

Voudrois-tu de cette Mégère ,

Toi ?

Moi

SCAPIN.

Moi ? j'épouserois sa mere ;
Car pour l'argent en ce temps-ci
Les plus huppés . . . Mais la voici.

SCAPIN *se retourne , & paroît sous le visage*
d'AGATHE.

Monsieur , je suis votre servante.

LE MARQUIS.

Votre visite est surprenante.

AGATHE.

Est-ce qu'elle ne vous plaît pas ?

LE MARQUIS.

Je suis surpris de vos appas ,
Et rien ne leur est comparable.

AGATHE *se tourne en* SCAPIN.

Votre début est admirable !

Vous la charmez.

AGATHE.

En vérité ,

Monsieur , si mon peu de beauté
Rappelle votre amour passée ,
Mon affaire est bien avancée ,
Et notre hymen dans peu de jours
Légitimera nos amours.

SCAPIN.

Répondez-lui donc quelque chose.

AGATHE.

Il ne dit mot , Scapin.

SCAPIN,

Il n'ose.

Monsieur , êtes-vous enragé ?

A G A T H E.

Comme mon cœur n'est point changé ,

Je ne fais point la façonnrière.

Nous avons vécu de manière

A vous parler ouvertement.

Souhaitez-vous pas ardemment

Que bien-tôt notre hymen s'acheve ?

LE M A R Q U I S.

Non , ma foi.

S C A P I N.

La peste vous creve.

A G A T H E.

Qu'a-t'il , Scapin ; qu'il est contrit

S C A P I N.

Madame , il a perdu l'esprit.

LE M A R Q U I S.

Le mariage est une affaire

Entre-nous fort peu nécessaire ;

Et c'est comme s'il étoit fait :

Chacun de nous est satisfait.

A G A T H E.

Oui bien vous , mais moi , le puis-je être ?

Si quelque chose va paroître ,

Etant veuve , par quel moyen. . . .

LE M A R Q U I S.

Madame , il ne paroîtra rien.

A G A T H E.

Mais cela vient sans qu'on y pense.

LE MARQUIS.

Quitte pour quelques mois d'absence.
Mais , Madame , depuis vingt ans
Que vous ne faites plus d'enfans.....

AGATHE.

Je ne vous dis pas le contraire.

SCAPIN.

Mais , Monsieur , Madame en peut faire.

AGATHE.

Non , non , il ne faut qu'un malheur ,
Pour perdre une femme d'honneur.

SCAPIN.

Quand un mari vit , encor passe.

AGATHE.

Mais enfin , Monsieur , je me lasse ,
De vous voir si peu de chaleur ,
Pour mettre a couvert mon honneur.

LE MARQUIS.

Laiſſons-là votre honneur , Madame :
Qui le connoît ?

AGATHE.

Comment infâme !

Qui le connoît ? Pour notre amour.

Je n'ai dormi ni nuit , ni jour ;

Et feu mon pauvre mari même

Blâmoit ſa jaloſie extrême ,

Par mon adreſſe , & par mon ſoin.

SCAPIN.

Elle a raiſon , j'en ſuis témoin ,

Pour paroître prudente & sage
Madame a tout mis en usage.

AGATHE.

Helas , oui. Faussé porte , trous ,
Echelle de corde , verroux ;
Enfin j'ai scû par ma prudence
Faire taire la médifance.
Puisque je n'adore que toi ,
Que j'ai du bien , épouse-moi.

LE MARQUIS.

Cela ne se peut pas , Madame.

AGATHE.

Ingrat.

SCAPIN.

Parjure.

AGATHE.

Tigre.

SCAPIN.

Infâme.

AGATHE *en pleurant.*

Ton cœur est le cœur d'un Yautour ,
J'en ai donné tout mon amour.

SCAPIN.

Bon , Morbleu ! faites la pleureuse.

AGATHE.

Helas ! que je suis malheureuse !

SCAPIN.

Voilà le moyen de l'avoir.

AGATHE.

Veux-tu me mettre au désespoir ?

Tu m'épouseras , exécration.

LE MARQUIS.

Madame , je me donne au Diable

Si je vous épouse jamais.

AGATHE.

Il fuit : Que faire désormais ,

Scapin ?

SCAPIN.

J'y reve. Comment faire ?

Plaiguez-vous à Monsieur son pere.

Vous avez du bien , des appas.

AGATHE.

Mais si l'ingrat ne m'aime pas ,

Et que l'on l'oblige à me prendre ,

Que ferai-je ?

SCAPIN.

Faites-le pendre.

LE MARQUIS *lui donnant un soufflet.*

Tenez , Conseiller de malheur.

SCAPIN.

Pourquoi donc ce soufflet , Monsieur ?

LE MARQUIS.

Quel conseil donnez-vous-là , drôle ?

SCAPIN.

Ce soufflet n'est pas de mon rôle ;

Pourquoi.....

LE MARQUIS.

J'en ai deux dans le mien ,

Mais tous les deux sont pour toi : tien.

AGATHE.

Juste-Ciel ! Quelle effronterie !

LE MARQUIS.

Madame , excusez , je vous prie ,
Je voulois frapper mon valet.

AGATHE.

A moi ! me donner un soufflet !

Ah , traître ! de cette insolence

Ton pere fera la vengeance :

Ce coup te sera cher vendu.

SCAPIN.

Souffleteur , vous serez pendu ,

Ayez un peu de patience.

LE POÈTE.

Voilà le premier Acte.

M. DE HAUTEROUCHE.

Il est court.

LE POÈTE.

Oui : Qu'on danse.

Jouez donc l'air qu'il faut , Bidache
danfera.

*Aux Vio-
lons.*

UN VIOLON.

Lequel est-ce , Monsieur ?

LE POÈTE.

Celui qu'il vous plaira :

Fin du premier Acte.

*L'on danse une Entrée de la Femme double , & après
qu'elle a dansé , le second Acte commence.*

ACTE II.

SCAPIN *habillé d'un côté en Vieillard, & de l'autre en Servante.* LE POËTE *en Marquis.*

LE VIEILLARD.

UN soufflet à Madame Agathe !

LA SERVANTE.

Ah ! je t'aurois fait Cu-de-jatte ,
Frippon . Marquis du port au foin ,
Tu ne le porteras pas loin.

LE VIEILLARD.

Mon fils , par quel trait de jeunesse

LA SERVANTE.

Coquin , souffleter ma maîtresse !
Par tout où je te trouverai ,
Merci-Dieu je t'étranglerai.

LE POËTE.

Ah ! morbleu , qu'il fait bien !

M. DE FLORIDOR.

Ah ! qu'il a de folie !

Bernons-le.

M. DE HAUTEROCHE.

Hé , laissons-lui finir sa Comédie ;
Puis nous le bernerons.

LE BARON.

Je donne mon écu ;
Z iij

Qu'on lui fasse attacher trente petards au cu :

M. DE HAUTEROCHÉ.

Hé , ma foi ! voyons-lui finir son second Acte.

LE POÈTE.

Non , non , il est fini , Monsieur , je le rétracte ,

Et je m'en vais ... J'entends de si fortes raisons ...

M. DE FLORIDOR.

C'est fort bien fait , allez aux petites maisons ;

C'est-là que tous les fous vont se faire connoître.

LE POÈTE.

S'il est ainsi , Monsieur , vous y devriez être.

Toujours les grands Auteurs sortent mal d'avec
vous.

M. DE FLORIDOR.

Qu'on le fasse porter à l'Hôpital des Fous.

GODENESCHE à genoux ôtant sa barbe.

Messieurs ...

LE BARON.

Tu n'iras pas ; viens me servir , sois sage.

GODENESCHE.

Mais j'ai trois ans encor de mon apprentissage.

LE BARON.

Mais si tu n'es a moi , l'on t'affomme là-bas.

GODENESCHE.

Mais je suis obligé six ans , je ne puis pas.

Si je vous fers , Monsieur , le moyen d'être Maître ?

Sans achever mon temps je ne puis jamais l'être.

LE BARON.

Je te mene au pays , viens , je suis généreux ,

Fais des Vers à ma gloire , & tu seras heureux.

GODENESCHE.

Monsieur , puis-je bien être en allant en Gascogne
Maître juré Poète à l'Hôtel de Bourgogne.

M. DE HAUTEROCHE.

Non , étant sans ton Maître ?

GODENESCHE.

Ah ! que quelqu'un de vous
Me fasse donc conduire à l'Hôpital des fous.

M. DE HAUTEROCHE.

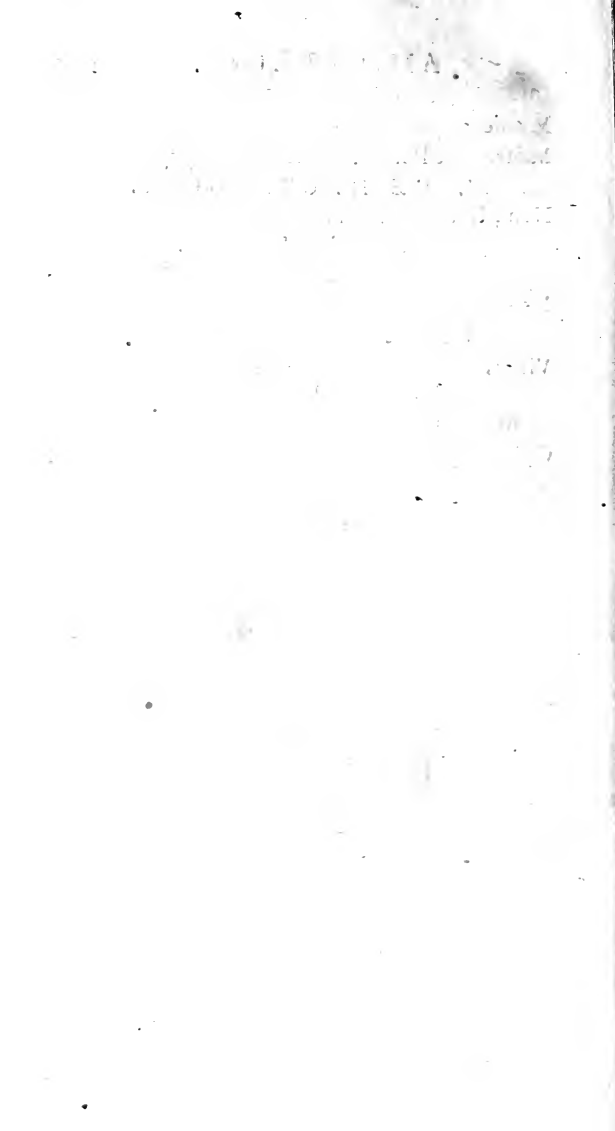
Viens.

M. DE FLORIDOR.

Messieurs , excusez , car ce Poete est la cause
Qu'on ne peut aujourd'hui vous donner autre chose.

F I N.





LA
H O L A N D E
M A L A D E ,
C O M E D I E .

ACTEURS.

LA HOLLANDE.

BELINE , sa suivante.

MARILLE , servante de la Hollande.

GOULEMER , Matelot.

FRELINGUE , Holandoise.

BADZIN , Holandois.

LA FLAMANDE.

L'HOSTE.

I. BOURGUEMESTRE.

II. BOURGUEMESTRE.

MEDECIN FRANÇOIS.

MEDECIN ESPAGNOL.

MEDECIN ANGLOIS.

MEDECIN ALLEMAND.

PACOLE , Servante.

La Scene est à Amsterdam.



LA
H O L A N D E
M A L A D E,
C O M E D I E.

SCENE PREMIERE.
GOULEMER, FRELINGUE,
BADZIN, MARILLE.

*Il paroît un Cabaret à Biere, où Goulemér & Fre-
lingue sont à une table, & Marille & Badzin à
l'autre, buvant & fumant.*

GOULEMER.

Uvons ce pot. A vous.

FRELINGUE.

C'est ce que je demande.

GOULEMER.

Comment va la santé de Madame
Holande?



Chacun dit que son mal prend un fort mauvais cours.

GOULEMER.

Comment ?

FRELINGUE.

C'est qu'on la voit empirer tous les jours.

GOULEMER.

Elle a le mal de Mer , & la fièvre la serre.

FRELINGUE.

Elle a le mal de Mer , elle a le mal de Terre ,
Elle a .. Que sçais-je enfin. Elle n'est pas trop bien.
Cent drogues qu'on lui fait , ne lui servent de rien.
Si l'on la peut sauver , la cure sera belle.
Taisons-nous ; Ces Gens-là sont , je crois , de chez elle.

MARILLE.

Chacun la tient fort mal.

BADZIN.

Oui , je la viens de voir.

MARILLE.

Elle doit prendre encore un lavement ce soir ;
On la fera mourir.

BADZIN.

Je pense qu'on y tâche.
Pourquoi ce lavement ? on dit qu'elle est si lâche,
Qu'elle laisse aller tout.

MARILLE.

De moment en moment

Elle en prend , mais c'est bien contre son sentiment.
Ces lavemens sont faits d'une poudre étonnante ,
Qui lui fait rendre tout.

B A D Z I N.

Elle est fort violente.

Entre-t'il pas dedans du Salpêtre & du Plomb ?

M A R I L L E.

Je ne sçai. L'on diroit de la poudre à Canon.

B A D Z I N.

C'est cela. Ce mal la prit avec violence.

M A R I L L E.

C'est un air empesté , qui vient (dit-on) de France.

G O U L E M E R.

Ce n'étoit que fumée & que feu tout le jour ;
Nous ne nous vîmes point non plus que dans un
four.

Sur Mer il faut chomer la Fête toute entière :

On ne trouve point là de Porte de derriere.

Quand cent coups de Canon vous fracassent vos
Mâts ,

Qu'il a mis sur le Pont des trente Hommes à bas ,
Et sans celle bou-boue , & des coups effroyables
Qui jettent votre Mât à tous les mille Diabes ,
Ou que quelque Brûlot s'accroche à votre Bord ;
C'est-là qu'il faut périr. La frayeur prend d'abord.
Le Brûlot fait effet , le feu prend à la Poudre ,
Et tout-d'un-coup boudoue , ah , c'est le coup de
foudre ;

Les Brûlots , les Canons , les Hommes , les Vais-
seaux ,

Parcorbleu vous sautez tous comme des Crapaux.

MARILLE.

On dit bien, quand on vit la Comete paroître,
Que les François un jour nous feroient du bislêtre.

GOULEMER.

Ils sont mordienne tous des vrais Frappe d'abord.

BADZIN.

Chacun perdit-il bien des hommes dans son Bord ?

GOULEMER.

J'en vis tuer quarante au nôtre.

MARILLE.

La misère :

Etiez-vous-là ?

GOULEMER.

Nenni, c'étoit mon petit frere.

Notre Bord reçut d'eux trois cens coups de Canon,

Ou n'en reçut pas un. Ah ! c'étoit tout de bon.

Jamais Vaisseau ne peut le réchaper plus belle :

Je crus qu'ils en vouloient faire de la Cannelle.

Il semble à ces Gens-là qui n'ont jamais rien vû,

Que chacun soit comme eux. A vous ?

FRELINGUE.

C'est assez bû.

MARILLE.

Peut-on voir tant de gens tués sur un Navire ?

Je frémis seulement de l'avoir ouï dire.

Où les enterre-t-on ces Morts-là cependant ?

GOULEMER.

Enterrés dans la Mer.

BADZIN.

MALADE.

281

BADZIN.

Le Cimetiere est grand.

Madame Holande étoit & grasse & potelée.

MARILLE.

Elle en a pour sa graisse ; elle s'en est allée.

BADZIN.

Mais maigrir tout d'un coup !

MARILLE.

Il n'est rien de pareil ;

Elle a fondu d'abord comme beurre au Soleil.

Elle est toujours debout.

FRELINGUE.

Debout ? Doit-on permettre....

MARILLE.

A peine trouve-t-elle une place à se mettre ;

Son mal la prend par-tout.

BADZIN.

Qu'on change en peu de temps.

Elle n'est plus d'humeur à brocarder les Gens.

MARILLE.

Oui, c'étoit sa coutume , elle la paye bonne.

BADZIN.

C'est qu'il ne faut jamais se railler de personne.

Les Gens ne disent rien quand on les a piqués :

Mais après , comme on voit , les moqueurs sont
moqués.

MARILLE.

Fût-ce Nostradamus, auroit-il pû comprendre ;

Que des maux si fâcheux dussent jamais la prendre ,

Dans le meilleur état qu'elle ait jamais été ?

B A D Z I N.

On ne pouvoit pas être en meilleure santé.

S C E N E II.

P A C O L E , B A D Z I N , M A R I L L E ,
L' H O S T E , G O U L E M E R ,
F R E L I N G U E .

P A C O L E .

M A rille , venez donc . Vîte , l'on vous demande :

M A R I L L E .

Qui presse donc si fort ?

P A C O L E .

Hé , Madame Holande .

M A R I L L E .

Est-ce qu'elle est plus mal ?

P A C O L E .

Eh non pas autrement ;

Mais elle ne sent pas son mal assurément .

M A R I L L E .

Ecoute donc , viens-ça , qu'en penses-tu , Pacole ?

P A C O L E.

Je pense que son mal la fait devenir folle.

M A R I L L E.

Est-ce que tu l'as vue en quelque égarement ?

P A C O L E.

Vraiment oui , mais cela n'a duré qu'un moment.

Ah , sa pauvre cervelle étoit bien dévoyée !

Elle s'est mise à rire à gorge déployée ;

Puis elle a fait un saut qui nous a tous surpris.

Nous l'avons vue après reprendre ses esprits.

Beline en vient d'avoir une frayeur extrême.

M A R I L L E.

Ce mal ne l'avoit point encor pri é de même.

Mais Beline est donc-la qui ne la quitte pas ?

P A G O L E.

Oui ; Mais venez-vous-en.

M A R I L L E *emmene Frelingue.*

Je marche sur tes pas.

B A D Z I N.

Cà...

L' H O S T E à *Badzin qui rentre.*

Payez là dedans. Hélas ! que c'est dommage !

G O U L E M E R.

Qu'avons-nous ?

L' H O S T E.

Vous avez pour dix sols de Fromage ,

Quatorze sols en Biere , & pour deux sols de Pain ;

J'oubliois pour chacun sept sols de Bran-de-Vin :

Ce sont quarante sols tout juste de dépense.

A a ij

GOULEMER.

Oui ! Recomptez un peu , vous vous trompez , je pense.

L'H O S T E.

Vous avez pour chacun sept sols de Bran-de-Vin ;
Nous ne comptons , je crois , que pour deux sols
de Pain ,

Quatorze sols en Biere , & dix sols de Fromage ;
Pour avoir recompté , quarante sols.

GOULEMER.

Courage.

L'H O S T E.

Cela fait quatre francs.

GOULEMER.

Estes-vous hébété ?

Comment ? Quarante sols pour avoir recompté !

L'H O S T E.

Autant.

GOULEMER.

Je les payerois ?

L'H O S T E.

Qui donc ? Belle demande !

Ignorez-vous encor la mode de Hollande ?

GOULEMER.

Oui , ma foi , je l'ignore.

L'H O S T E.

Oh , foyez-en instruit ;

Ajoutons à cela quatre francs pour le bruit.

Pour le bruit quatre francs !

L' H O S T E.

J'oubliois pour le Beurre

Vingt sols. Ce sont neuf francs qu'il me faut tous
à l'heure.

G O U L E M E R.

Quatre francs pour le bruit !

L' H O S T E.

Estes-vous Holandois ?

G O U L E M E R.

Oui, mais vous me prenez, je crois, pour un
François.

L' H O S T E.

Voulez-vous pas payer ?

G O U L E M E R.

Je ne veux pas débattre :

Mais quatre francs, c'est trop.

L' H O S T E.

Je n'en puis rien rabattre :

Avec vos boue boue, hé qu'est-ce que cela ?

Un François eût payé vingt francs de ce bruit-là :

Et plaignez-vous encor ? Vous sçavez qu'en Ho-
lande

Il faut sans contester payer ce qu'on demande,

Et que jamais aussi nous n'avons le défaut

De compter comme en France, un sol plus qu'il
ne faut.

Je le sçai bien. Pourrant je doute fort qu'en France
Un François trouvât-là pour neuf francs de dé-
pense.

L'H O S T E.

Enfin les François font à leur mode delà.
Et la nôtre est ainsi. Neuf francs donc ?

GOULEMER.

Les voilà.

L'H O S T E.

Allons. Si ceci dure , il faut faire fermer Boutique.

GOULEMER.

Pourquoi ?

L'H O S T E.

Depuis deux mois je n'ai plus de pratiques
Le grand mal de Madame attriste mes Chalands.

GOULEMER.

Et votre marchandise aigrit en peu de temps.
Elle veut du débit.

L'H O S T E.

Diab!e oui, j'apprehende,
J'entends ici les cris de Madame Hollande.

*Ils rentrent & le Théâtre se change en
la chambre de Madame Hollande.*



SCENE III.

LA HOLLANDE , BELINE ,
MARILLE.

LA HOLLANDE *menée par dessous les bras
& mise dans une Chaise.*

A H, Beline , mon mal pénètre jusqu'aux os.
BELINE.

Si vous pouviez un peu demeurer en repos....

LA HOLLANDE.

Demeurer en repos ! Le puis-je , misérable ,
Lorsque j'ai des Voisins qui font un bruit de Diable ?

BELINE.

Vos forces sont encor grandes.

LA HOLLANDE.

Je le sçai bien ;
Mais ces forces pourtant ne me servent de rien.

BELINE.

En ces sortes de maux les forces sont utiles.

LA HOLLANDE.

Elles agissent peu : les membres sont débiles ;

Et je puis bien , hélas ! dire avecque douleur ,

Que j'ai des forces , mais que je manque de cœur.

BELINE.

Vous sautiez bien tantôt.

LA HOLLANDE.

Ha que ton me soutienne ;

Je sauterai bien mieux avant que l'Hyver vienne.

N'a-t-on rien qui me pût fortifier le cœur ?

MARILLE.

Oui, Madame, il vous faut prendre quelque liqueur.

LA HOLLANDE.

Un peu de Vin d'Espagne, il m'est bon.

BELINE.

Ce breuvage

Est le seul qui vous peut donner quelque courage.

LA HOLLANDE.

Oui, s'il n'est point aigri, ni gâté, j'en boirai :

Il me fortifiera, je crois ; j'en userai.

Ah, ah, ce Vin d'Espagne : attend-on que je meure ?

MARILLE.

On vous le va querir, Madame, tout à l'heure.

LA HOLLANDE.

Quand mon mal commença, j'en prenois tous les jours ;

Il n'a pû cependant en arrêter le cours.

BELINE.

Mais le Tonnerre ici s'est toujours fait entendre ;

Il peut être tourné.

LA HOLLANDE.

M A L A D E. 289
L A H O L A N D E.

Je n'en pourrois pas prendre.

M A R I L L E.

Hé bien , s'il est gâ-é , prenez-le par en bas.

L A H O L A N D E.

Qu'entends-tu par en bas ?

M A R I L L E.

Oui.

L A H O L A N D E.

Je ne t'entends pas.

Est-ce ce Vin d'Espagne ?

M A R I L L E.

Oui , prenez-le en Clistere.

L A H O L A N D E.

Hé bien , fais-le porter chez un Apoticaire.

Qu'il l'apporte au plutôt : mais Marille , il faut
bien

Qu'il me prête un Canon , car j'ai perdu le mien.

Qu'il étoit doux , Marille , & que j'en crains un
autre !

M A R I L L E.

Jamais Canon ne fit moins de mal que le vôtre.

Marille rentre.



S C E N E IV.

PACOLE, LA H O L A N D E , B E L I N E .

P A C O L E .

M Adame Flandre est là , qu'on n'entend presque pas ,
Avec son baragouin , vous demande là-bas.

L A H O L A N D E .

La persécution est grande. Hé bien , qu'elle entre.
Ha le ventre , le ventre. Ah ventre , ventre , ventre.

S C E N E V.

L A F L A M A N D E , L A H O L A N D E ,
B E L I N E .

L A F L A M A N D E .

J E ly viens point vous voir pour ly fer vous jurer ,
Mon Dame , j e ly viens pour ly vous assurer . . .

M A L A D E.
L A H O L A N D E.

291

Hé , je ne jure point ; c'est qu'avec des tenailles,
Des Démons , que je crois , m'arrachent les entrail-
les.

L A F L A M A N D E.

Quoye donc , c'est sti mal , mon Dam , qui vous
l'avez ,

Gel vous croye abil fort , si vous vous l'en sauvez.

L A H O L A N D E.

Ha , je m'en doute bien.

L A F L A M A N D E.

On le peut vous bien plaindre ,
Et je le croye bien fort que vous ly devez craindre.
Je l'ay bien eu sté mal ; c'est ly plus grand dy rous.
Gy ly fus pourtant pas malad si tant que vous.

L A H O L A N D E.

Quand vous prit-il ce mal ?

L A F L A M A N D E.

Gy m'en l'étois moquée :
Dans l'an soiffanty-sep gy l'en fus attaquée.

L A H O L A N D E.

Je m'en moquois de même , & ne le croyois pas ;
Je l'aurois défié , mais il m'a mise à bas.

B E L I N E.

Et si bas , que chacun doute qu'elle en relève.

L A H O L A N D E.

C'est un mal empesté dont tout mon monde creve

L A F L A M A N D E.

Il est michant sti mal , jel save bien mon foi ;
Il m'emporte d'un coup quatre l'Enfans dymoi

B b ij

J'attends des Médecins de grande expérience,
Qui me soulageront.

B E L I N E.

Qui la tueront , je pense ;
Ils sont tous Étrangers. L'Espagnol & l'Anglois ,
Et l'Allemand encor , bref jusques au François.
Quelques-uns de ceux-là la tueront , je m'assure.

L A F L A M A N D E.

Desté Consulty-là gil tir point bon l'augure ,
Gil trouve grand votry mal , gel voye qu'il vous
a mis

Dans l'esprit de ly voir tretous vos l'Ennemis.
Mon Dam, songez-ly bien à tous vos grands af-
fares ,

Les Médecins dyhors , qu'il entre lis Notaires.
Le servelle ly tourn , ly tourn ly jugement ;
Et l'on pouve jamais ly fair dy Testament.

L A H O L L A N D E.

Madame, s'il vous plaît, finissez votre prône.

L A F L A M A N D E.

Desti mal là mon face il devient blanc tout jaune :
Et comme votry mal qu'il est contagieux ,
Gil veux point que mes yeux il y voye vos yeux :
Toute ces Médecins ly sont Bourreaux , mon Da-
me.

Il vont fait mourir vous , Dieu prenne vous votre
ame ,

M A L A D E.
L A H O L A N D E.

293

L'impertinente Masque ! Ah que j'en ai souffert !
Pour me désespérer , elle étoit de concert :
La petite Guenon , avec son flux de bouche
De Fiamand Francisé , diroit-on qu'elle y touche ?
Ah , ah , le maudit mal ! Ah je me sens fort bas.
Eh tous ces Médecins ?

S C E N E VI.

MARILLE, PACOLE , LA HOLANDE,
B E L I N E.

M A R I L L E.

ILs arrivent là-bas.

P A C O L E.

Deux Bourguemestres-là...

L A H O L A N D E.

Qu'ils aillent tous aux Diables ;
Je ne puis plus souffrir ces Monstres effroyables !



SCENE VII.

DEUX BOURGUEMESTRES,
LA HOLLANDE, BELINE.

1. BOURGUEMESTRE.

HE', Madame, tout beau.

LA HOLLANDE.

Vos conseils odieux

N'ont-ils pas attiré tout le mal dans ces lieux ?
Si vos esprits grossiers eussent prévu ces choses,
Tout cela n'eût été peut-être que des roses ;
Je serois en repos, & ce mauvais air-ci
Ne seroit pas venu m'étouffer jusqu'ici,
Et me tirer enfin les entrailles du ventre.

2. BOURGUEMESTRE.

Pouvons-nous empêcher, Madame, que l'air n'en-
tre ?

Un air subtil encor comme l'est celui-là.
Nous n'avons point d'emplâtre à mettre à tout
cela ;
Et ces affaires-ci sont bien embarrassantes.
Vous nous dites encor des paroles piquantes.
Vous pourriez bien pour nous avoir plus de bonté,
Et faire moins d'outrage à notre Dignité.

LA H O L A N D E.

Eh que ces Médecins viennent en diligence.

1. B O U R G U E M E S T R E.

Mais notre mal , Madame , est plus grand qu'on ne
pense ,

Puisqu'il n'est que trop vrai que le Sort nous a mis
Au point de recourir à tous nos Ennemis.

Mais , qui nous force à faire une telle bévue ?

Devons nous endurer , Madame , qu'on vous tue ?

Prétendez-vous avoir des consolations ,

En mandant des Bourreaux de toutes Nations ?

S'ils peuvent approcher un jour votre Personne ,

En est-il quelqu'un d'eux qui ne vous empoisonne ,

Qui n'avance vos jours , & ne soit envieux

De ce que vous avez rarement besoin d'eux ?

De voir votre santé d'une telle durée ,

Que tout l'air infecté ne l'a point altérée ;

Qu'eux-mêmes affligés , ils ont cent fois dit tous ,

Que la santé n'étoit au monde que pour vous.

2. B O U R G U E M E S T R E.

Plus votre mal est grand , plus leur ame est ravie :

Prenons un autre biais pour vous sauver la vie ;

Mais prenons-le chez nous , & que vos assassins

S'en retournent chez eux faire les Médecins.

LA H O L A N D E.

Que vous me fatiguez d'inutiles harangues !

Hé laissez en repos vos ignorantes langues.

S C E N E V I I I .

P A C O L E , M E D E C I N F R A N Ç O I S ,
M E D E C I N A N G L O I S , L E S
B O U R G U E M E S T R E S , L A H O L A N -
D E , B E L I N E .

P A C O L E .

LE Médecin François & l'Anglois font ici
L A H O L A N D E .

Voilà déjà l'Anglois.

B E L I N E .

Le François ?

P A C O L E .

Le voici.

L A H O L A N D E .

Ha ! ha !

L E F R A N Ç O I S .

Qu'avez-vous donc ?

L' A N G L O I S .

Vos transports sont extrêmes.

L A H O L A N D E .

Hé ! qui le peut sçavoir , Messieurs , mieux que
vous-mêmes ?

1. BOURGUEMESTRE.

Pouvons-nous bien souffrir ces Nations chez nous ?

2. BOURGUEMESTRE.

S'ils nous pouvoient crever.....

L'ANGLOIS.

Taisez-vous.

LE FRANÇOIS.

Taisez-vous.

1. BOURGUEMESTRE.

Nous parler de la sorte ! Apprenez à connoître
Un Bourguemestre ici. Sçachez qu'il est le Maître ;
Qu'il a le plein pouvoir , & que l'étant tous deux ,
Vous ne sçauriez avoir trop de respect pour eux ;
Qu'ils vous renverseroient de leur vent , de leur
souffle.

Voyez , Madame , & puis....

LE FRANÇOIS.

Taisez-vous , gros marouffe.

1. BOURGUEMESTRE.

Une telle insolence excite mon courroux.

Vous m'appellez Marouffe , Insolent ?

LE FRANÇOIS *lui donnant un soufflet.*

Taisez-vous ?

2. BOURGUEMESTRE.

Un soufflet devant moi ! devant Madame Holande !
Madame , peut-on voir hardiesse plus grande ?
Ici le plus hupé tremble en parlant à nous ,
Hé.....

Taisez-vous gros Ane.

2. BOURGUEMESTRE.

Insolent !

L'ANGLAIS *lui donnant un soufflet.*

Taisez-vous.

*Les deux Bourguemestres sortent en saluant Madame
Hollande tristement , la main sur leur joue.*

LA HOLLANDE.

Vous en usez ainsi , Messieurs ? Je vous le cede.

L'ANGLAIS.

Selon le mal , il faut appliquer le remede.

LA HOLLANDE.

Mais sans Apoticaire , & sans Chirurgien ,

Vous le faites vous-même , & vous l'appliquez
bien.

LE FRANÇOIS.

Il faut à certains maux des remedes extrêmes.

LA HOLLANDE.

Ceux que vous me ferez , Messieurs , sont-ce les
mêmes ?

LE FRANÇOIS.

Hé , nous venons ici , Madame , exprès pour vous ;

Et nous vous apportons des remedes plus doux.

Tout ce qui maintenant pourra vous satisfaire ,

Ou nous vous le ferons , ou vous le ferons faire.

LA HOLLANDE.

Hé , dépêchez.

LE FRANÇOIS.

Avant que de rien ordonner ,

Mon avis est , qu'il faut la faire promener.

L' A N G L O I S.

Madame , levez-vous. Mon avis est le vôtre.

L A H O L A N D E.

Je ne crois pas pouvoir mettre un pied devant l'autre.

Vîte , vîte , ma Chaise. Ah que j'ai mal au cœur !

L E F R A N C O I S.

Voici le Médecin Espagnol. Serviteur. *Disant ce dernier mot , il tire la Chaise de Madame Holande qui tombe.*

S C E N E IX.

LA H O L A N D E , LE M E D E C I N
E S P A G N O L , LE M E D E C I N
F R A N C O I S , L E M E D E C I N
A N G L O I S.

L' E S P A G N O L la relève , & elle se laisse
encore tomber en devant.

M On sieur , Madame Holande est , je pense , tombée.

B E L I N E.

*Les Médecins la relevent encore , & la remettent dans sa Chaise , & lors ce demi Vers se dit. **

Monsieur , relevez-là. * Je crois qu'elle est pâmée.

L'ESPAGNOL.

Hé , je lui vais donner de mon *Catholicon*.

Il est miraculeux.

LE FRANÇOIS.

Elle revient.

L'ESPAGNOL.

Bon , bon.

BELINE.

Êtes-vous mieux , Madame ?

L'ANGLAIS.

Hé , la voilà remise.

L'ESPAGNOL.

De mon *Catholicon* avalez cette prise.

BELINE.

Hélas ! elle se meurt , Monsieur , c'est du poison.

LE FRANÇOIS.

Elle est fort mal , Monsieur.

L'ESPAGNOL.

Quoi ! mon *Catholicon*

Donne la vie.

MARILLE.

Hélas ! il a fait le contraire.

L'ESPAGNOL.

Mais comment diable encor cela se peut-il faire ?

Voilà , depuis deux ans que j'en donne à la Cour ,

Pour la troisieme fois qu'il m'a joué ce tour.

Mais son poulx est fort bon.

*Il tient le bras de Beline , croyant
tenir celui de la Malade.*

B E L I N E.

C'est mon bras : elle est morte.

L' E S P A G N O L.

Je le croyois le sien , ou le Diable m'emporte.

Je m'étonnois aussi qu'elle eût le pouls si bon.

B E L I N E.

Vous me ferriez le bras d'une étrange façon !

L' E S P A G N O L.

Elle revient.

L A H O L A N D E.

Messieurs !

L E F R A N C O I S.

Les plus nobles parties

N'agissent presque plus , n'ont plus ces sympathies ,

Ni cette égalité dedans leurs fonctions ;

Et cela cause en vous ces agitations.

Tous vos membres étant de Provinces-Unies ,

Mais qui ne le sont plus , toutes ces harmonies

Ne sont plus qu'un cahos : enfin tout est péri ;

D'un concert que c'étoit , c'est un charivari ;

Les esprits y manquant , la gangrene succede.

Il faut pour lors courir au périlleux remede ;

Il faut , dis-je , extirper , & jouer des couteaux.

Ainsi ce corps formé par des membres si beaux ,

Qui sembloit défier la mauvaise influence ,

Tout d'un coup est détruit , & tombe en décadence ,

Pour n'avoir point usé de ces précautions

Qui préviennent le mal par des purgations ,

L A H O L A N D E.

Un autre Médecin qui se croit grand génie ,

Pour montrer ce qu'il sçait , m'attend à l'agonie :
C'est un Allemand.

L'ANGLAIS.

Oui , n'ayez aucun souci ,
Ce sera fait de vous , avant qu'il soit ici :
Il a la goutte.

LA HOLLANDE.

Lui ?

L'ANGLAIS.

Pour le moins je m'en doute :
A voir comme il en use , il faut qu'il ait la goutte ;
Et quand il faut guérir un mal si violent ,
C'est un foible secours , qu'un remede si lent :
Le voici.

SCENE DERNIERE.

LA HOLLANDE, LE MEDECIN
ALLEMAND, LE MEDECIN
FRANÇOIS, LE MEDECIN
ANGLAIS , LE MEDECIN
ESPAGNOL, BELINE.

L'ALLEMAND *fourré par tout ,
venant fort lentement.*

J' Ai la goutte aux pieds , ne vous déplaîse.
L'ESPAGNOL.

Elle mourra devant qu'il puisse être à sa chaise.

L'un après l'autre enfin , voyons donc ce qu'elle a ;
Et tâchons , s'il se peut , à la tirer de là.

LE FRANÇOIS.

Voyons la langue un peu.

LA HOLLANDE.

Ma mort est assurée.

LE FRANÇOIS.

Ah la méchante langue ! elle est toute ulcérée :
Le plus fort gargarisme est inutile là ;
Nous n'avons que le feu pour dessécher cela.

L'ALLEMAND.

Le pouls intermittent , un fort mauvais augure :
Elle ne la fera pas longue , je m'assure.

BELINE.

Peut-elle encor durer quelque temps ?

L'ALLEMAND.

Eh pas trop.

On voit bien que ce mal l'emmené au grand galop :
Il est fort violent , la Nature est peu forte :
Et je ne doute point du tout qu'il ne l'emporte :
Oui , le mal est trop grand pour la pouvoir guérir.
Je m'en vais , ne pouvant ici la secourir. *Il rentre.*

L'ESPAGNOL.

Mais je ne la vois point encor désespérée ;
Son mal ne marque point une mort assurée.

LA HOLLANDE.

Mon espoir est en vous , ne m'abandonnez pas.

L'ESPAGNOL.

Je ne vous quitte point jusqu'à votre trépas :
Je l'ai promis , Madame , & je tiendrai parole.

Hé c'est dans mon malheur tout ce qui me console.

L'ESPAGNOL.

Votre mal toutefois , Madame , a pris un cours ,
Qu'on ne peut arrêter qu'avec un grand secours ;
Et même il n'est pas sûr , quelque grand qu'il puisse être ,

Qu'il le pût être assez pour en être le maître :

Mais je vous veux servir sans intérêt ; ainsi

Je ne prétends de vous qu'un simple grand-merci.

LA HOLLANDE.

Que pourrois-je donner ? je suis dans l'impuissance.

Chacun sçait qu'autrefois j'étois dans l'opulence :

Qu'une personne alors fût pauvre à n'avoir rien ;

Qu'elle eût avidité de se voir quelque bien ,

Helas ! elle n'avoit , pour être satisfaite ,

Que s'en venir chez moi , sa fortune étoit faite.

LE FRANÇOIS.

Vous n'avez point usé de régime du tout :

Madame , votre mal nous pousse tous à bout.

Votre clou , votre poivre , & vos épiceries ,

N'ajoutent rien de bon à vos intempéries :

Vos fromages encor irritent ce mal-là ;

Et vous ne vous pouviez passer de tout cela.

LA HOLLANDE.

Je pense que les eaux me seroient salutaires.

L'ESPAGNOL.

Les Minérales ? point , elles vous sont contraires.

LA HOLLANDE.

J'entends parler des eaux de ce pays.

L'ESPAGNOL.

Ah ! bon.

Oui , les eaux du pays seroient fort de saison ;
En grande quantité sans doute elles conservent ,
Et nuisent autrement bien plus qu'elles ne servent :
Mais le Soleil ici brûle & dessèche tout.
Où les prendre ? Il n'est rien dont il ne vienne à
bout :

Et cet Astre brûlant , qui vous est si contraire ,
Donne un peu trop à plomb dessus votre hémis-
phere.

L'ANGLAIS.

Examinons un peu tout ce bas-ventre-ci.
Penchez-vous sur le dos. Vous êtes bien ainsi.
Que de malignité là-dedans est enclose !
Il est aisé de voir & le mal & la cause :
Mais que ferons-nous-là , Messieurs ? vous voyez
bien

Par ce qui vous paroît , que le tout n'en vaut rien ;
Que ce bas-ventre est plein de choses étrangères ,
Qui n'ont déjà que trop enflammé les viscères.
A ces sortes de maux , le remede effectif ,
Est de lui faire prendre un fort grand vomitif.

LA HOLLANDE.

Un vomitif , Monsieur ! Je ne puis plus rien pren-
dre.

L'ANGLAIS.

C'est l'unique remede : il faut crever ou rendre ,
Madame ; & prenant tout ce qu'on vous donnera ;
Tom e I, C c

Je ne sçai même encor si l'on vous sauvera.
 Le mauvais vent qui vient du côté de la Terre ;
 Livre à votre santé cette mortelle guerre ;
 Et celui de la Mer qui vous fut excellent ,
 N'est aujourd'hui pour vous qu'un mal très-pestif-
 lent.

Ainsi je suis certain , si ce mal ne vous tue ,
 Que la Mer vous doit être à jamais défendue ;
 Et le Poisson sur-tout ; c'est pour vous un poison :
 Gardez-vous d'en manger en aucune saison.
 Votre Pêche aux Harangs encor , quoiqu'on en die
 Cause une bonne part de votre maladie.
 Il faut lui provoquer un grand vomissement.

LE FRANÇOIS.

Et lui tirer du sang , mais copieusement.

LA HOLLANDE.

Quoi, me tirer du sang encor ? quelle ordonnance !
 Je n'attendois pas moins d'un Médecin de France.
 Je me sens affoiblie , & ne puis faire un pas ;
 On m'en a tant tiré , que l'on m'a mise à bas.
 Médecin dangereux !

L'ANGLAIS.

La langue de Vipere !
 Toute prête à mourir , elle ne se peut taire :
 Des injures toujours : elle n'a point cessé.

LE FRANÇOIS.

C'est qu'elle veut finir comme elle a commencé.

LA HOLLANDE.

Le chagrin me dévore. Helas ! que faut-il faire ?

Votre mal n'étant pas un mal fort ordinaire ,
Il vous faut un remede aussi hors du commun.

L A H O L A N D E.

Il n'en est point pour moi.

L E F R A N C O I S.

Bon , nous en avons un

Qui contre votre mal est souverain , Madame.

Vous avez, dites-vous, quelque chagrin dans l'ame ,
Vous êtes triste ?

L A H O L A N D E.

Helas ! plus qu'on ne peut penser.

L E F R A N C O I S.

Monfieur l'Anglois & moi nous vous ferons danser.

L A H O L A N D E.

Danser !

L' A N G L O I S.

C'est le remede à votre maladie ;

La joie est l'antidote à la mélancolie.

L A H O L A N D E.

Que mes Violons donc viennent dans le Sallon.

L E F R A N C O I S.

Hé nous vous ferons bien danser sans violon.

L A H O L A N D E.

Vous vous moquez.

L' A N G L O I S.

Point , point. Estes-vous la premiere
Que Monfieur le François traite de la maniere :

L A H O L A N D E.

Un petit violon , Messieurs, j'en ai de bons.

Oui , vous avez chez vous de plaisans violons !

L A H O L A N D E.

Je ne sçautois danser , ma foiblesse est trop grande.

L E F R A N C O I S.

Vous danserez pourtant , Madame la Holande ;

C'est l'unique moyen de vous guérir.

L A H O L A N D E.

Hé bien ;

Puisque vous le voulez , éprouvons ce moyen :

Mon cœur pour ce remède a de la répugnance ,

Et c'est , à dire vrai , malgré moi que je danse.

L E F R A N C O I S.

Là, vous voilà fort bien , il vous observera.

L' A N G L O I S.

Et quand vous broncherez , il vous relèvera.

L E F R A N C O I S.

Jouez.

L A H O L A N D E.

Les bons appuis pour la pauvre Holande !

L E F R A N C O I S.

Ha jouez donc , Messieurs , puisqu'on vous le commande ?

L A H O L A N D E *après avoir dansé avec les Médecins.*

Hé mes membres sont morts.

L E F R A N C O I S.

Les sentez-vous pas tous ?

L A H O L L A N D E.

Je ne les sens non plus que s'ils étoient à vous.
 Messieurs , je ne puis plus , soutenez-moi la tête :
 Je ne me suis jamais trouvée à telle fête :
 Avant que de danser , Messieurs , je chancelois ;
 Cependant j'ai dansé plus que je ne voulois.
 Ma langue s'épaissit. *Elle dit cette moitié de Vers*
Begayant.

L E F R A N C O I S.

Voilà l'Esquinancie.

L' A N G L O I S.

L'Art de la Médecine , & de la Pharmacie
 Nela peuvent sauver.

L E F R A N C O I S.

Le mal augmentera.

L' E S P A G N O L.

Pour moi , je ne sçai pas ce que l'on en fera :

L' A N G L O I S.

Ma foi , ni moi non plus.

L' E S P A G N O L.

Ses maux sont déplorables.

L E F R A N C O I S.

Que l'on la fasse donc porter aux Incurables.
 Messieurs , séparons-nous.

M A R I L L E.

Helas ! quel creve-cœur !

L E F R A N C O I S à l'Espagnol.

Serviteur.

310 LA HOLLANDE MALADE.
L'ANGLAIS à l'Espagnol.

Serviteur.

L'ESPAGNOL au Médecin Anglois ; & le
dernier Serviteur au peuple.

Serviteur, Serviteur.

Fin du premier Tome.



